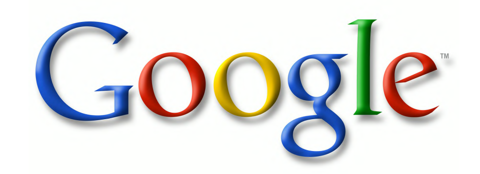






RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 30.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL
DU
THÉATRE FRANÇAIS

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,
DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,
Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

TRAGÉDIES. — TOME III.



A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A la Librairie Stéréotype, rue Hautefeuille.
1822.

INÈS DE CASTRO,

TRAGÉDIE,

PAR LAMOTTE-HOUDART,

Représentée, pour la première fois, le 6 avril 1723.

NOTICE
SUR HOUDART DE LAMOTTE.

Antoine Houdart naquit à Paris le 17 janvier 1672. Le surnom de *Lamotte* lui vint d'une terre que son père, riche chapelier, avoit achetée près de Troyes en Champagne, sa patrie. Après avoir achevé ses humanités chez les jésuites de Paris, le jeune Houdart s'appliqua au droit, dans l'intention de se faire avocat : mais il prit bientôt le goût du théâtre et composa, à l'âge de vingt et un ans, une comédie en trois actes, intitulée *les Originaux*, laquelle fut représentée au théâtre italien. La chute de cet ouvrage l'affligea au point que, résolu de renoncer au monde, il alla s'enfermer à la Trappe. L'abbé de Rancé, qui étoit alors à la tête de cette maison, ne tarda pas à juger qu'il n'avoit point la vocation nécessaire pour embrasser un état aussi austère, et parvint à le lui persuader.

Revenu à Paris, Lamotte y composa des opéra. Leur succès le guérit pour toujours de son amour pour la vie monacale, et dès ce moment il se livra à la littérature, dont il cultiva toutes les parties

avec une gloire, sinon durable, du moins très satisfaisante.

La première pièce qu'il fit jouer au théâtre français, fut *la Matrone d'Ephèse,* comédie en un acte, en prose, donnée pour la première fois le 27 septembre 1702; elle n'obtint qu'un médiocre succès. Celui des *Machabées,* tragédie représentée le 6 mars 1721, fut très grand. *Romulus,* tragédie donnée le 8 janvier suivant, eut une brillante réussite pendant vingt et une représentations. Ces ouvrages ont cependant successivement disparu du répertoire; mais *Inès de Castro* s'y est toujours soutenue par le vif intérêt qu'inspire le sujet, l'un des plus touchants qu'il y ait au théâtre.

Cette tragédie, donnée en 1723, fut suivie, trois ans après, d'*Œdipe,* tragédie, qui n'obtint que six représentations.

Lamotte donna encore, en 1726, *le Talisman,* comédie en un acte, en prose, et en 1731, *le Magnifique,* comédie. Cette pièce parut d'abord sous le titre de l'*Italie galante* ou *les Contes,* spectacle composé de trois pièces; la première étoit le *Talisman,* la même pièce qui avoit été jouée en 1726; la seconde, *Richard Minutolo,* en un acte, en prose; et la troisième, *le Magnifique,* qui, depuis, représenté seul, obtint seize représentations.

Lamotte fut reçu à l'académie en 1710. On peut citer comme une singularité de cet auteur, qu'ayant réussi dans presque tous les genres de poésie, il écrivit contre les vers. Pour soutenir son système, il mit en prose sa tragédie d'*Œdipe*, dont les comédiens n'osèrent point risquer la représentation.

Lamotte mourut en 1731, dans sa cinquante-neuvième année. Il y avoit déja plus de quinze ans qu'il étoit aveugle.

PERSONNAGES.

ALPHONSE, roi de Portugal, et surnommé le justicier.
LA REINE.
CONSTANCE, fille d'un premier mariage de la Reine, et promise à D. Pèdre.
D. PÈDRE, fils d'Alphonse.
INÈS, fille d'honneur de la Reine, et mariée secrètement à D. Pèdre.
D. RODRIGUE, prince du sang de Portugal.
D. HENRIQUE, grand de Portugal.
Plusieurs autres grands du conseil du roi de Portugal.
L'AMBASSADEUR du roi de Castille.
Suite de l'Ambassadeur.
D. FERNAND, domestique de D. Pèdre.
Deux enfants de D. Pèdre et d'Inès.
La gouvernante des deux enfants.
Plusieurs courtisans.
MANDOCE, capitaine des gardes.
Gardes.

La scène est à Lisbonne, dans le palais d'Alphonse.

INÈS DE CASTRO,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, RODRIGUE, HENRIQUE, PLUSIEURS COURTISANS, GARDES.

ALPHONSE, *à sa suite.*

Mon fils ne me suit point.... Il a craint, je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses exploits....
(A D. Rodrigue.)
Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa gloire....
(A Henrique.)
Votre valeur, Henrique, eut part à sa victoire....
Ressentez avec moi sa nouvelle grandeur....
(A la Reine, en voyant entrer l'ambassadeur de Castille.)
Reine, de Ferdinand voici l'ambassadeur.

SCÈNE II.

L'AMBASSADEUR ET SA SUITE, ALPHONSE, LA REINE, INÈS, D. RODRIGUE, D. HENRIQUE, PLUSIEURS COURTISANS, GARDES.

L'AMBASSADEUR.

La gloire dont l'Infant couvre votre famille,
Autant qu'au Portugal, est chère à la Castille,

Seigneur ; et Ferdinand, par ses ambassadeurs,
S'applaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
Goûtez, seigneur, goûtez cette gloire suprême
Qui dans un successeur vous reproduit vous-même.
Qu'il est doux aux grands rois, après de longs travaux,
De se voir égaler par de si chers rivaux ;
De pouvoir, le front ceint de couronnes brillantes,
En confier l'honneur à des mains si vaillantes ;
De voir croître leur nom, toujours plus redouté,
Sûrs de vaincre long-temps par leur postérité !
Dom Pèdre sur vos pas, au sortir de l'enfance,
Vous vit des Africains terrasser l'insolence,
Cent fois, brisant leurs forts, perçant leurs bataillons,
De ce sang téméraire inonder vos sillons :
Vous traciez la carrière où son courage vole,
Et vos nombreux exploits ont été son école.
Dès que vous remettez votre foudre en ses mains ;
Il frappe, et de nouveau tombent les Africains :
Il moissonne en courant ces troupes fugitives,
Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.
Avec vos intérêts les nôtres sont liés :
La victoire est commune entre des alliés ;
Et toute la Castille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos fêtes.

ALPHONSE.

Votre roi m'est uni du plus tendre lien :
Sa mère de son trône a passé sur le mien ;
Et le même traité qui me donna sa mère
Veut encor qu'en mon fils l'hymen lui donne un frère.
Cet hymen, que hâtoient mes vœux les plus constants,
Par l'horreur des combats retardé trop long-temps,
Rassemblant aujourd'hui l'allégresse et la gloire,

Va s'achever enfin au sein de la victoire :
Heureux que Ferdinand applaudisse au vainqueur
Que lui-même a choisi pour l'époux de sa sœur !
Nous n'allons plus former qu'une seule famille.
Allez ; de mes desseins instruisez la Castille.
Faites savoir au roi cet hymen triomphant
Dont je vais couronner les exploits de l'Infant.
(L'Ambassadeur, sa suite, D. Rodrigue, D. Henrique, les courtisans et les gardes sortent.)

SCÈNE III.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS.

ALPHONSE, *à la reine.*

Oui, madame, Constance, avec vous amenée,
Va voir par cet hymen fixer sa destinée.
Peut-être que le jour qui m'unit avec vous,
Auroit dû de mon fils faire aussi son époux ;
Mais je ne pus alors lui refuser la grâce
Que de l'amour d'un père implora son audace :
Il n'éloignoit l'honneur de recevoir sa foi
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle et de moi.
Moi-même, armant son bras, j'animai son courage.
La fortune est souvent compagne de son âge ;
Je prévis qu'il feroit ce qu'autrefois je fis,
Et me privai de vaincre en faveur de mon fils.
Il a, grâces au ciel, passé mon espérance :
Des Africains domtés, implorant ma clémence,
La moitié suit son char et gémit dans nos fers ;
Le reste tremble encore au fond de ses déserts.
Quels honneurs redoublés ont signalé ma joie !
Et tandis que pour lui mon transport se déploie,

Mes sujets enchantés, enchérissant sur moi,
Semblent par mille cris le proclamer leur roi.
Madame, il est enfin digne que la princesse
Lui donne avec sa main l'estime et la tendresse.
Ce nœud va rendre heureux, au gré de mes souhaits,
Ce que j'ai de plus cher, mon fils et mes sujets.

LA REINE.

Ne prévoyez-vous point un peu de résistance,
Seigneur? De votre fils la longue indifférence
Me trouble, malgré moi, d'un soupçon inquiet;
Et je crains dans son cœur quelque obstacle secret.
Auprès de la princesse il est presque farouche :
Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa bouche;
Et, de tout autre soin à ses yeux agité,
Il semble n'avoir pas aperçu sa beauté.
S'il résistoit, seigneur?....

ALPHONSE.

C'est prendre trop d'ombrage.
Excusez la fierté de ce jeune courage.
C'est un héros naissant, de sa gloire frappé,
Et d'un premier triomphe encor tout occupé.
Bientôt, n'en doutez pas, une juste tendresse
De ce superbe cœur dissipera l'ivresse.
D'un heureux hyménée il sentira le prix.

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre ses mépris.
Eh! qui n'eût pas pensé qu'aujourd'hui sa présence
Dût des ambassadeurs honorer l'audience?
Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeler
Des traités que son cœur refuse de sceller.
S'il résistoit, seigneur?....

ALPHONSE.

S'il résistoit, madame?
De quelle incertitude alarmez-vous mon âme!
Mon fils me résister! Juste ciel! j'en frémis;
Mais bientôt le rebelle effaceroit le fils.
S'il poussoit jusque-là l'orgueil de sa victoire,
D'autant plus criminel qu'il s'est couvert de gloire,
Je lui ferois sentir que les plus grands exploits,
Que le sang ne l'a point affranchi de mes lois;
Que lorsqu'à mes côtés mon peuple le contemple,
C'est un premier sujet qui doit donner l'exemple,
Et qu'un sujet sur qui se tournent tous les yeux,
S'il n'est le plus soumis, est le plus odieux.
Mais, madame, écartons de funestes images.
D'un coupable refus rejetez ces présages.
Je vais à la princesse annoncer mon dessein;
Et j'en avertirai mon fils en souverain.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LA REINE, INÈS.

LA REINE.

TANDIS qu'à mon époux j'adresse ici mes plaintes,
Inès, vous entendez ses desseins et mes craintes;
Et, si vous le vouliez, vous pourriez m'informer
Du mystère fatal dont je dois m'alarmer.
Vous avez de l'Infant toute la confidence:
Je ne jouirois pas sans vous de sa présence.
S'il honore ma cour, ses yeux, toujours distraits,
Paroissent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inès.
De grâce, éclaircissez de trop justes alarmes.
Ma fille à ses yeux seuls n'a-t-elle point de charmes?

A ce cœur prévenu, quel funeste bandeau
Cache ce que le ciel a formé de plus beau?
Car quel objet jamais aussi digne de plaire
A mieux justifié tout l'orgueil d'une mère?
Les cœurs à son aspect partagent mes transports;
La nature a pour elle épuisé ses trésors :
De cent dons précieux l'assemblage céleste,
De ses propres attraits l'oubli le plus modeste,
La vertu la plus pure empreinte sur son front,
Me devroient-ils encor laisser craindre un affront?

INÈS.

Madame, croyez-vous le prince si sauvage,
Qu'il puisse à la beauté refuser son hommage?
Jusque dans ses secrets je ne pénètre pas;
Mais, avec moi souvent admirant tant d'appas,
Et de tant de vertus reconnoissant l'empire,
Ce que vous en pensez, il aimoit à le dire.

LA REINE.

Eh! pourquoi, s'il l'aimoit, ne le dire qu'à vous?
Craignez, en me trompant, d'attirer mon courroux.
Je le vois : ce n'est point la princesse qu'il aime;
Il vous parle de vous.

INÈS.

Ciel! de moi?

LA REINE.

De vous-même.
Je vous crois son amante; ou, pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le cœur que ma main doit frapper;
Car je veux bien ici vous découvrir mon âme :
Celle qui de dom Pèdre entretiendroit la flamme,
Qui, me perçant le sein des plus sensibles coups,
A ma fille oseroit disputer son époux,

Victime dévouée à toute ma colère,
Verroit où peut aller le transport d'une mère.
Ma fille est tout pour moi, plaisir, honneur, repos;
Je ne connois qu'en elle et les biens et les maux :
Il n'est pour la venger nul frein qui me retienne;
Son affront est le mien, sa rivale est la mienne,
Et sa constance même à porter son malheur
D'une nouvelle rage armeroit ma douleur.
Songez-y donc : sachez ce que le prince pense.
Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance.
Je brûle de savoir à qui j'en dois les coups.
Livrez-moi ce qu'il aime, ou je m'en prends à vous.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

INÈS, *seule.*

O CIEL! qu'ai-je entendu? Quelle affreuse tempête,
Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma tête!
Heureuse, dans l'horreur des maux que je prévoi,
Si je n'avois encore à trembler que pour moi!

SCÈNE VI.

D. PÈDRE, D. FERNAND, INÈS.

INÈS, *à D. Pèdre.*

AH! cher prince, apprenez tout ce que je redoute.....
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

D. PÈDRE, *à D. Fernand.*

(à Inès.)

Veillez-y, dom Fernand..... Madame, quels malheurs

(D. Fernand se retire dans le fond du théâtre.)
M'annonce ce visage inondé de vos pleurs?
Parlez, ne tenez plus mon âme suspendue.

INÈS.

Cher prince, c'en est fait, votre épouse est perdue!

D. PÈDRE.

Vous perdue!..... Et pourquoi ces mortelles terreurs?

INÈS.

Voilà ces temps cruels, ces moments pleins d'horreurs
Qu'en vous donnant ma main prévoyoit ma tendresse.
Le roi vient d'arrêter l'hymen de la princesse:
Il va vous demander pour elle cette foi
Qui n'est plus au pouvoir ni de vous ni de moi.
Pour comble de malheur, la reine me soupçonne.
Si vous voyiez la rage où son cœur s'abandonne;
Et tout l'emportement de ce courroux affreux
Qu'elle voue à l'objet honoré de vos feux!.....
Eh! jusqu'où n'ira point cette fureur jalouse,
Si, cherchant une amante, elle trouve une épouse,
Et qu'elle perde enfin l'espoir de m'en punir
Que par la seule mort qui peut nous désunir?

D. PÈDRE.

Calmez-vous, chère Inès, votre frayeur m'offense.
Eh! de qui pouvez-vous redouter la vengeance,
Quand le soin de vos jours est commis à ma foi?

INÈS.

Ah! prince, pensez-vous que je craigne pour moi?
Jugez mieux des terreurs dont je me sens saisie:
Je crains cet intérêt dont vous touche ma vie.
Je sais ce que ma mort vous coûteroit de pleurs;
Et ne crains mes dangers que comme vos malheurs.
Vous le savez, l'espoir d'être un jour couronnée

Ne m'a point fait chercher votre auguste hyménée;
Et quand j'ai violé la loi de cet État,
Qui traite un tel hymen de rebelle attentat,
Vous savez que, pour vous me chargeant de ce crime,
De vos seuls intérêts je me fis la victime.
Cent fois dans vos transports, et le fer à la main,
Je vous ai vu tout prêt à vous percer le sein;
Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse,
Accuser, en mourant, ma timide tendresse:
C'est à ce seul péril que mon cœur a cédé.
Il falloit vous sauver, et j'ai tout hasardé.
Je ne m'en repens pas. Le ciel, que j'en atteste,
Voit que si mon audace à moi seule est funeste,
Même sur l'échafaud je chérirois l'honneur
D'avoir, jusqu'à ma mort, fait tout votre bonheur.

D. PÈDRE.

Ne doutez point, Inès, qu'une si belle flamme
De feux aussi parfaits n'ait embrasé mon âme.
Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux.
Vous fîtes tout pour moi, je ferai tout pour vous.
Ardent à prévenir, à venger vos alarmes,
Que de sang payeroit la moindre de vos larmes!
Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrés
Qui nous ont, pour jamais, l'un à l'autre livrés.
Je puis contre la reine écouter ma colère:
Et même le respect que je dois à mon père,
Si je tremblois pour vous.....

INÈS.

Ah! cher prince, arrêtez.
Je frémis de l'excès où vous vous emportez!
Pour prix de mon amour, rappelez-vous sans cesse
La grâce que de vous exigea ma tendresse.

Le jour heureux qu'Inès vous reçut pour époux,
Vous la vîtes, seigneur, tombant à vos genoux,
Vous conjurer ensemble, et de m'être fidèle,
Et de n'allumer point de guerre criminelle;
Et dans quelque péril que me jetât ma foi,
De n'oublier jamais que vous avez un roi.

D. PÈDRE.

Je ne vous promis rien; et je sens plus encore
Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore.
Si je crains pour vos jours, je vais tout hasarder;
Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit céder.....
Mais, s'il le faut, fuyez; que le plus sûr asile
Sur vos jours menacés me laisse un cœur tranquille;
Emmenez sur vos pas, loin de ces tristes lieux,
De notre saint hymen les gages précieux.
Aux ordres que j'attends je sais que ma réponse
Va soudain m'attirer la colère d'Alphonse.
Les Africains défaits, il ne me reste plus
Ni raison ni prétexte à couvrir mes refus;
Il faut lui déclarer que, quelque effort qu'il tente,
Je ne saurois souscrire à l'hymen de l'infante.
Je connois de son cœur l'inflexible fierté:
Il voudra, sans égard, m'immoler au traité;
Et si, de mes refus éclaircissant la cause,
La reine pénétroit quel nœud sacré s'oppose.....
J'en frissonne d'horreur, chère Inès; mais le roi
Vous livreroit sans doute aux rigueurs de la loi;
Et moi, désespéré..... Fuyez, fuyez, madame;
De cette affreuse idée affranchissez mon âme:
Fuyez.

INÈS.

Non; en fuyant, prince, je me perdrois;

Ce qu'il nous faut cacher je le décélerois.
Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de constance;
Dissipons les soupçons de notre intelligence :
Ne nous revoyons plus, et contraignons nos feux;
Réservons ces transports pour des jours plus heureux.

D. PÈDRE.

J'y consens, chère Inès, Alphonse va m'entendre.
Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.

INÈS.

Que me promettre, hélas ! de ma foible raison,
Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom?

D. PÈDRE.

Adieu; reposez-vous sur la foi qui m'engage:
Dans cet embrassement recevez-en le gage.
Séparons-nous.

INÈS.

J'ai peine à sortir de ce lieu.
Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ALPHONSE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Quoi ! me flatté-je en vain, seigneur, que ma prière
Touche un roi que je dois regarder comme un père ?
Et ne puis-je obtenir que, par égard pour moi,
Vous n'alliez pas d'un fils solliciter la foi?
Ne vaudroit-il pas mieux que de notre hyménée
Lui-même impatient vînt hâter la journée,
Qu'il en pressât les nœuds, et que cet heureux jour
Fût marqué par sa foi moins que par son amour ?
A le précipiter qui peut donc vous contraindre ?
D'un injuste délai m'entendez-vous me plaindre ?
Je sais par quels serments ces nœuds sont arrêtés ;
Mais le temps n'en est pas prescrit par les traités,
Et mon frère chargea votre seule prudence
D'unir, pour leur bonheur, votre fils et Constance.

ALPHONSE.

Je ne suis pas surpris, madame, en ce moment,
De vous voir témoigner si peu d'empressement.
Cette noble fierté sied mieux que le murmure;
Mais de plus longs délais nous feroient trop d'injure,
Et moins vous vous plaignez, plus vous me faites voir
Que je dois n'écouter ici que le devoir.
Par mes ordres, mon fils dans ces lieux va se rendre:
Le dessein en est pris, et je lui vais apprendre.....

CONSTANCE.

Ah ! de grâce, seigneur, ne précipitez rien.
Entre vos intérêts daignez compter le mien.
Si, depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mère,
Vous m'avez toujours vue attentive à vous plaire,
Si toute ma tendresse et mes respects profonds
Et de fille et de père ont devancé les noms,
Daignez attendre encor.

ALPHONSE.

De tant de résistance
Je ne sais à mon tour ce qu'il faut que je pense.
L'infant est-il pour vous un objet odieux?
Et ce prince à tel point a-t-il blessé vos yeux,
Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre?
Pourquoi craindre l'instant qui vous joint l'un à l'autre?
J'ai peine à concevoir, madame, que mon fils
Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

CONSTANCE.

Un objet de mépris !..... Hélas ! s'il pouvoit l'être,
Si, moins digne, seigneur, du sang qui l'a fait naître,
Son hymen à mes vœux n'offroit pas un héros,
J'attendrois sa réponse avec plus de repos;
Mais, je ne feindrai pas de le dire à vous-même,
Je ne la crains, seigneur, que parce que je l'aime.
Souffrez qu'en votre sein j'épanche mon secret.
Quel autre confident plus tendre et plus discret
Pourroit jamais choisir une si belle flamme?
L'aspect de votre fils troubla d'abord mon âme.
Des mouvements soudains, inconnus à mon cœur,
Du devoir de l'aimer firent tout mon bonheur;
Et vous jugez combien, dans mon âme charmée,
S'est accru cet amour avec sa renommée.

Quand on vous racontoit sur l'Africain jaloux
Tant d'exploits étonnants, s'il n'étoit né de vous,
Par quels vœux près de lui j'appelois la victoire!
Par combien de soupirs célébrois-je sa gloire!
Enfin, je l'ai revu triomphant; et mon cœur
S'est lié pour jamais au char de ce vainqueur.
Cependant, malheureuse! autant il m'intéresse,
Autant je me sens loin d'obtenir sa tendresse:
Objet infortuné de ses tristes tiédeurs,
Je dévore en secret mes soupirs et mes pleurs.
Mais il me reste au moins une foible espérance
De trouver quelque terme à son indifférence:
Tout renfermé qu'il est, l'excès de mon amour
Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.
Attendez-le, seigneur, ce jour où, plus heureuse,
Je fléchirai pour moi son âme généreuse;
Et ne m'exposez pas à l'horreur de souffrir
La honte d'un refus dont il faudroit mourir.

ALPHONSE.

Ma fille, (car l'aveu que vous daignez me faire
Vient d'émouvoir pour vous les entrailles de père;
Ces noms intéressants flattent déja mon cœur,
Et je me hâte ici d'en goûter la douceur)
Ne vous alarmez point d'un malheur impossible.
Mon fils à tant d'attraits ne peut être insensible;
Et quoi que vous pensiez, vous verrez, dès ce jour,
Et son obéissance, et même son amour.....
Je vais.....

UN GARDE.

Le prince vient, seigneur.

CONSTANCE, *à Alphonse.*

Je me retire;
Mais si mes pleurs sur vous ont encor quelque empire...

ALPHONSE.

Cessez de m'affliger par cet injuste effroi,
Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.

(Constance sort.)

SCÈNE II.

D. PÈDRE, ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE.

Les peuples ont assez célébré vos conquêtes,
Prince; il est temps enfin que de plus douces fêtes
Signalent cet hymen entre deux rois juré,
Digne fruit des exploits qui l'ont trop différé,
Cet hymen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devroit presser encor plus que la politique,
Qui présente à vos vœux des vertus, des appas
Que l'univers entier ne rassembleroit pas.
Je m'étonne toujours que sur cette alliance
Vous m'ayez laissé voir si peu d'impatience;
Que loin de me presser de couronner vos feux,
Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

D. PÈDRE.

J'espérois plus, seigneur, de l'amitié d'un père.
N'étoit-ce pas assez m'expliquer, que me taire?
J'ai cru sur cet hymen que mon roi voudroit bien
Entendre mon silence et ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien!..... A ce mot téméraire,
Je sens que je commande à peine à ma colère;
Et, si je m'en croyois..... Mais, Prince, ma bonté
Se dissimule encor votre témérité.
Ne croyez pas qu'ici je vous fasse une offense
De dérober votre âme au pouvoir de Constance,

D'opposer à ses yeux la farouche fierté
D'un cœur inaccessible aux traits de la beauté;
Mais vous figurez-vous que ces grands hyménées,
Qui des enfants des rois règlent les destinées,
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
Et, pour être achevés, veuillent l'aveu des cœurs?
Non, prince, loin du trône un penser si bizarre;
C'est par d'autres ressorts que le ciel les prépare.
Nous sommes affranchis de la commune loi;
L'intérêt des États donne seul notre foi.
Laissons à nos sujets cet égard populaire
De n'approuver d'hymen que celui qui sait plaire,
D'y chercher le rapport des cœurs et des esprits;
Mais ce bonheur pour nous n'est pas d'assez haut prix:
Il nous est glorieux qu'un hymen politique
Assure à nos dépens la fortune publique.

D. PÈDRE.

C'est pousser un peu loin ces maximes d'État;
Et je ne croirai point commettre un attentat
De vous dire, seigneur, que, malgré ces maximes,
La nature a ses droits plus saints, plus légitimes.
Le plus vil des mortels dispose de sa foi:
Ce droit n'est-il éteint que pour le fils d'un roi?
Et l'honneur d'être né si près du rang suprême
Me doit-il en esclave arracher à moi-même?.....
Déja de mes discours frémit votre courroux;
Mais regardez, seigneur, un fils à vos genoux:
Prêtez à mes raisons une oreille de père.
Lorsque de Ferdinand vous obtîntes la mère,
Sans daigner consulter ni mes yeux ni mon cœur,
Votre foi m'engagea, me promit à sa sœur.
Je sais que les vertus, les traits de la princesse

Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse :
Vous ne pouviez prévoir cet obstacle secret
Que le fond de mon cœur vous oppose à regret ;
Et, cependant il faut que je vous le révèle,
Je sens trop que le ciel ne m'a point fait pour elle,
Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former,
Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
Si mes jours vous sont chers, si, depuis mon enfance,
Vous pouvez vous louer de mon obéissance,
Si par quelques vertus et par d'heureux exploits
Je me suis montré fils du plus grand de nos rois,
Laissez aux droits du sang céder la politique ;
Épargnez-moi de grâce un ordre tyrannique ;
N'accablez point un cœur qui ne peut se trahir
Du mortel désespoir de vous désobéir.

ALPHONSE.

Je vous aime ; et déja d'un discours qui m'offense
Vous auriez éprouvé la sévère vengeance,
Si, malgré mon courroux, ce cœur, trop paternel,
N'hésitoit à trouver en vous un criminel ;
Mais ne vous flattez point de cet espoir frivole
Que mon amour pour vous balance ma parole.
Écouterois-je ici vos rebelles froideurs,
Tandis qu'à Ferdinand, par ses ambassadeurs,
Je viens de confirmer l'alliance jurée ?
Eh ! que devient des rois la majesté sacrée,
Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels,
Si leur trône n'est pur autant que les autels,
Et si de leurs traités l'engagement suprême
N'étoit pas à leurs yeux le décret de Dieu même ?
Mais, en rompant les nœuds qui vous ont engagé,
Voulez-vous que bientôt Ferdinand outragé,

Nous jurant désormais une guerre éternelle,
Accoure se venger d'un voisin infidèle?
Que des fleuves de sang.....

D. PÈDRE.

Ah ! seigneur, est-ce à vous
A craindre d'allumer un si foible courroux?
Bravez des ennemis que vous pouvez abattre.
Quand on est sûr de vaincre, a-t-on peur de combattre?
La victoire a toujours couronné vos combats,
Et j'ai moi-même appris à vaincre sur vos pas.
Pourquoi ne pas saisir des palmes toutes prêtes?
Embrassez un prétexte à de vastes conquêtes :
Soumettez la Castille; et que tous nos voisins
Subissent l'ascendant de vos nobles destins.
Heureux si je pouvois, dans l'ardeur de vous plaire,
Sceller de tout mon sang la gloire de mon père!

ALPHONSE.

Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi :
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi. [1]
Quel est donc l'héritier que je laisse à l'empire?
Un jeune audacieux, dont le cœur ne respire
Que les sanglants combats, les injustes projets,
Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets!
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effréné l'ambition barbare.
Est-ce pour conquérir que le ciel fit les rois?
N'auroit-il donc rangé les peuples sous nos lois

---

[1] *Note de l'éditeur.* Ce vers se trouve dans *le Cid*, acte II, scène VII. Lamotte l'a reconnu dans sa préface : « Je n'ai pas voulu, dit-il, l'affoiblir pour le déguiser. »

Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie
Osât impunément se jouer de leur vie?
Ah! jugez mieux du trône, et connoissez, mon fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis.
Du sang de nos sujets sages dépositaires,
Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs pères:
Au péril de nos jours il faut les rendre heureux,
Ne conclure ni paix ni guerre que pour eux,
Ne connoître d'honneur que dans leur avantage;
Et quand dans ses excès notre aveugle courage
Pour une gloire injuste expose leurs destins,
Nous nous montrons leurs rois moins que leurs assassins.
Songez-y. Quand ma mort, tous les jours plus prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur souveraine,
Rappelez ces devoirs, et les accomplissez:
Aujourd'hui mon sujet, dom Pèdre, obéissez;
Et, sans plus me lasser de votre résistance,
Dégagez ma parole en épousant Constance.
En un mot, je le veux.

D. PÈDRE.

Seigneur, ce que je suis
Ne me permet aussi qu'un mot; je ne le puis.

SCÈNE III.

LA REINE, INÈS, ALPHONSE, D. PÈDRE, GARDES.

ALPHONSE, *à la reine.*

MADAME, qui l'eût cru? je rougis de le dire,
Le rebelle résiste à ce que je désire;
Et, malgré mes bontés, vient de me laisser voir
Cet inflexible orgueil que je n'osois prévoir.

Par l'affront solennel qu'il fait à la Castille,
Il me couvre de honte, et vous et votre fille;
Et je ne comprends pas par quel enchantement
J'en puis suspendre encor le juste châtiment.
N'est-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardisse?
Si de sa résistance il a quelque complice....

LA REINE.

Sa complice, seigneur, vous la voyez....

ALPHONSE.

Inès?

INÈS.

Moi!

LA REINE.

Le prince séduit par ses foibles attraits,
Et plus sans doute encor par beaucoup d'artifice,
S'applaudit de lui faire un si grand sacrifice.
Il immole ma fille à cet indigne amour.
J'en ai prévu l'obstacle; et, depuis plus d'un jour,
Les regards de l'ingrat, toujours fixés sur elle,
M'en avoient annoncé la funeste nouvelle.
Tantôt à la perfide exposant mes douleurs,
J'étudiois ses yeux que trahissoient les pleurs;
Et son trouble, perçant à travers son silence,
Me découvroit assez l'objet de ma vengeance.
A peine je sortois, tous deux ils se sont vus:
Ils se sont, en secret, long-temps entretenus;
Et tous deux, confirmant mes premières alarmes,
Ne se sont séparés que baignés de leurs larmes.
Regardez même encor ce coupable embarras.

INÈS, *au roi.*

C'est en vain qu'on m'accuse; et vous ne croirez pas....

D. PÈDRE.

Ne désavouez point, Inès, que je vous aime....
(A Alphonse.)
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moi-même:
Mais laissez sur moi seul tomber votre courroux.
Inès n'est point coupable; et jamais.....

ALPHONSE.

Taisez-vous.
(A la reine.)
Madame, en attendant qu'elle se justifie,
Je veux qu'on la retienne, et je vous la confie.
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

D. PÈDRE.

O ciel! en quelles mains l'allez-vous hasarder?
Vous exposez ces jours.....

ALPHONSE.

Sortez de ma présence,
Ingrat! Je mets encore un terme à ma vengeance;
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus;
Mais, ce jour expiré, je ne vous connois plus.
Sortez.

D. PÈDRE, *à part.*

Ah! pour Inès tant de rigueur m'accable.
Je sors.... mais je crains bien de revenir coupable.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

C'EN est donc fait, l'ingrat se soustrait à ma loi?
Que vais-je devenir? serai-je père ou roi?

Comment sortir du trouble où son orgueil me livre?..
Ciel, daigne m'inspirer le parti qu'il faut suivre.
(Il sort.)

SCÈNE V.

LA REINE, INÈS, GARDES.

LA REINE.

Vous ne voyez ici que cœurs désespérés;
Mais je vous tiens captive, et vous m'en répondrez.
Quand le roi laisseroit désarmer sa colère;
Vous ne fléchirez point une jalouse mère;
Et je vous jure ici que mon ressentiment
N'aura pas vu rougir ma fille impunément.
Peut-être, si j'en crois la fureur qui me guide,
Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide;
Et le prince cruel qui nous ose outrager
Pourroit.... Vous pâlissez à ce nouveau danger?
Tremblez : plus de vos cœurs je vois l'intelligence,
Plus votre frayeur même en hâte la vengeance.

SCÈNE VI.

CONSTANCE, LA REINE, INÈS GARDES.

LA REINE, *à Constance.*

Ah! ma fille!....

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer,
Madame? Tout ici conspire à m'alarmer.
J'ai vu sortir le prince enflammé de colère,
Et la même fureur éclate au front du père.
De quels malheurs?....

LA REINE.

Le prince ose vous refuser!

(Lui montrant Inès.)

Voilà, voilà l'objet qui vous fait mépriser....

(Aux gardes.) *(A part.)*

Gardes, conduisez-la.... Ma fille est outragée;

Mais, dussé-je en périr, elle sera vengée.

CONSTANCE.

Ah! ne vous chargez pas de ces barbares soins:

Quand je serai vengée, en souffrirai-je moins?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALPHONSE, LA REINE.

ALPHONSE.

Oui, qu'elle vienne.... Avant que mon cœur s'abandonne
Aux conseils violents que le courroux lui donne,
Il faut, de la prudence empruntant le secours,
D'un trouble encor naissant interrompre le cours.
Voyons Inès, suivons ce que le ciel m'inspire.
Dans le fond de son cœur je me promets de lire.
Madame, je l'attends. Qu'on la fasse venir;
Je vais voir si je dois pardonner ou punir.

LA REINE.

Eh! peut-elle, seigneur, n'être pas criminelle?
L'amour seul qu'elle inspire est un crime pour elle;
Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir,
Soigneuse de l'accroître, ardente à le nourrir,
Et, plus superbe encor par l'hymen qu'elle arrête,
Elle s'est tout permis pour garder sa conquête.
Un des siens me le vient d'avouer à regret:
Tous les jours auprès d'elle introduit en secret,
Le prince, ne suivant qu'un fol amour pour guide,
Va de ses entretiens goûter l'appât perfide.
Sans doute à la révolte elle ose l'enhardir.
La laisserez-vous donc encor s'en applaudir,
Au lieu d'intimider, aux dépens de sa vie,
Celles que séduiroit son audace impunie?

De la sévérité si vous craignez l'excès,
De la douceur aussi quel seroit le succès?
Voulez-vous tous les jours qu'une fière sujette
Des enfants de ses rois médite la défaite;
Que profitant d'un âge ouvert aux vains désirs,
Où le cœur imprudent vole aux premiers plaisirs,
Elle usurpe sur eux un pouvoir qui nous brave,
Et dans ses souverains se choisisse un esclave?
Délivrez vos enfants de ce funeste écueil;
De ces fières beautés épouvantez l'orgueil,
Et qu'Inès condamnée apprenne à ces rebelles
A respecter des cœurs trop élevés pour elles.

ALPHONSE.

Je voulois la punir, et mon premier transport
Avec vos sentiments n'étoit que trop d'accord;
Mais je ne suis pas roi pour céder sans prudence
Aux premiers mouvements d'une aveugle vengeance.
Il est d'autres moyens que je dois éprouver.
Ordonnez qu'elle vienne à l'instant me trouver.

(La reine sort.)

SCÈNE II.

ALPHONSE, *seul.*

O CIEL! tu vois l'horreur du sort qui me menace.
Je crains toujours qu'un fils, consommant son audace,
Ne me réduise enfin à la nécessité
De punir, malgré moi, sa coupable fierté.
N'oppose point en moi le monarque et le père;
Chasse loin de mon fils ce transport téméraire.
Je lui vais enlever l'objet de tous ses vœux;
Fais qu'à ses feux éteints succèdent d'autres feux.

Qu'il perde son amour en perdant l'espérance.
Protège, juste ciel, daigne aider ma prudence!

SCÈNE III.

INÈS, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Venez, venez, Inès. Peut-être attendez-vous
Un rigoureux arrêt, dicté par le courroux.
Vous jetez la discorde au sein de ma famille;
Contre le Portugal vous armez la Castille,
Et vos yeux, seul obstacle à ce que j'ai promis,
M'alarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.
Je veux bien cependant ne pas croire, madame,
Que d'un fils indiscret vous approuviez la flamme,
Ni qu'en entretenant ses transports furieux
Votre cœur ait eu part au crime de vos yeux.
Je ne punirai point des malheurs que peut-être,
Malgré votre vertu, vos charmes ont fait naître;
Quoi qu'il en soit, enfin, je veux bien l'ignorer:
Sans rien approfondir, il faut tout réparer.

INÈS.

Je l'ai bien cru, seigneur, d'un monarque équitable,
Qu'il ne se plairoit pas à me croire coupable;
Que lui-même, plaignant l'état où je me voi,
Ne m'accableroit point....

ALPHONSE.

Inès, écoutez-moi.
De vos nobles aïeux je garde la mémoire.
Du sceptre que je porte ils ont accru la gloire.
Votre sang, illustré par cent fameux exploits,
Ne le cède en ces lieux qu'à celui de vos rois.

Surtout à votre aïeul, guide de mon enfance,
Je sais ce que mon cœur doit de reconnoissance :
C'est ce sage héros qui m'apprit à régner ;
Et par lui la vertu prit soin de m'enseigner
Comme on doit soutenir le poids d'une couronne
Pour mériter les noms que l'univers me donne.
D'un service si grand plus je vous peins l'éclat,
Plus vous voyez combien je craindrois d'être ingrat.
Recevez donc le prix de ce peu de sagesse
Que, dès mes jeunes ans, je dus à sa vieillesse ;
Et vous-même jugez, par d'illustres effets,
Si je sais au service égaler mes bienfaits.
Rodrigue est de mon sang ; il vous aime, madame ;
Il m'a souvent pressé de couronner sa flamme.
Je vous donne à ce prince, et par un si beau don
Alphonse ne craint point d'avilir sa maison.
Mes peuples, par le rang où ce choix vous appelle,
Connoîtront de quel prix m'est un ami fidèle.
Je vais par vos honneurs apprendre au Portugal
Que qui forme les rois est presque leur égal.

INÈS.

Des services des miens vantez moins l'importance :
L'honneur de vous les rendre en fut la récompense.
S'ils ont versé leur sang, il étoit votre bien :
Ils ont fait leur devoir, vous ne leur devez rien.
Mais si, trop généreux, votre bonté suprême
Vouloit en moi, seigneur, payer leur devoir même,
Je vous demanderois, pour unique faveur,
De me laisser toujours maîtresse de mon cœur.
Rodrigue par ses feux ne sert qu'à me confondre ;
Je ne sens que l'ennui de n'y pouvoir répondre.

Eh ! que me serviroient les honneurs éclatants
D'un hymen que jamais l'amour....

ALPHONSE.

Je vous entends,
Superbe ; ce discours confirme mes alarmes ;
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
Quoi ! c'est donc pour mon fils que vous vous réservez,
Et c'est contre son roi vous qui le soulevez ?
Il vous tarde à tous deux qu'une mort désirée
Ne tranche de mes jours l'incommode durée.
Je gêne de vos feux l'ambitieuse ardeur :
Mon fils doit avec vous partager sa grandeur ;
Et le rebelle, en proie à l'amour qui l'entraîne,
Ne brûle d'être roi que pour vous faire reine.
Que sais-je même encor si, plus impatient,
Au mépris de la loi, peut-être l'oubliant,
Votre amour n'auroit point réglé sa destinée,
Et bravé les dangers d'un secret hyménée ?

INÈS.

O ciel ! que pensez-vous ?

ALPHONSE.

Si jamais vous l'osiez,
Si d'un nœud criminel je vous savois liés,
Téméraire ! tremblez, n'espérez point de grâce ;
L'opprobre et le supplice expieroient votre audace.
C'est votre même aïeul, dont je vante la foi,
Qui, pour l'honneur du trône, en a dicté la loi ;
Et jusque sur son sang, s'il se trouvoit coupable,
Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
Il sembloit qu'il prévît l'objet de mon courroux,
Et qu'il faudroit un jour le signaler sur vous.....

Inès, si vous osiez justifier ses craintes,
C'est lui que j'en atteste, insensible à vos plaintes,
Et prompt à prévenir des exemples pareils,
Aux dépens de vos jours je suivrois ses conseils.

SCÈNE IV.

LA REINE, ALPHONSE, INÈS.

LA REINE, *à Alphonse.*

Ah! seigneur, prévenez la dernière disgrâce:
Le coupable dom Pèdre est déja dans la place,
La fureur dans les yeux, les armes à la main,
Suivi d'un peuple prêt à servir son dessein.
De tous côtés s'élève une clameur rebelle:
Chaque moment grossit la troupe criminelle;
Tous jurent de le suivre, et leurs cris aujourd'hui
Ne reconnoissent plus de souverain que lui.
De ce palais sans doute ils vont forcer la garde.

ALPHONSE, *à part.*

Ciel! à cet attentat faut-il qu'il se hasarde!
Malheur que je n'ai pu prévoir ni prévenir!
C'en est fait; allons donc me perdre ou le punir.
(à la reine.)
Vous, retenez Inès.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LA REINE, INÈS.

LA REINE.

Voila donc votre ouvrage,
Perfide!

INÈS.

Épargnez-vous la menace et l'outrage,
Madame. Puis-je craindre un impuissant courroux
Quand je suis mille fois plus à plaindre que vous?
Hélas! d'Alphonse seul le sort vous inquiète;
Si dom Pèdre périt, vous êtes satisfaite.
L'un et l'autre péril accable mes esprits;
Et je crains pour Alphonse autant que pour son fils.
Quelque succès qu'il ait, qu'il triomphe, ou qu'il meure
Puisqu'il est criminel, il faut que je le pleure;
Et c'est la même peine à ce cœur abattu
D'avoir à regretter sa vie ou sa vertu.

LA REINE.

Osez-vous affecter ce chagrin magnanime,
Cruelle! quand c'est vous qui le forcez au crime,
Quand vous voyez l'effet d'un amour applaudi,
Que, du moins, par l'espoir vous avez enhardi?.....
Mais que fais-je? pourquoi perdre ici les paroles?
La haine n'entre point dans ces détails frivoles;
Et que ce soit, ou non, l'ouvrage de vos soins,
On vous aime, il suffit; je ne vous hais pas moins.
De dom Pèdre et de vous mes malheurs sont le crime;
Puissiez-vous l'un et l'autre en être la victime!...
Quel bruit entends-je?... O ciel! c'est l'infant que je voi.
O désespoir! sachons ce que devient le roi.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

D. PÈDRE, INÈS.

D. PÈDRE, *l'épée à la main.*

Enfin, à la fureur d'une fière ennemie
Je puis, ma chère Inès, dérober votre vie:
Venez.....

INÈS.

Qu'avez-vous fait, prince, et faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours trahir votre devoir?
Quoi! dom Pèdre, l'objet d'une flamme si belle
N'est plus qu'un fils ingrat et qu'un sujet rebelle!
Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien!
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.....
Mais qu'aperçois-je? ô ciel! quel sang teint cette épée?
J'en frémis! dans quel sein l'auriez-vous donc trempée?

D. PÈDRE.

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur!
Non, j'ai de ce péril affranchi ma fureur.
Aux portes du palais dès que j'ai vu mon père
A nos premiers efforts opposer sa colère,
J'ai fui de sa présence, et, quittant les mutins,
Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins;
Et, sur quelques soldats laissant tomber ma rage,
De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.
Hâtez-vous, suivez-moi.

INÈS.

Non, ne l'espérez pas,
Prince; je crains le crime, et non point le trépas.
Dans ce désordre affreux je ne puis vous entendre.
Allez à votre père, et courez le défendre;

Allez mettre à ses pieds ce fer séditieux:
Méritez votre grâce, ou mourez à ses yeux.
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable
A vous perdre innocent qu'à vous sauver coupable.

D. PÈDRE.

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sûreté:
Je ne crains que pour vous un monarque irrité.
Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace,
Et je reviens alors lui demander ma grâce.
J'écoute jusque-là l'inflexible courroux,
Et ne puis rien sur moi tant que je crains pour vous.

INÈS.

Ah ! par tout ce qu'Inès eut sur vous de puissance,
Reprenez, s'il se peut, toute votre innocence.
Allez désavouer de coupables transports;
Pour prix de mon amour donnez-moi vos remords.
Mais si vous m'en croyez moins qu'une aveugle rage,
Je demeure en ces lieux et j'y suis votre otage.

D. PÈDRE.

Quoi ! barbare ! osez-vous refuser mon secours ?

SCÈNE VII.

CONSTANCE, D. PÈDRE, INÈS.

CONSTANCE, *à D. Pèdre.*

Ah ! dom Pèdre, fuyez : il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonse; et sa seule présence
A des séditieux désarmé l'insolence.
Ils n'ont pu soutenir sur son front irrité
La fureur confondue avec la majesté.
Tout est paisible : il vient; et sa colère aigrie,
S'il vous voit.....

D. PÈDRE.

Est-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuse princesse ? et par quelle bonté
Prendre un soin que dom Pèdre a si peu mérité ?

CONSTANCE.

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure ;
Je vois trop vos dangers pour sentir mon injure.
Ne perdez point de temps ; hâtez-vous et fuyez :
Je vous pardonne tout, pourvu que vous viviez.
Ne vous exposez point à la rigueur fatale.....
Fuyez, vous dis je encor, fût-ce avec ma rivale.....
O ciel ! le roi paroît.

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, LA REINE, GARDES, CONSTANCE, D. PÈDRE, INÈS.

ALPHONSE, *à part, sans voir D. Pèdre.*

Oui, trop coupable fils,
De ta rébellion tu recevras le prix.
(l'apercevant)
Rien ne peut te sauver.. Mais je vois le perfide...
(à D. Pèdre.)
Eh bien ! ton bras est-il tout prêt au parricide ?
Traître ! rends ton épée, ou m'en perce le sein :
Choisis.

D. PÈDRE.

Ce mot, seigneur, l'arrache de ma main.
En vous la remettant ma perte est infaillible :
Je ne connois que trop votre cœur inflexible ;
Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
Balancer un moment mon devoir et mes jours.

Disposez-en, seigneur; mais que votre vengeance
Sache au moins discerner le crime et l'innocence.
C'est pour sauver Inès que je m'étois armé:
J'en ai cru sans égard mon amour alarmé;
Et je la dérobois au sort qui la menace,
Si sa vertu se fût prêtée à mon audace.
Je n'ai pu la fléchir; et, bravant mon effroi,
Elle veut en ces lieux vous répondre de moi.
Reconnoissez du moins ce courage héroïque:
(montrant la reine.)
Délivrez-la, seigneur, d'une main tyrannique,
Qui pourroit.....

ALPHONSE.

Tu devrois t'occuper d'autres soins:
Tu la servirois mieux en la défendant moins.
Crains pour elle et pour toi.

D. PÈDRE.

S'il faut qu'elle périsse,
Hâtez-vous donc, seigneur, d'ordonner mon supplice.
Songez, si vous n'usez d'une prompte rigueur,
Que tant que je respire il lui reste un vengeur.
Vainement vous croyez la révolte calmée,
Il ne faut qu'un instant pour la voir rallumée.
Le peuple, malgré vous, peut briser ma prison:
Je ne connoîtrois plus ni devoir ni raison.
Par des torrents de sang, s'il falloit les répandre,
J'irois venger Inès, n'ayant pu la défendre,
Dans mes transports cruels renverser tout l'État,
Punir sur mille cœurs cet énorme attentat,
Et du carnage alors ma fureur vengeresse
N'excepte que vos jours et ceux de la princesse.

ALPHONSE, *aux gardes.*

Gardes, délivrez-moi de cet emportement,
Et qu'il soit arrêté dans son appartement.....
(à D. Pèdre.)
Fils ingrat et rebelle ! où réduis-tu ton père?.....
(à part.)
Faudra-t-il immoler une tête si chère?.....
(à la reine.) *(à Constance.)*
Rentrez avec Inès..... Ne suivez point mes pas:
Dans ces affreux moments je ne me connois pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à un garde.*

Qu'on amène mon fils.

(*Le garde sort.*)

SCÈNE II.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

Que mon âme est émue!
Quel sera le succès d'une si triste vue?
Si, toujours inflexible, il brave encor mes lois,
Je vais donc voir mon fils pour la dernière fois!
N'ai-je par tant de vœux obtenu sa naissance,
N'ai-je avec tant de soins élevé son enfance,
Et, formé sur mes pas au mépris du repos,
Ne l'ai-je vu sitôt égaler les héros
Que pour avoir à perdre une tête si chère?
N'étoit-il donc, ô ciel! qu'un don de ta colère?.....
Seul, tu me consolois, mon fils, et, sans chagrin,
Je sentois de mes jours le rapide déclin.
Dans un digne héritier je me voyois renaître:
Je croyois à mon peuple élever un bon maître;
Et de ton règne heureux présageant tout l'honneur,
D'avance je goûtois ta gloire et leur bonheur.

Que devient désormais cette douce espérance ?
Tu n'es plus que l'objet d'une juste vengeance ;
Ton père et tes sujets vont te perdre à la fois :
Ta mort est aujourd'hui le bien que je leur dois.....
Ta mort !..... et cet arrêt sortiroit de ma bouche !
La nature frémit d'un devoir si farouche.
Je dois te condamner ; mais mon cœur combattu
Ressent l'horreur du crime, en suivant la vertu.
Je ne sais quelle voix crie au fond de mon âme,
Te justifie encor par l'excès de ta flamme,
Me dit, pour excuser tes attentats cruels,
Que les plus furieux sont les moins criminels.
J'ai du moins reconnu que, malgré ton ivresse,
Tu n'as point pour ton père étouffé ta tendresse ;
J'ai vu qu'au désespoir de me désobéir,
Tu mourois de douleur, sans pouvoir me haïr.....
Mais de quoi m'entretiens-je, et que prétends-je faire ?
Au mépris de mon rang, ne veux-je être que père ?
Ah ! ce nom doit céder au sacré nom des rois.
Quittons le diadème, ou vengeons-en les droits.
En pleurant le coupable, ordonnons le supplice :
Effrayons mes sujets de toute ma justice ;
Et que nul ne s'expose à sa sévérité,
En voyant que mon fils n'en est pas excepté.

SCÈNE III.

D. PÈDRE, ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à D. Pèdre.*

Le conseil est mandé, prince, je vais l'entendre :
Vous jugez de l'arrêt que vous devez attendre ;
Et quand par vos fureurs vous m'avez offensé,
C'est vous-même, mon fils, qui l'avez prononcé.

Vous pouvez cependant mériter votre grâce:
L'obéissance encor peut réparer l'audace.
Tout irrité qu'il est, ce cœur parle pour vous;
Et je sens que l'amour y suspend le courroux.
Achevez de le vaincre : un repentir sincère
Peut me rendre mon fils, et va vous rendre un père.
C'est moi qui vous en prie; et dans mon tendre effroi,
Je cherche à vous fléchir, moins pour vous que pour moi.
J'oublierai tout enfin; dégagez ma promesse.
Il faut aujourd'hui même épouser la princesse;
Et si vous refusez ce nœud trop attendu,
J'en mourrai de douleur, mais vous êtes perdu.

D. PÈDRE.

Connoissez votre fils, seigneur : malgré son crime,
Il tient encor de vous un cœur trop magnanime.
Les plus affreux périls ne sauroient m'ébranler:
Vous rougiriez pour moi, s'ils me faisoient trembler.
Je ne crains point la mort; et ce que n'a pu faire
L'amour et le respect que je porte à mon père,
Les supplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.
Voilà mes sentiments; vous pouvez prononcer.

ALPHONSE.

Eh ! pourquoi conserver, en méritant ma haine,
Ce reste de respect qui ne sert qu'à ma peine?
Laisse-moi plutôt voir un fils dénaturé,
Un ennemi mortel contre moi conjuré,
Tout prêt à me percer d'un poignard parricide:
Raffermis ma justice encore trop timide;
Et quand tu me réduis enfin à le vouloir,
Laisse-moi te punir au moins sans désespoir.

D. PÈDRE.

J'ai mérité la mort.

ALPHONSE.

Je t'offre encor la vie.

D. PÈDRE.

Que faut-il ?

ALPHONSE.

Obéir.

D. PÈDRE.

Elle m'est donc ravie.
Je ne puis à ce prix jouir de vos bontés.

ALPHONSE, *aux gardes.*

(à D. Pèdre.)

Faites entrer les grands.... Et vous, prince, sortez.

SCÈNE IV.

D. RODRIGUE, D. HENRIQUE, et les autres GRANDS du conseil, MANDOCE, ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à D. Rodrigue et aux grands.*

(Le roi, D. Rodrigue et les grands s'asseyent.)

QUE chacun prenne place..... Hélas! à mes alarmes
Je vois que tous les yeux donnent déja des larmes.
D'un trouble égal au mien vous paroissez saisis:
Vous semblez tous avoir à condamner un fils.
Triomphons, vous et moi, d'une vaine tristesse;
Que la seule justice ici soit la maîtresse.
Ceux que le ciel choisit pour le conseil des rois
N'ont plus rien à pleurer que le mépris des lois.
Vous savez que l'infant, par un refus rebelle,
Des traités les plus saints rompt la foi solennelle,
Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain
A forcé ce palais, les armes à la main;

Que, content d'éviter l'horreur du parricide,
Il me laissoit en proie à ce peuple perfide,
Qui promettoit ma tête et mon trône à l'ingrat,
Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
Vous avez à venger la grandeur souveraine:
Vous avez vu le crime; ordonnez-en la peine.....

(A D. Rodrigue.)

Vous, Rodrigue, parlez.

RODRIGUE.

Le devrois-je, seigneur?
Je vous ai pour Inès fait connoître mon cœur:
Peut-être, sans l'amour dont elle est prévenue,
De vous-même aujourd'hui je l'aurois obtenue;
L'infant seul de ma flamme est l'obstacle fatal,
Et vous me commandez de juger mon rival!
Consultez seulement votre propre clémence:
Ce que vous ressentez vous dit ce que je pense.
Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.
Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir?
Pardonnez mes transports, mais c'est mettre en balance
La grandeur de l'empire avec sa décadence;
C'est douter si du joug il faut nous dérober,
Et si votre grand nom doit s'accroître ou tomber.
Eh! quel autre après vous en soutiendroit la gloire?
Qui sous nos étendards fixeroit la victoire?
Vous ne l'avez point vu; mais vos regards surpris
Auroient à tous ses coups reconnu votre fils,
Et, sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre,
Dans ses moindres exploits trouvé de quoi l'absoudre.
Il ose, dites-vous, violer les traités:
Mais les traités des rois sont-ils des cruautés?

Faut-il aux intérêts, aux vœux de la Castille
Immoler sans pitié votre propre famille?
N'avez-vous pas, seigneur, par vos empressements
Avec assez d'éclat dégagé vos serments?
Croyez que Ferdinand rougiroit si Constance
Ne tenoit un époux que de l'obéissance,
Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
Et lui promet partout des sceptres et des cœurs.
Il force le palais : je conviens de son crime;
Mais vous-même jugez du dessein qui l'anime.
Il n'en veut point au trône; il respecte vos jours:
Au seul danger d'Inès il donne son secours.
Amant désespéré, plutôt que fils rebelle,
Mérite-t-il la mort d'avoir tremblé pour elle?
Daignez lui rendre Inès, vous retrouvez un fils
Touché de vos bontés, et d'autant plus soumis.
Je dirai plus encor : s'il le faut, qu'il l'épouse.
Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse;
Mais, dussé-je en mourir, sauvez votre soutien:
Sa vie est tout, seigneur, et la mienne n'est rien.

ALPHONSE.

Je reconnois mon sang. Cet effort magnanime,
Même en vous abusant, est bien digne d'estime.
Votre cœur à sa gloire immole son repos,
Et vous prononcez moins en juge qu'en héros.....
(à D. Henrique.)
Mais écoutons Henrique.

D. HENRIQUE.

Hélas! que puis-je dire?
Dans le trouble où je suis, à peine je respire.
Oui, seigneur; et vos yeux, s'ils voyoient mes douleurs,
Entre dom Pèdre et moi partageroient leurs pleurs.

Dans le dernier combat il m'a sauvé la vie;
Par le fer africain elle m'étoit ravie,
Si ce généreux prince, ardent à mon secours,
Au coup prêt à tomber n'eût dérobé mes jours.
C'est donc pour le juger que son bras me délivre!
A mon libérateur, ciel! pourrois-je survivre?
Plus qu'à son père même il m'est cher aujourd'hui;
Il tient de vous la vie, et je la tiens de lui.
Je sais pourtant, seigneur, que la reconnoissance
Du devoir d'un sujet jamais ne nous dispense:
Ce sacré tribunal ne m'offre que mon roi,
Et je ne vois ici que ce que je vous doi;
C'est ma sincérité: vous l'allez donc connoître.
Dans la peur d'être ingrat, je ne serai point traître.
Dom Pèdre par son crime a mérité la mort;
Et les lois, malgré vous, décident de son sort.
La majesté suprême, une fois méprisée,
Sans le sang criminel ne peut être apaisée;
Et ces droits, qu'aujourd'hui doivent venger vos coups,
Sont ceux de votre rang, et ne sont point à vous.
Quoique d'un tel arrêt la rigueur vous confonde,
Vous en êtes comptable à tous les rois du monde.
Je n'ose dire plus.

ALPHONSE.

Achève.

D. HENRIQUE.

Je ne puis.

ALPHONSE.

Ne me déguise rien, tu le dois.

D. HENRIQUE.

J'obéis.

S'il faut qu'en sa faveur la pitié vous fléchisse,
Vous ne régnerez plus qu'au gré de son caprice.
Le peuple, qui croira qu'il s'est fait redouter,
Sur ses moindres chagrins prêt à se révolter,
Et méprisant pour lui vos ordres inutiles,
Va livrer tout l'État aux discordes civiles.
Vous verriez tous les cœurs appuyer ses projets;
Vous n'auriez qu'un vain trône, il auroit les sujets.
Ma parole tremblante à chaque instant s'arrête:
Il a sauvé mes jours, et je proscris sa tête !.....
Mais je dois à mon roi de sincères avis.
Ma mort acquittera ce que je dois au fils.

ALPHONSE, *à part.*

De la foi d'un sujet ô prodige héroïque !
Alphonse en ce moment pourra-t-il moins qu'Henrique?
(à D. Henrique.)
Je vois ce qu'il t'en coûte; et tu m'apprends trop bien
Qu'où la justice parle on doit n'écouter rien.
Oui, oui, de ta vertu l'autorité suprême
L'emporte dans mon cœur contre la nature même.
(aux autres grands.)
Je vois trop vos conseils. Ce silence, ces pleurs
M'annoncent mon devoir, en plaignant mes malheurs.
Je condamne mon fils; il va perdre la vie.
C'est à vous, chers sujets, que je le sacrifie:
Quelque crime où l'ingrat se soit abandonné,
Si je n'étois que père, il seroit pardonné.
Consolez-vous : songez que ma prompte vengeance
Délivre vos enfants d'une injuste puissance;
Qu'on doit tout redouter de qui trahit la loi;
Et qu'un sujet rebelle est tyran, s'il est roi.
L'arrêt en est porté; que chacun se retire.....

(*à Mandoce.*)

Et vous, de son destin, Mandoce, allez l'instruire.

(*D. Rodrigue, les grands et Mandoce sortent.*)

SCÈNE V.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

MAIS quel sera le mien ?... Malheureux ! qu'ai-je fait ?...
Devoir impitoyable, êtes-vous satisfait ?....
Je la puis donc goûter cette gloire inhumaine
Qu'a connue avant moi la fermeté romaine !
Sévère Manlius, inflexible Brutus,
N'ai-je pas égalé vos féroces vertus ?
Je prononce un arrêt que mon cœur désavoue.....
Eh bien ! que l'univers avec horreur te loue,
Monarque infortuné ! mais d'un si grand effort
Je ne souhaite plus d'autre prix que la mort.

SCÈNE VI.

LA REINE, CONSTANCE, ALPHONSE, GARDES.

CONSTANCE.

SEIGNEUR, le croirons-nous ce jugement barbare ?
Tout le conseil en pleurs d'avec vous se sépare ;
Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu :
Vous avez condamné votre fils.

ALPHONSE.

Je l'ai dû.

CONSTANCE.

Pouvez-vous l'avouer ? ciel ! et puis-je l'entendre ?

LA REINE, *à Alphonse.*

Quel supplice cruel pour un pere si tendre !

Et faut-il que l'infant par sa témérité
Vous ait réduit, seigneur, à la nécessité
De....

ALPHONSE.

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire,
Madame ? Quand j'ai fait ce que je devois faire,
Quand, malgré mon amour, j'ose le condamner,
C'est à vous de penser que j'ai dû pardonner.
Je vois trop qu'aujourd'hui mon fils n'a plus de mère !...
Je vais le pleurer seul. *(Il sort.)*

SCÈNE VII.

LA REINE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Ah ! si je vous suis chère,
Madame, profitez de cet heureux moment ;
Redoublez par vos pleurs son attendrissement,
Sauvez un malheureux du coup qui le menace.
Allez, parlez, pressez, vous obtiendrez sa grâce.

LA REINE.

Je le suis. De mes soins attendez le succès.

CONSTANCE.

Je remets en vos mains mes plus chers intérêts.

(La reine sort.)

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE, *à un garde.*

Garde, cherchez Inès : qu'un moment on l'amène.
Je dois l'entretenir par l'ordre de la reine.

(Le garde sort.)

SCÈNE IX.

CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE, *à part.*

Il le faut. Pour sauver de si précieux jours,
De ma propre rivale implorons le secours.
Heureuse qu'il vécût, fût-ce pour elle-même!
Il n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.

SCÈNE X.

INÈS, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Dom Pèdre est condamné, madame.

INÈS.

O désespoir!

CONSTANCE.

Vous savez mon amour et vous avez pu voir
Que, malgré ses refus, malgré ma jalousie,
Je ne connois encor d'autre bien que sa vie.
La reine va tâcher de fléchir un époux.
Moi-même je ne puis qu'embrasser ses genoux;
Mais quel foible secours contre un roi si sévère!
Si pour le mieux servir votre amour vous éclaire,
Vous savez quels amis peuvent s'unir pour lui,
Par quelle voie il faut s'en assurer l'appui.
Je suis prête à tenter, pour obtenir qu'il vive,
Tout ce que vous feriez si vous n'étiez captive.
Vos conseils sont des lois que vous m'allez dicter,
Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter.

INÈS.

Dans un trouble si grand j'ai peine à vous répondre:
Mes frayeurs, vos bontés, tout sert à me confondre.
Le prince ne vous doit paroître qu'un ingrat;
D'un outrage apparent vous avez vu l'éclat:
Je ne suis à vos yeux qu'une indigne rivale;
Cependant.....

CONSTANCE.

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale.
Le prince nous est cher, songeons à le sauver,
Et sans autre intérêt que de le conserver.

INÈS.

Ce discours généreux raffermit ma constance:
Il me reste, madame, encore une espérance.
Vous seule, auprès du roi m'ouvrant un libre accès
Pouvez de mes desseins préparer le succès:
La reine arrêteroit ce que j'ose entreprendre.
Parlez vous-même au roi; qu'il consente à m'entendre.
J'espère, en le voyant, désarmer son courroux.
Je sauverai le prince, et peut-être pour vous.

CONSTANCE.

Vous me feriez, madame, une injure cruelle
De penser que ce mot pût redoubler mon zèle.
Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus généreux:
L'honneur de le sauver est tout ce que je veux.
Rentrez. Je vais au roi faire parler mes larmes:
Puisse aujourd'hui le ciel vous prêter d'autres armes!
Qu'il redonne le prince à nos vœux empressés;
Il n'importe pour qui: qu'il vive, c'est assez.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LA REINE. CONSTANCE.

LA REINE.

Qu'avez-vous obtenu ? Vous êtes outragée,
Ma fille, et vous semblez craindre d'être vengée !
Quels sont donc vos desseins, et pour quels intérêts
Prétendez-vous qu'Alphonse écoute encore Inès ?
Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,
Mendier par vos pleurs une injure nouvelle,
Vous exposer à voir deux amants odieux
De vos maux et des miens triompher à nos yeux ?

CONSTANCE.

Ah ! sans me reprocher ma pitié généreuse,
Souffrez que la vertu du moins me rende heureuse.
C'est pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits
Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bienfaits.
Quand Lisbonne avec vous a reçu votre fille,
Ses peuples bénissoient les dons de la Castille :
Leurs cris remplissoient l'air des plus tendres souhaits :
Ils croyoient avec moi voir arriver la paix.
Quelle paix, juste ciel ! quelle paix sanguinaire !
Je leur apportois donc la céleste colère !
Je venois diviser les cœurs les plus unis,
Et par la main du père assassiner le fils !
Quoi ! leurs pleurs désormais accuseroient Constance
De la mort d'un héros, leur unique espérance ?

Hélas ! ce seul penser redouble mes terreurs.
Puisse l'heureuse Inès prévenir ces horreurs !
Je n'ose me flatter du succès qu'elle espère ;
Mais, madame, à ce prix qu'elle me seroit chère !

LA REINE.

Et moi, dans les chagrins que tous deux m'ont donnés,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnez.
Je ne puis voir trop tôt expirer mes victimes :
Vous avoir méprisée est le plus grand des crimes.
Eh ! comment d'un autre œil verrois-je l'inhumain
Qui vous fait le jouet d'un farouche dédain ?
Dom Pèdre a pu lui seul vous faire cet outrage ;
C'est un monstre odieux trop digne de ma rage.
Je sens pour vous l'affront que vous ne sentez pas,
Et je voudrois payer sa mort de mon trépas.

CONSTANCE.

Vous voulez donc le mien ?

LA REINE.

L'aimeriez-vous encore ?

CONSTANCE.

Oui, tout ingrat qu'il est, madame, je l'adore.
Cachez-moi les transports d'une aveugle fureur ;
Ce sont autant de coups dont vous percez mon cœur.

LE REINE.

Il en est plus coupable.... O fille infortunée !
A quels affreux destins êtes-vous condamnée !
Je ne sais ce qu'Inès peut attendre du roi ;
Mais enfin son espoir m'a donné trop d'effroi.....
S'il faut qu'à ses discours Alphonse s'attendrisse,
S'il pouvoit de l'ingrat révoquer le supplice,
Croyez que du succès qu'Inès ose tenter
Son orgueil n'auroit pas long-temps à se flatter.

Je ne dis rien de plus. La fureur qui m'anime
Vous laisse vos vertus, et se charge du crime.

CONSTANCE.

Ah ! par pitié pour moi, sauvez ces malheureux !

LA REINE.

C'est par pitié pour vous que je m'arme contre eux.

CONSTANCE.

Faut-il que votre amour aigrisse mes alarmes ?

SCÈNE II.

ALPHONSE, GARDES, LA REINE, CONSTANCE.

ALPHONSE, *à Constance.*

PRINCESSE, je n'ai pu résister à vos larmes.
Je vais entendre Inès : on la conduit ici ;
Mais elle espère en vain..... Laissez-moi ; la voici.

LA REINE

Songez, en l'écoutant, qu'elle est la plus coupable.

CONSTANCE, *à Alphonse.*

Seigneur, jetez sur elle un regard favorable.

(*La reine et Constance sortent.*)

SCÈNE III.

INÈS, ALPHONSE, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

C'EST, je n'en doute point, pour la dernière fois
Que j'adresse à mon prince une timide voix.

(*montrant un des gardes.*)

Mais avant tout, seigneur, agréez que ce garde,
Que je viens d'informer d'un soin qui me regarde,
Aille, dès ce moment.....

ALPHONSE.

Il faut vous l'accorder.

(*au garde.*)

Faites ce qu'elle veut.

INÈS, *au garde.*

Revenez sans tarder.

(*le garde sort.*)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS.

Vous l'avez condamné, seigneur, malgré vous-même,
Ce fils que vous aimez, ce héros qui vous aime ;
Et ce front, tout couvert du plus affreux ennui,
Marque assez la pitié qui vous parle pour lui.
Vous ne l'écoutez point : l'inflexible justice
De tous vos sentiments obtient le sacrifice.
Vous voulez, aux dépens des destins les plus chers,
D'une vertu si ferme étonner l'univers.
Soyez juste : des rois c'est le devoir suprême ;
Mais le crime apparent n'est pas le crime même.
Un ingrat, un rebelle est digne du trépas :
A ces titres, seigneur, votre fils ne l'est pas.
Si, malgré les traités, il refuse Constance,
Ce n'est point un effet de désobéissance.
En forçant ce palais les armes à la main,
Il n'a point attenté contre son souverain.
Il vous pouvoit d'un mot prouver son innocence ;
Mais il croit me devoir ce généreux silence,
Et pour lui dédaignant un facile secours,
Il aime mieux mourir que d'exposer mes jours.

C'est à moi d'éclairer la justice d'Alphonse.
Que sur la vérité votre bouche prononce.
Ces crimes qu'aujourd'hui poursuit votre courroux,
Le devoir les a faits; le prince est mon époux.

ALPHONSE.

Mon fils est votre époux! ciel! que viens-je d'entendre?
Et sur quelle espérance osez-vous me l'apprendre?
Quand vous voyez pour lui l'excès de ma rigueur,
Pensez-vous pour vous-même attendrir mieux mon cœur?

INÈS.

Ah! seigneur, mon aveu ne cherche point de grâce:
D'un plus heureux succès j'ai flatté mon audace;
Et je ne prétends rien, en vous éclaircissant,
Que livrer la coupable et sauver l'innocent.
Seule j'ai violé cette loi redoutable
Que vous m'avez tantôt jurée inviolable.
J'ai mérité la mort; mais, seigneur, cette loi
N'engageoit point le prince, et ne lioit que moi.
Je ne m'excuse point par l'amour le plus tendre,
Par le péril pressant dont il falloit défendre
Un fils que vos yeux même ont vu prêt à périr,
Que le don de ma foi pouvoit seul secourir:
A mes propres regards j'en suis moins criminelle;
Mais aux vôtres, seigneur, je suis une rebelle,
Sur qui ne peut tomber trop tôt votre courroux,
Trop flattée à ce prix de sauver mon époux.
En me donnant à lui, j'ai conservé sa vie;
Pour le sauver encore, Inès se sacrifie.
Je me livre sans crainte aux plus sévères lois:
Heureuse d'avoir pu vous le sauver deux fois!

ALPHONSE.

Non, non, quelque pitié qui cherche à me surprendre,

Même de vos vertus je saurai me défendre.
Rebelle, votre crime est tout ce que je vois,
Et je satisferai mes serments et les lois.

SCÈNE V.

LES DEUX ENFANTS D'INÈS, LA GOUVERNANTE, ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

Eh bien ! seigneur, suivez vos barbares maximes;
On vous amène encor de nouvelles victimes:
Immolez sans remords, et pour nous punir mieux,
Ces gages d'un hymen si coupable à vos yeux.
Ils ignorent le sang dont le ciel les fit naître;
Par l'arrêt de leur mort faites-les reconnoître ;
Consommez votre ouvrage, et que les mêmes coups
Rejoignent les enfants, et la femme et l'époux.

ALPHONSE.

Que vois-je ! et quels discours ! Que d'horreurs j'envisage !

INÈS.

Seigneur, du désespoir pardonnez le langage.
Tous deux à votre trône ont des droits solennels.....
(à ses deux enfants.)
Embrassez, mes enfants, ces genoux paternels.....
(à Alphonse.)
D'un œil compatissant regardez l'un et l'autre:
N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le vôtre.
Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris
La grâce d'un héros, leur père et votre fils ?
Puisque la loi trahie exige une victime,
Mon sang est prêt, seigneur, pour expier mon crime.

Epuisez sur moi seule un sévère courroux,
Mais cachez quelque temps mon sort à mon époux :
Il mourroit de douleur ; et je me flatte encore
De mériter de vous ce secret que j'implore.

ALPHONSE, *à un garde.*

Allez chercher mon fils : qu'il sache qu'aujourd'hui
Son père lui fait grâce, et qu'Inès est à lui.

(Le garde sort.)

SCÈNE VI.

ALPHONSE, INÈS, LES DEUX ENFANTS D'INÈS, LA GOUVERNANTE, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

Juste ciel ! quel bonheur succède à ma misère !
Mon juge, en un instant, est devenu mon père.
Qui l'eût jamais pensé qu'à vos genoux, seigneur,
Je mourrois de ma joie, et non de ma douleur ?

ALPHONSE.

Ma fille, levez-vous. Ces enfants que j'embrasse
Me font déja goûter les fruits de votre grâce :
Ils me font trop sentir que le sang a des droits
Plus forts que les serments, plus puissants que les lois.
Jouissez désormais de toute ma tendresse.
Aimez toujours ce fils que mon amour vous laisse.

INÈS.

Quel trouble ! que deviens-je et qu'est-ce que je sens ?
Des plus vives douleurs quels accès menaçants !
Mon sang s'est tout à coup enflammé dans mes veines....
(À la gouvernante.)
Éloignez mes enfants : ils irritent mes peines.

(La gouvernante et les enfants d'Inès sortent.)

SCÈNE VII.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS.

Je succombe..... J'ai peine à retenir mes cris.
(*A Alphonse.*)
Hélas ! seigneur, voilà ce qu'a craint votre fils.

ALPHONSE, *à part.*

Ah ! je vois trop d'où part cet affreux sacrifice,
Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.
Malheureux ! où fuirai-je ? et de tant d'attentats..

SCÈNE VIII.

D. PÈDRE, ALPHONSE, INÈS, D. FERNAND, GARDES.

D. PÈDRE, *sans voir Inès.*

Seigneur, à mes transports ne vous dérobez pas.

ALPHONSE.

Laissez-moi....

D. PÈDRE.

Permettez qu'à vos pieds je déploie
Et ma reconnoissance et l'excès de ma joie.
Vous me rendez Inès !

ALPHONSE.

Prince trop malheureux !
Je te la rends en vain, nous la perdons tous deux :
Tu la vois expirante.

D. PÈDRE, *tombant entre les bras de Fernand.*

Ah ! tout mon sang se glace.

INÈS, *à D. Pèdre.*

J'éprouve en même temps mon supplice et ma grâce ;

Cher prince : je ne puis me plaindre de mon sort,
Puisqu'un moment du moins dans les bras de la mort
Je me vois votre épouse, avec l'aveu d'un père,
Et que ma mort lui coûte une douleur sincère.

D. PÈDRE.

Votre mort !... Que deviens-je ?... A ces tristes accents,
Quel affreux désespoir a ranimé mes sens !
Inès, ma chère Inès pour jamais m'est ravie !
(Il veut se frapper.)
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie ?

ALPHONSE.

Ah ! mon fils, arrêtez.

D. PÈDRE.

Pourquoi me secourir ?
Soyez encor mon père, en me laissant mourir....
(A Inès, en se jetant à ses pieds.)
Que j'expire à vos pieds ; et qu'unis l'un à l'autre
Mon âme se confonde encore avec la vôtre.

INÈS.

Non, cher prince, vivez : plus fort que vos malheurs,
D'un père qui vous plaint soulagez les douleurs.
Souffrez encor, souffrez qu'une épouse expirante
Vous demande le prix des vertus de l'infante.
Par ses soins généreux songez que vous vivez....
Puisse-t-elle jouir des jours qu'elle a sauvés !...
Plus heureuse que moi... Consolez votre père ;
Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chère ;
Aimez nos chers enfants ; qu'ils soient dignes... Je meurs :
Qu'on m'emporte.

ALPHONSE.

Comment survivre à nos malheurs ?

FIN D'INÈS DE CASTRO.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE,

PAR PIRON,

Représentée, pour la première fois, le 6 février 1732.

NOTICE SUR PIRON.

Alexis Piron naquit à Dijon le 9 juillet 1689. Après qu'il eut achevé ses études aux Jésuites de la même ville, ses parents le destinèrent à l'état ecclésiastique; mais ne s'y sentant pas de vocation, il le quitta pour la médecine, qu'il abandonna bientôt pour le barreau. Peu de temps après, ayant perdu son père, et en même temps sa petite fortune, il alla chercher à Paris les moyens de subvenir à ses premiers besoins. Des recommandations, ou plutôt la beauté de son écriture, le firent entrer chez le chevalier de Belle-Isle, où il fut employé à copier des manuscrits. Cette occupation étant trop peu lucrative, Piron travailla pour le théâtre de la Foire, et y obtint de grands succès. Ce ne fut qu'en 1728, le 11 octobre, qu'il donna son premier ouvrage pour le théâtre français, l'*École des Pères*. Encore fallut-il qu'il changeât ce titre, que les comédiens refusèrent d'admettre, sous prétexte qu'il étoit trop commun. Ce fut sous celui des *Fils Ingrats* que l'on joua cette comédie, qui eut vingt-trois représentations. Deux ans après, Piron donna *Callisthène*, tragédie,

qui n'obtint qu'un médiocre succès, et ne fut jouée que neuf fois. Le 6 février 1733 parut *Gustave-Wasa*, tragédie, dont la réussite fut des plus complètes pendant vingt représentations.

L'Amant Mystérieux, comédie en trois actes, qu'il donna le 30 août 1734, ne fut pas si heureuse; il la retira le lendemain de la première représentation, se consolant de cette chute par le succès des *Courses de Tempé*, pastorale en un acte, qu'il avoit fait représenter le même jour, et qui fut donnée dix fois.

Ce fut quatre ans après qu'il fit jouer la *Métromanie*. Ce chef-d'œuvre de tous les temps fut donné pour la première fois le 10 janvier 1738, et eut vingt-trois représentations de suite.

Fernand Cortez, tragédie, et dernier ouvrage de Piron, ne fut pas bien accueillie. Les comédiens l'engageoient à y faire des changements, et lui citoient Voltaire pour exemple. *Parbleu, messieurs*, leur répondit-il, *je le crois bien; il travaille en marqueterie, et moi je jette en bronze*.

Piron ne fut point de l'académie française. Il venoit d'être élu d'une voix unanime, lorsque l'abbé Boyer, évêque de Mirepoix, ayant porté au roi une ode licencieuse que le poëte avoit composée dans sa jeunesse, sa majesté ordonna que

l'on fit un autre choix. Voulant cependant dédommager l'auteur de *Gustave-Wasa* et de la *Métromanie*, il lui accorda une pension de mille livres sur sa cassette.

Piron mourut à Paris le 20 janvier 1773, âgé de quatre-vingt-trois ans.

PERSONNAGES.

GUSTAVE, prince du sang des rois de Suède.
CHRISTIERNE, roi de Danemarck et de Norvège, usurpateur de la couronne de Suède.
FRÉDÉRIC, prince de Danemarck.
ADÉLAÏDE, princesse de Suède.
LÉONOR, mère de Gustave.
CASIMIR, seigneur Suédois.
RODOLPHE, confident de Christierne.
SOPHIE, confidente d'Adélaïde et de Léonor.
OTHON, capitaine des gardes de Christierne.
Gardes de Christierne.

La scène est à Stockholm, dans l'ancien palais des rois de Suède.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, quel rapport viens-tu faire à ton roi?
De Christierne absent révère-t-on la loi?
Et, tandis que Stockholm exige ma présence,
Le Danemarck en paix souffre-t-il la régence?
La reine.....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Elle n'est plus, seigneur; et cette mort
Peut-être enlève un sceptre au monarque du nord.
Du sénat mécontent l'autorité jalouse
Ne ployoit qu'à regret sous votre auguste épouse;
A peine a-t-il en main le timon de l'État
Que le peuple, sous lui, respire l'attentat,
Traite d'invasion, de puissance usurpée,
Ce qu'ici vous tenez de Rome et de l'épée;
Et, s'érigeant en juge entre Stockholm et vous,
Prétend borner vos droits, ou vous les ravir tous.

CHRISTIERNE.

Gustave est mort : sa chute et décide et prononce ;
C'est une autre nouvelle, ami, que je t'annonce :
Nouvelle dont le bruit, effrayant les mutins,
Dissipera bientôt l'orage que tu crains.
Jusqu'ici, dans le cours d'une guerre inconstante,
Du malheureux Sténon la dépouille flottante
Divisa la Suède, et retint suspendu,
Entre Gustave et moi, l'hommage qui m'est dû.
Fatigué des complots de ce rival habile,
Je mis sa tête à prix : il n'a plus eu d'asile ;
Chacun se disputoit l'honneur de l'immoler,
Et son heureux vainqueur demande à me parler.
Je crains peu les effets, ayant détruit la cause ;
Et le chef abattu, le reste est peu de chose.
Laissons donc, pour un temps, ces soins ambitieux,
Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.
Tu m'annonces le sort d'une épouse importune,
Dont l'époux dès long-temps méditoit l'infortune ;
Oui, la mort, la frappant de ses traits imprévus,
Rompt des nœuds que bientôt le divorce eût rompus.

RODOLPHE.

Quelles raisons, seigneur, l'avoient donc condamnée ?

CHRISTIERNE.

Le projet résolu d'un nouvel hyménée ;
Les transports d'un amour vainement combattu,
Et d'autant plus ardent que toujours il s'est tu.

RODOLPHE.

Tout le monde, en effet, seigneur, en est encore
A connoître l'objet que votre flamme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta surprise augmente en apprenant son nom.
Adélaïde.....

RODOLPHE, *l'interrompant.*
Elle?

CHRISTIERNE.
Oui; la fille de Sténon,
Héritière du trône, attachée à Gustave,
Promise à Frédéric, détenue en esclave,
Reste unique et plaintif d'un sang que j'ai versé:
Voilà d'où part, ami, le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.
Si sa possession, seigneur, vous est si chère,
Pourquoi permettre donc que Frédéric espère?

CHRISTIERNE.
Hélas! souvent ainsi, nous-mêmes, contre nous,
Du sort qui nous poursuit nous préparons les coups.
Juste punition de la façon barbare
Dont ma rage accueillit une beauté si rare!
Écoute; et plains un cœur qui n'a pu s'attendrir
Qu'après avoir tout fait pour n'oser plus s'offrir.
Par un dernier assaut, cette ville emportée
Couvroit de ses débris la mer ensanglantée:
La vengeance y faisoit éclater sa fureur;
Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur.
Ce palais renfermant de nombreuses cohortes,
Nous y courons; la hache en fait tomber les portes.
J'entre. On fuit devant nous. Le sang coule; et nos cris
Font voler la terreur sous ces vastes lambris.
Mourante, entre les bras d'une femme éperdue
Adélaïde alors fut offerte à ma vue.
Sa pâleur, à mon œil de colère enflammé,
Déroba mille appas qui m'auroient désarmé.
D'un mortel ennemi je ne vis que la fille,
Que le reste d'un sang funeste à ma famille:

Les armes de son père ont fait périr mon fils,
Et cette image alors fut tout ce que je vis.
De peur de trahir même un courroux légitime,
Je détournai les yeux de dessus la victime;
Et ce courroux ainsi, libre dans son essor,
L'envoya dans la tour, où je la tiens encor.
A n'en sortir jamais elle étoit condamnée:
Mais on adore ici le sang dont elle est née.
Il étoit important de tout pacifier;
Et ce fut à ma haine à se sacrifier,
A souffrir que l'hymen unît à sa personne
L'héritier présomptif de ma triple couronne.
Frédéric, avoué de l'État et de moi,
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.
Il y fut. Le penchant suivit l'obéissance;
Mais, quoiqu'il eût pour lui rang, mérite et naissance,
Qu'au plus dur esclavage, en s'offrant, il mît fin,
Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main.
Cent fois, las du mépris dont on payoit ses peines,
D'un mot j'aurois tranché ces difficultés vaines,
Si le prince alarmé, rejetant ce secours,
N'eût heureusement su m'en empêcher toujours.
Enfin je m'accusai de trop de complaisance;
Et croyant qu'à mon ordre il manquoit ma présence,
Je vis Adélaïde. Ah ! Rodolphe, peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi,
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse et des grâces
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces !
Jamais de deux beaux yeux le charme en un moment
N'a, sans vouloir agir, agi si puissamment,
Ni jamais, dans un cœur, l'amour ne prît naissance
Avec tant d'ascendant et si peu d'espérance.

De quoi pouvois-je alors en effet me flatter ?
Les suites d'un divorce étoient à redouter.
Qu'eus-je opéré d'ailleurs sur cette âme inflexible,
Que de loin dominoit un rival invincible ?
Je n'osai donc parler : mon feu se renferma ;
Mais, sous ce feu couvert, le dépit s'alluma.
Du fugitif aimé craignant l'audace active,
Je resserrois toujours les fers de ma captive ;
Enfin, pour n'avoir plus à la persécuter,
Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.
Frédéric ici donc est le seul qui me gêne.
Qu'il aille à Copenhague y remplacer la reine ;
Qu'il parte, et que l'honneur d'un si brillant emploi
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE.

Frédéric est encor vertueux et fidèle,
Mais il est adoré dans le parti rebelle,
Et des écrits publics font revivre des droits
Que l'on prétend qu'il a de nous donner des lois.
Erreur pernicieuse, ou damnable artifice
Qui travestit le crime en acte de justice,
Du maître et des sujets rompt le sacré lien,
Et fait d'un parricide un zélé citoyen !
N'exposez pas le prince au danger trop visible
D'oublier ses devoirs en trouvant tout possible ;
Et surtout au moment qu'environné d'amis,
Son amour offensé se croiroit tout permis.
Laissez-le, s'occupant de sa folle tendresse,
Vainement soupirer aux pieds de la princesse.
Cependant, sous le joug ramenant le Danois,
Et bientôt pour un sceptre en pouvant offrir trois,
Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre :

Déclarez-vous en roi qui n'a plus rien à craindre;
Et vous verrez alors qu'un amant couronné
Devient, dès qu'il lui plaît, un époux fortuné.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorants où mon cœur se consume,
Je sens que ta présence adoucit l'amertume.
Sur tes conseils, ami, je règlerai mes pas.
Veille, écoute et vois tout; ne te ralentis pas.
Perce de cette cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde, aujourd'hui, je mets Adélaïde.
Fais-la de sa prison passer en ce palais;
Mais auprès d'elle encor n'accorde aucun accès.
Du sort de son amant gardons-nous de l'instruire.
Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire.......
Va; tâche seulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la disposer à l'offre de mon cœur.

(Rodolphe sort.)

SCÈNE II.

CHRISTIERNE, *seul.*

Des faveurs que le ciel m'annonce ou me prépare,
Un si fidèle ami, sans doute, est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit:
La fortune me cherche, et le bonheur me fuit.
Sous le superbe dais des trônes que l'on vante,
Siègent les noirs soupçons et l'aveugle épouvante.
Un sommeil inquiet en suspend les travaux,
Et le trouble m'y suit jusqu'au sein du repos.
Quoi! pour objets de crainte ou de guerre éternelle,
Des voisins ennemis, ou des sujets rebelles?

J'ai domté les premiers; et les autres, cent fois
D'un châtiment sévère ont ressenti le poids.
Déja, si je n'accours, l'hydre est prête à renaître.....
Esclaves révoltés, tremblez sous votre maître;
Redoutez un courroux trop souvent rallumé:
Traîtres, je serai craint, si je ne suis aimé.

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, CASIMIR, CHRISTIERNE.

CHRISTIERNE, *à Frédéric.*

Frédéric, savez-vous le destin de la reine?

FRÉDÉRIC.

Seigneur, on me l'apprend; et le devoir m'amène....

CHRISTIERNE.

Vous a-t-on dit aussi, qu'infidèle à son roi,
Mon peuple ose, pour vous, s'élever contre moi?

FRÉDÉRIC.

Ah! je le désavoue, et je n'ambitionne.....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Prince, on ne s'ouvre guère à ceux que l'on soupçonne.
Qui m'eût été suspect sur un tel intérêt,
Pour toute confidence eût reçu son arrêt.
Je vous connois si bien que mon ordre suprême
Du soin de nous venger vous eût chargé vous-même,
Si je n'avois pas craint pour vous l'état fâcheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses vœux.

FRÉDÉRIC.

A de pareils égards je dois être sensible.....
Mais cet objet aimé, seigneur, est inflexible.
Il le sera toujours, et quelque éloignement
Seroit pour moi plutôt un secours qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe, et n'est qu'une foiblesse,
Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse;
Et je veux....

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir?
Ah! laissez-moi me vaincre, et soyez moins rigide:
Ne persécutons plus la triste Adélaïde.
Croyant par mon hymen adoucir ses malheurs,
Mes assiduités secondoient vos rigueurs;
Mais puisque sa constance, et vous et moi nous brave,
Puisque le nœud fatal qui l'attache à Gustave
Est serré par le temps, loin d'en être affoibli,
Je ne veux et n'ai plus que la mort ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

FRÉDÉRIC.

Et quel bruit?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une ombre qu'elle adore.

FRÉDÉRIC.

Qu'une ombre!... Quoi! Gustave?...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Est tombé sous les coups
D'une secrète main, vendue à mon courroux.
Voilà pour son amante une triste nouvelle;
Mais c'est une raison pour tout obtenir d'elle.
L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas.
Informez-l'en vous-même, et ne m'accusez pas.
D'un glorieux hymen lui relevant les charmes,
Achevez d'épuiser et d'essuyer ses larmes.

Du reste, vantez-lui vos soins officieux :
Je leur accorde enfin son retour en ces lieux.
Elle y peut revenir... Mais plus de résistance.
Sachez faire cesser sa désobéissance,
Lui faire respecter mes ordres absolus,
Ou le maître offensé ne vous consulte plus.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Mon âme dès long-temps, seigneur, vous est connue ;
Souffrez qu'en liberté je pleure, à votre vue,
Les malheurs de Gustave et ceux de mon pays.

FRÉDÉRIC.

Les intérêts du mien ne sont pas moins trahis.
Répandons, Casimir, l'un et l'autre des larmes ;
Toi sur ton prince, et moi sur la honte des armes
Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand.
Christierne triomphe en nous déshonorant.
L'inhumain ! et je suis son sujet... Lui mon maître !
Ah ! laissant là les droits du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du ciel doit être autorisé :
Tout sceptre que l'on souille est un sceptre brisé :

CASIMIR.

L'infortune publique et ce noble langage
Montrent bien que le trône étoit votre partage.
Hélas ! que plus d'ardeur en vous pour ce haut rang
Nous eût bien épargné des regrets et du sang !
Faut-il que la vertu modeste et magnanime
Néglige ainsi ses droits pour en armer le crime ?

FRÉDÉRIC.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins beaux :
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.
Je ne méprisai point les droits de ma naissance :
J'évitai le fardeau de la toute-puissance.
Je cédai, sans effort, des honneurs dangereux,
Et le pénible soin de rendre un peuple heureux.
D'un noble dévoûment je ne fus pas capable.
Des forfaits du tyran ma mollesse est coupable ;
Et, pour mieux me charger de tous ceux qu'il commet,
Le cruel m'associe au comble qu'il y met.
Par un assassinat, qui tient lieu de victoire,
C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire ;
C'est peu de publier qu'à cette cruauté
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté :
Pour achever ma honte, et consommer son crime,
Il veut que ce soit moi qui frappe la victime ;
Que de moi la princesse apprenne son malheur ;
Qu'en lui tendant la main je lui perce le cœur !...
Évitons-la ; fuyons. Prévenons ma foiblesse.
Son amour inquiet m'interroge sans cesse,
Et sans cesse, à regret, le mien se voit réduit
A ne lui pas ôter l'espoir qui la séduit.
Lui laisserai-je encor cet espoir inutile ?
Et, quand je le voudrois, serois-je assez tranquille ?
Un seul mot, un regard, un soupir... Je la voi !
Retiens, cher Casimir, tes pleurs, ou laisse-moi.

(Casimir sort.)

SCÈNE V.

ADÉLAIDE, LÉONOR, FRÉDÉRIC.

ADÉLAÏDE, *à part.*

Séjour où commandoit l'auteur de ma naissance,
Lieux témoins du bonheur de ma paisible enfance,
Palais de mes aïeux, où leur sang est proscrit,
Hélas! que votre aspect me frappe et m'attendrit!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence?
Mon trouble, à chaque instant, peut trahir mon silence.

ADÉLAÏDE.

Un bonheur apparent cause un nouvel effroi,
Seigneur, à qui subit les cruautés du roi.
A la clarté du jour il veut bien que je vive;
Avec quelque douceur il parle à sa captive.
Ce changement qui tient en suspens mes esprits,
De ma soumission devoit être le prix.
Vous l'êtes-vous promise? Auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir et Gustave et ma gloire?

FRÉDÉRIC.

Non, madame; vous-même, avez-vous un moment
Accusé mon amour d'un tel égarement?
Non, sincère et soumis, j'ai sur votre constance,
Ainsi que mes discours, réglé mon espérance:
Frédéric qui vous aime, et que vous avez craint,
N'aspire qu'à l'exil, et ne veut qu'être plaint.

ADÉLAÏDE.

Être plaint! Ah! seigneur, le destin qui m'outrage
Ne permet qu'à moi seule un si triste langage.

Vous aimez, dites-vous; voilà tous vos malheurs.
Mais n'est-ce que l'amour qui fait couler vos pleurs?

FRÉDÉRIC.

Madame, l'on ressent, quand l'amour est extrême,
Avec ses propres maux ceux de l'objet qu'on aime.
Souffrant donc à la fois ma peine et vos ennuis,
Nul ici n'est à plaindre autant que je le suis.

ADÉLAÏDE.

Vous avez, je le sais, partagé mes alarmes;
La prison d'où je sors vous a coûté des larmes;
Et votre appui, sans doute, en éclaircit l'horreur.
J'ai pu craindre un moment qu'à mon persécuteur
De la même pitié l'adresse téméraire
Ne m'eût peinte incertaine et prête à lui complaire.
Grâce au ciel, elle a su plus noblement agir;
Et je puis en goûter les effets sans rougir.
Soyez sûr à jamais de ma reconnoissance.....
Que le don de mon cœur n'est-il en ma puissance!
Mais vous savez, seigneur, si j'en puis disposer:
Ce n'est plus un tribut qu'on me doive imposer.
Lassez-vous d'un récit qui toujours vous afflige,
Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
Je dois être à Gustave: il en a pour garant
La volonté d'un père, et d'un père expirant.
« Ma fille, me dit-il, comptons sur sa vaillance.
« Il sera mon vengeur; soyez sa récompense..... »
Cet ordre, mes serments, mon amour, sa valeur,
Voilà ses droits. J'en compte encore un: son malheur.
La fuite où le condamne un pouvoir tyrannique.....
Exil où mon image est sa ressource unique.
Cela seul en mon cœur a droit de le graver,
Et le vôtre est trop grand pour ne pas m'approuver.

Si la fortune aussi, pour nous moins inhumaine,
Si la victoire, un jour, en ces lieux le ramène,
De ce héros, instruit de vos bontés pour moi,
L'estime et l'amitié paieront ce que je doi.
J'espère tout encor, seigneur, puisqu'il respire ;
Et c'est vous, tous les jours, qui me le daignez dire.
Il m'aime ; il saura vaincre : il brisera mes fers.
Les tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers ?
Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Malheureuse princesse !

ADÉLAÏDE.

Vous vous troublez ! Quelle est la douleur qui vous presse ?

FRÉDÉRIC.

Vous connoissez le roi, madame, et vous savez.....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Je sais que le barbare ose tout. Achevez.....

FRÉDÉRIC.

Hélas !

LÉONOR.

Va-t-il sur nous fondre un nouvel orage ?

FRÉDÉRIC.

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage !
Adieu.

LÉONOR.

Qu'annonce enfin ce douloureux transport ?

ADÉLAÏDE, *à Frédéric.*

Ah ! mon cœur a frémi, seigneur ! Gustave est mort !

(Frédéric sort.)

SCÈNE VI.

ADÉLAIDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

A ce comble de maux vous m'aviez réservée,
Madame; et par vos soins je m'y vois arrivée.
Non, ce cœur déchiré ne vous pardonne pas:
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour où dans les fers par vous je fus suivie,
Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie?
Mes yeux, mes tristes yeux, qu'à regret je rouvris,
N'auroient pas maintenant à pleurer votre fils.

LÉONOR.

Montrons, montrons, madame, une âme plus virile:
Est-ce à vous à pleurer quand sa mère est tranquille?

ADÉLAÏDE.

Calme dénaturé, qui ne sert en ce jour
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour!

LÉONOR.

Il prouve qu'à mon âge un peu d'expérience
Condamne entre ennemis l'excès de confiance.
Un fils m'est aussi cher que vous l'est un amant,
Et je ne voudrois pas lui survivre un moment.
Mais n'est-ce pas, madame, être aussi trop crédule?
De nous tromper ici se fait-on un scrupule?
On veut vous dégager de vos premiers serments.

ADÉLAÏDE.

Ah! le prince eut toujours de nobles sentiments;
Frédéric est sincère.

LÉONOR.

Oui, mais, madame, il aime.
Christierne, d'ailleurs, peut l'abuser lui-même.

Celui-ci, sur un bruit qui flatte sa fureur,
Tout le premier, peut-être, est aussi dans l'erreur.
Se plaisant au récit d'évènements semblables
Le peuple a, de tout temps, donné cours à des fables.
Gustave, sans chercher d'exemples au dehors,
Sur ce mauvais garant, me compte au rang des morts.
Dans le sanglant désastre, où je perdis son père,
L'opinion publique enveloppant sa mère,
Sans doute, quand le bruit en parvint jusqu'à lui,
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.
Comme moi, sous un nom qui le fait méconnoître,
Peut-être il vit... Que dis-je ? il triomphe peut-être.
Pour un heureux augure acceptons mon espoir.
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.
Enfin, madame, enfin, si le vouloir céleste
Par un songe aux mortels souvent se manifeste,
Le bras, le bras vengeur est levé sur ces lieux.
Deux fois le ciel, deux fois cette nuit à mes yeux,
Ce ciel, au châtiment trop lent à se résoudre,
A présenté Gustave ayant en main la foudre.
De la pourpre royale il étoit revêtu,
Tandis que sous ses pieds Christierne abattu,
Cachant dans la poussière un front sans diadème,
Restoit dans cet opprobre, en horreur aux siens même.
Est-ce nous annoncer mon fils privé du jour ?

ADÉLAÏDE.

Eh bien ! donc, de Sophie attendons le retour.
Sophie, à ses parents pour un moment rendue,
Saura d'eux la nouvelle et qui l'a répandue.
Vous aurez, jusque-là, suspendu mes tourments.
Puisse l'effet répondre à vos pressentiments !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CASIMIR, *seul.*

HÉROS de la patrie, ombre auguste et plaintive,
Prince à qui les destins veulent que je survive,
Si je leur obéis, si ma douleur se tait,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît.
Ici, bientôt, ici ton bourreau mercenaire
Doit venir de ton sang demander le salaire.....
(Portant la main sur son épée.)
Ce fer le lui réserve. Il mourra, fût-ce aux yeux
Du monarque abreuvé d'un sang si précieux!
Lui-même eût satisfait le premier à tes mânes;
Mais le juge des rois, le ciel, aux mains profanes
Dans leur sang, tel qu'il soit, défend de se tremper,
Et le tonnerre seul a droit de les frapper.
Souffre donc.....

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

AH! seigneur, où courez-vous? d'où naissent
Les transports et le trouble où tous vos sens paroissent?
Fuyez-vous un séjour où l'aveugle fureur.....

FRÉDÉRIC.

Ah! je me fuis moi-même, et je me fais horreur.

Casimir, c'en est fait ! j'ai part au parricide !
J'ai du sort de Gustave instruit Adélaïde.
Je n'ai pu surmonter la pitié qu'inspiroit
Une espérance vaine où son cœur s'égaroit.
Mes pleurs l'ont détrompée, et j'en porte la peine.
Son malheur contre moi va redoubler sa haine.
Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,
C'est m'être mis au rang de ceux qui l'ont causé.
Ma douleur à ses yeux peut-elle être sincère ?
Elle craint mon amour : elle croit que j'espère,
Qu'un triomphe secret renferme dans mon sein
Les lâches sentiments d'un rival inhumain.
Je ne la blâme pas ; d'ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée ?
Il n'est pour elle ici qu'injure ou faux respect,
Rien qui ne lui doive être odieux ou suspect.
Je ne m'en prends qu'aux soins du tyran qui l'accable.
Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable :
A sa honte, à la mienne il veut être obéi ;
Et s'il me servoit moins, je serois moins haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la princesse,
Que sans doute pour vous en ce moment il presse.

FRÉDÉRIC.

Et c'est là le sujet de mon emportement !
Je courois la rejoindre à son appartement,
Épancher à ses pieds et mon cœur et mes larmes,
Jurer de ne jamais attenter à ses charmes ;
Et là-dessus, du moins, la laisser sans effroi.
Christierne venoit de s'y rendre avant moi :
Et quand je veux l'y suivre on m'en défend l'entrée :
De douleur, de dépit je me sens l'âme outrée :

C'est trop mettre à l'épreuve un prince au désespoir,
Qui hors de l'équité méconnoît tout pouvoir,
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même:
Je ne réponds de rien, blessé dans ce que j'aime:
Tant de méchancetés, d'injustices, de sang
Ne rappellent que trop Frédéric à son rang.

CASIMIR.

Remontez-y, seigneur, abattez qui vous brave:
Attaquez-le en un temps où le sang de Gustave,
Où le sang indigné de tant d'autres proscrits
Aux lieux d'où part la foudre a fait monter ses cris.
Vos armes, dans le cours d'une si juste guerre,
Auront l'appui du ciel et les vœux de la terre.....
Que dis-je ? le tyran n'est-il pas déposé ?
Le peuple et le sénat pour vous ont tout osé:
La clameur vous couronne, et la flotte informée
Déja du même zèle est sans doute animée.
Eclatez : la victoire est sûre, et n'est pas loin ;
Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin.
Je le fus trop long-temps des maux de ma patrie.
Je vais de Christierne affronter la furie.
Meure le scélérat dont le bras l'a servi,
Et que le jour après, s'il veut, me soit ravi:
Trop content si je suis la dernière victime
D'un pouvoir si funeste et si peu légitime!

FRÉDÉRIC.

Adieu..... Le meurtrier s'avance vers ces lieux,
Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux

(Il sort.)

SCÈNE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR, *à part.*

DEVROIS-JE d'un défi favoriser le traître ?.....
(à Gustave, en mettant l'épée à la main.)
Monstre souillé du sang de mon auguste maître,
Évite, si tu peux, le péril que tu cours :
Je ne t'imite point, lâche ! défends tes jours.

GUSTAVE.

Arrête, ouvre les yeux, Casimir ; envisage
L'ennemi qui t'aborde, et que ton zèle outrage.
Cet accueil pour Gustave est un accueil bien doux !

CASIMIR, *se jetant à ses genoux.*

Que vois-je ? quel prodige !... Ah ! seigneur, est-ce vous,
Vous de qui la Suède a pleuré la disgrâce ?

GUSTAVE, *le relevant.*

Parlons bas. Lève-toi, Casimir, et m'embrasse.
Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR.

Moi-même, dans vos bras, à peine je m'en croi !.....
Ma surprise est égale à ma frayeur extrême.
Vous vivant ! vous ici ! vous dans le palais même
D'un barbare qui va partout, l'or à la main,
Mendier contre vous le fer d'un assassin !

GUSTAVE.

Je connois Christierne, et sais où je m'expose ;
Sois tranquille : j'espère encor plus que je n'ose.
En vain la barbarie habite ce séjour,
Cher ami, si pour moi j'y retrouve l'amour.
Plus avant que jamais rentre en ma confidence....
Mais se peut-on parler ici sans imprudence ?

CASIMIR.

Cet endroit du palais est le plus assuré.
De tous ses courtisans Christierne entouré
Ne revient pas sitôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre soin, rassure un feu timide
Qui de dix ans d'absence a lieu d'être alarmé.
Le fidèle Gustave est-il encore aimé?

CASIMIR.

Ose-t-il soupçonner la foi de la princesse?

GUSTAVE.

Sur le bruit de ma mort, libre de sa promesse,
N'eût-elle pas laissé disposer de sa main?

CASIMIR.

Tel qui s'en flatte ici, s'en flatte bien en vain.

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eût honoré ma cendre?

CASIMIR.

Dans la tombe avec vous elle est prête à descendre.

GUSTAVE.

Je ne connois donc plus ni crainte ni danger,
Ami; Stockholm est libre, et je vais vous venger.

CASIMIR.

Eh! quelle trame heureuse a donc été tissue?
J'ignore l'entreprise au moment de l'issue.
De vos secrets, seigneur, j'étois moi seul exclus,
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus?

GUSTAVE.

En entrant, tu l'as vu, sur un bruit qui t'offense,
J'évitois, je l'avoue, et craignois ta présence.
Christierne, dit-on, est devenu ton roi,
T'appelle à ses conseils et ne s'ouvre qu'à toi.

CASIMIR.

A tous beaux sentiments une âme inaccessible,
D'aucune confiance est-elle susceptible?
Non, seigneur, non; le traître, au crime abandonné,
Se croit de ses pareils toujours environné;
Et s'il me distingua, ce ne fut qu'un caprice
Qui fut une faveur pour moi, moins qu'un supplice.
J'en soutenois l'affront; mais le motif est beau:
Vos amis sans cela seroient tous au tombeau.
Je flattois, sans rougir, une injuste puissance,
Qui souvent à ma voix épargna l'innocence;
Et vous devez, seigneur, à ce zèle, à ma foi
Ceux que vous avez crus plus fidèles que moi.

GUSTAVE.

Pardonne, et désormais n'ayons l'âme occupée
Que du plaisir de voir mon erreur dissipée.
Je te retrouve stable et ferme en ton devoir;
Tu me revois vivant et plein d'un bel espoir.
Dans le piège mortel je tiens enfin ma proie.
Conçois-tu, Casimir, mon audace et ma joie?
Pour te les peindre, songe aux horreurs du passé,
A tant d'excès commis, à tant de sang versé.
Rappelons-nous ici ma première infortune,
Image à des vengeurs plus douce qu'importune.
A la cour du tyran, Gustave, ambassadeur,
Et d'un sang dont l'on dût révérer la splendeur,
Éprouve des cachots la rigueur et l'injure.
Je languis dans les fers, tandis que le parjure
En vient charger ici des peuples éperdus,
Qu'il craignoit que mon bras n'eût trop bien défendus.
Échappé, mais trop tard, et fuyant nos frontières,
Depuis cinq ans en proie aux armes étrangères,

Je passai sous un ciel encor plus ennemi,
Où le soleil n'échauffe et ne luit qu'à demi,
Tombeau de la nature, effroyables rivages
Que l'ours dispute encore à des hommes sauvages :
Asile inhabitable, et tel qu'en ces déserts
Tout autre fugitif eût regretté ses fers.
Sans amis, sans patrie, ignoré sur la terre,
C'est là, durant trois ans, que je fuis et que j'erre,
Qu'impuissant ennemi, qu'amant infortuné,
Je maudis mille fois le jour où je suis né.
Une misère enfin si profonde et si rare
Trouva quelque pitié dans ce climat barbare.
Des cavernes du Nord, du fond de ses frimas,
Je sus faire sortir des hommes, des soldats ;
Et même des amis généreux et fidèles,
A ne le pas céder aux âmes les plus belles.
Suivi d'eux, je reviens ; et les âpres hivers
Nous font d'un pied léger franchir de vastes mers.
A peine ai-je abordé cette triste contrée,
Et de quelque succès signalé mon entrée,
Que l'espoir, à ce bruit, renaissant dans les cœurs,
Range nos vieux guerriers sous mes drapeaux vengeurs.
C'est alors que pour vaincre il fallut disparoître,
Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître !)
Abandonnant ma vie aux plus indignes mains,
Environna mon camp, le remplit d'assassins.
Je dépouille d'un chef l'apparence nuisible :
Travesti, mais des miens partout l'âme invisible,
Je marche à la faveur de ce déguisement ;
Et Gustave à couvert triomphe impunément :
Dans Stockholm, à l'abri de l'heureux stratagème,
Je viens seul me servir d'émissaire à moi-même :

Là je vois mon devoir écrit de tout côté.
D'un temple, d'un palais le marbre ensanglanté,
Une veuve, une fille, une mère plaintive,
Tout m'émeut, tout retrace à mon âme attentive
L'instant où, de leur fils réclamant le secours
Périrent, sous le fer, les auteurs de mes jours:
Et juge de ma tendre et vive impatience,
Quand, le cœur embrasé d'amour et de vengeance,
Je lance mes regards vers l'horrible prison
Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.
J'assemble mes amis; mon aspect les anime.
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime.
Ils doivent cette nuit attaquer le palais,
Tandis qu'à fondre ici des bataillons tout prêts,
Du creux de nos rochers sortant sous ma conduite,
Amèneront l'alarme et le meurtre à ma suite.
Du carnage mon nom sera l'affreux signal.
Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,
D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse;
Je veux de ce palais enlever ma princesse.
Dans ce dessein, qu'en vain tu n'approuverois pas,
Après avoir semé le bruit de mon trépas,
J'ose me présenter au tyran que je brave,
A titre de vainqueur du malheureux Gustave.
J'hésitois, je l'avoue, à m'y déterminer:
L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner;
Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde,
Et croyons tout permis pour punir un perfide.

CASIMIR.

Eh! ne craignez-vous pas, seigneur, en vous montrant,
Du tyran soupçonneux le regard pénétrant?

GUSTAVE.

Non; lorsque le barbare usa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence,
Et rendu, par le temps, méconnoissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.
Mais quand pour m'introduire auprès de la princesse
Il ne me faut pas moins de courage et d'adresse,
Que personne (du moins tel est le bruit public)
Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric,
Ami, j'y réfléchis : dis-moi, comment t'en croire ?
Sur quoi l'assures-tu fidèle à ma mémoire ?

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir,
Sur sa pitié pour elle, et sur son désespoir.
N'en cherchez pas, seigneur, de preuve plus solide.
Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde.
Quoiqu'amant maltraité, son cœur compatissant
N'a de maux et d'ennuis que ceux qu'elle ressent;
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse.
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuse:
Du tyran qui le sert il déteste l'appui:
Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui;
D'aujourd'hui comme un crime il regarde sa flamme.

GUSTAVE.

Voilà pour un rival bien de la grandeur d'âme!

CASIMIR.

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous:
Plus le rival est grand, plus le triomphe est doux.

GUSTAVE.

J'aimerois mieux une âme et moins noble et moins tendre.
Moins Frédéric prétend, plus il eût pu prétendre.

Que n'eût pu sa vertu sur un cœur vertueux ?
Je serois bien injuste et bien présomptueux,
Si le ciel aujourd'hui vouloit que je périsse,
D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice !
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier.
On l'estime ; on l'eût plaint : il m'eût fait oublier.
Déja, peut-être.... Mais mes yeux vont m'en instruire.
Un plus long entretien, ami, nous pourroit nuire.
Sors ; je cours te rejoindre au sortir de ces lieux,
Apprendre à nos amis à te connoître mieux,
Te redonner entre eux le rang que tu mérites,
Concerter notre marche, en mesurer les suites,
Et t'indiquer, en cas de revers imprévus,
Les moyens d'y pourvoir et de n'en craindre plus.

(Casimir sort.)

SCÈNE IV.

GUSTAVE, *seul.*

Mes yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde...
Je tremble.... Voilà donc ce Gustave intrépide,
Qui vient changer la face et les destins du Nord !
Ce guerrier redouté, qui, méprisant la mort,
Jusque dans son palais, vient braver Christierne,
Un mouvement jaloux l'abat et le consterne !
De quoi jaloux, encor ? J'en rougis ; mais, hélas !
Tendre, et toujours absent, quels soupçons n'a-t-on pas ?
Quelqu'un paroît.... gardons que ce trouble n'éclate !

SCÈNE V.

CHRISTIERNE, RODOLPHE, GUSTAVE.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Quel air tranquille et fier ! Je vois ce qui la flatte:
Elle croit qu'on la trompe; et loin de renoncer......
(*montrant Gustave.*)
Est-ce là le soldat qu'on vient de m'annoncer?
Celui qui de Gustave apporte ici la tête?

GUSTAVE.

Oui, seigneur. Triomphez; et que le ciel apprête
A tous vos ennemis un semblable destin!

CHRISTIERNE.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance,
Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance.
C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir;
Et c'est à vous, seigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE.

Ton nom?

GUSTAVE.

En avoir un que tout le monde ignore,
C'est, selon moi, seigneur, n'en point avoir encore;
Mais je me sens une âme au dessus du commun,
Qui bientôt m'en promet et saura m'en faire un.

CHRISTIERNE.

Tous les déguisements de ce chef téméraire
A tes yeux vigilants n'ont donc pu le soustraire?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prît, seigneur, pour échapper,
Je le connoissois trop pour m'y laisser tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré ? dans quelle circonstance ?
Le ciel a-t-il livré le traître à ma vengeance ?

GUSTAVE.

Quand vous aviez, pour vous, tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux ? dans quel temps ?

GUSTAVE.

A Stockholm, aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux ?

GUSTAVE.

Ici même, et dans l'instant, peut-être,
Qu'au péril de vos jours il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes..... Poursuis... Comment triomphas-tu ?
L'as-tu pris sans défense, ou l'as-tu combattu ?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
Vous pourrez dans la suite éprouver mon courage ;
Et vous verrez alors, quand je cueille un laurier,
Que je le sais cueillir en généreux guerrier.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

(*à Gustave.*)

J'aime sa noble audace !..... Indique ton salaire.
Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire.

GUSTAVE.

Mon bras dans ce motif ne s'étoit point armé :
Un intérêt si bas l'auroit mal animé.
J'eus pour objet unique, en exposant ma vie,
La gloire de servir mon maître et ma patrie ;

Et, puisque l'honneur seul excita ma valeur,
Veuillez, pour tout salaire, acquitter cet honneur.

CHRISTIERNE.

Tu n'auras pas conçu d'espérance frivole.
Prononce; que veux-tu?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Explique-toi.

GUSTAVE, *tirant un billet de sa poche, et le présentant à Christierne.*

Gustave, aux portes de la mort,
A tracé cet écrit, par un dernier effort;
Et j'ai cru lui pouvoir hasarder la promesse
De le rendre aujourd'hui, moi-même, à la princesse.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient; tu seras satisfait.

(Prenant le billet.)

Je connois sa main; donne.... Oui, c'est elle, en effet.

(Il lit.)

« Adieu, princesse infortunée!
« La victoire n'est pas du plus juste parti:
« Je vous servois; je meurs. Telle est ma destinée;
« Et mon astre cruel ne s'est point démenti.
« D'une félicité vainement attendue,
« Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
« Votre repos m'occupe au moment où je meurs:
« Régnez; je vous remets la foi qui m'étoit due.
« Laissez-en désormais disposer les vainqueurs. »

(à Gustave, en lui rendant le billet.)

Sors. Avant que le jour de ces lieux disparoisse,
Rodolphe te fera parler à la princesse.

GUSTAVE.

Il me reste une grâce à vous demander.

CHRISTIERNE.

Quoi?

GUSTAVE.

Que, par ménagement et pour elle et pour moi,
On ne m'annonce point comme auteur de sa perte,
Mais comme un simple ami dont la main s'est offerte.....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Je t'entends. C'eût été le premier de mes soins.

(Gustave sort.)

SCÈNE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Eh bien! lui faudra-t-il encor d'autres témoins?
Elle en croira Gustave: elle verra sa lettre,
Et son dernier avis peut enfin la soumettre.
Mais que son cœur se rende ou non, j'aurai sa main.

RODOLPHE.

Sans doute, un peu de temps.....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Non, Rodolphe; demain
C'est tout le temps que peut souffrir la violence
D'un amour qu'ont lassé la gêne et le silence.
Soumise ou non, demain elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarrasser des fureurs d'un jaloux,
D'un rival qu'appuieront des sujets infidèles?

CHRISTIERNE.

Vains discours! je ne crains ni lui ni les rebelles.

Frédéric y renonce. Osant le déclarer,
Lui-même il s'est privé du droit d'en murmurer;
Et quant à mes sujets, tout le mal ne procède
Que du feu de la guerre allumée en Suède;
Ici par mon hymen quand j'aurai tout calmé,
Là bientôt par la peur tout sera désarmé.
Je te dispense enfin de ces marques de zèle.
J'adore Adélaïde, et je ne vois plus qu'elle.
Toi-même, qui l'as vue, à d'amoureux transports
Peux-tu, sans injustice, opposer tes efforts?
Quel est donc mon pouvoir? maître de tant de charmes,
S'agira-t-il toujours de contraintes, d'alarmes,
D'obstacles, de délais, de mesure à garder?
Il s'agit de mourir ou de la posséder.
Il n'est point de périls que l'amour ne dédaigne.
Différer est le seul aujourd'hui que je craigne.
Il me reste un rival qui s'est fait estimer;
Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

RODOLPHE.

Reposez-vous, seigneur, sur ceux qui vous secondent.
Elle le verra peu : mes soins vous en répondent.
Je veillerai sur eux. Vous, si vous m'en croyez,
Ne précipitez rien. Daignez plaire; essayez
D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
De quoi n'est pas capable une amante insensée?
Voulez-vous.....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Oui, Rodolphe, oui, telle est mon ardeur;
Dût-elle entre mes bras signaler sa fureur,
Fût-ce à la perfidie allier la tendresse,
Et placer dans mon lit la haine vengeresse.....

Mais de quoi s'alarmer au sein de la vertu?
J'aurai sa foi; je l'aime, et je règne. Crois-tu
Que du lien formé la sainteté soit vaine?
Les autels sont alors les bornes de la haine.
Les noms de roi, d'époux ne désarment-ils pas?
L'hymen a des devoirs, le trône a des appas.
L'un ou l'autre, peut-être, adoucira son âme.
Tantôt tu permettois plus d'espoir à ma flamme:
D'un amant couronné tu relevois les droits;
Et l'amour, à t'entendre, obéissoit aux rois.

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la princesse inflexible.
Quelque soin, quelque égard peut la rendre sensible.
Si même à Frédéric elle résiste encor,
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE.

Eh qui donc?

RODOLPHE.

Léonor.
Cette femme, seigneur, vous est-elle connue?

CHRISTIERNE.

C'est, s'il m'en souvient bien, la suivante éperdue
Qui, le jour qu'en ces lieux je portois le trépas,
Soutenoit la princesse, expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable et mortelle ennemie.
Seigneur, Adélaïde est par elle affermie
Dans les ressentiments qu'elle fait éclater.
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.
Je dis plus; je la crois toute autre qu'on ne pense.
Ce qu'elle est se démêle à travers l'apparence;

Et tout son air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au dessus du rang qui l'avilit.
En tout ceci daignez souffrir que je vous guide.
Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Ayant à la fléchir, ce sera l'irriter.
N'importe, ton avis n'est pas à rejeter.
Use, en homme éclairé, de ton zèle ordinaire,
Observe-les de près; et, s'il est nécessaire,
Pour peu que tes soupçons pénètrent plus avant,
Tu peux les séparer. Va... Mais auparavant,
A quelque grand péril qu'un prompt hymen expose,
Vole au temple; que tout pour demain s'y dispose.
Préviens-en de ma part la fille de Sténon.
De l'époux seulement laisse ignorer le nom.
C'est au pied de l'autel où je dois la conduire,
Qu'en monarque absolu je prétends l'en instruire.

RODOLPHE.

Vous pouvez tout, seigneur. Si pourtant....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Plus d'avis,
Ni de retardements. Je le veux; obéis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Eh bien ! chère Sophie, après tant de misère,
Libre, enfin, tu t'es vue entre les bras d'un père ?
Je partage avec toi.... Mais je vois à tes pleurs,
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

SOPHIE.

Que ma prison n'a-t-elle été ma sépulture ?
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADÉLAÏDE.

Ainsi dans notre sang l'ennemi s'est baigné,
Et le fer destructeur n'aura rien épargné ?

SOPHIE.

Il a laissé partout le deuil et le ravage :
Nous ne nous en faisions qu'une imparfaite image.
Cette ville n'est plus qu'un débris effrayant
Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant.
Stockholm a disparu ; sa splendeur est éteinte.
Un désert est resté ; vaste et lugubre enceinte,
Où tout ce que la guerre épargna de héros
A péri dès long-temps par la main des bourreaux !
Mon père fut du nombre, et je viens de l'apprendre ;
Mais en vain je demande où repose sa cendre,
Et c'est m'apprendre assez que de son triste sort
L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort.

ADÉLAÏDE.

Ton père fut fidèle et cher à sa patrie.
Pour oublier sa mort souviens-toi de sa vie,
Et te sers des conseils dont tu savois si bien
Combattre ma douleur quand je pleurois le mien.
Hélas! quels sont tes maux près de ceux que j'endure?
Vois gémir à la fois l'amour et la nature;
Car, enfin, sois sincère, en crois-tu Léonor?
Qu'en penses-tu? son fils respire-t-il encor?

SOPHIE.

Non, madame, sa mort n'est que trop avérée.

ADÉLAÏDE.

Cruelle! et quel témoin t'en a donc assurée?

SOPHIE.

Le meurtrier poursuit son salaire à la cour.

ADÉLAÏDE.

Le même coup deux fois m'assassine en un jour.

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles,
C'est l'espoir dont flattoient ses armes invincibles.
Le ciel depuis six mois favorisoit ses coups.
De triomphe en triomphe il s'avançoit vers nous.
Nos malheurs l'attendoient au bout de la carrière:
C'est là qu'il est frappé d'une main meurtrière,
Et qu'à ce défenseur, long-temps victorieux,
On arrache la palme et la vie à nos yeux!
Sa déplorable mère est enfin convaincue;
Et du coup trop certain sa grande âme abattue...

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Nous nous importunons dans notre accablement.
J'ai besoin, comme toi, d'être seule un moment.

(Sophie sort.)

SCÈNE II.

ADÉLAIDE, *seule.*

Et ma douleur profonde, à ce récit funeste,
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste!
Ainsi donc la vertu cède au crime impuni!
Toute erreur est cessée; et tout espoir fini...
Ai-je bientôt du ciel épuisé la colère?
O mort! ô seul asile...

SCÈNE III.

LÉONOR, ADÉLAIDE.

LÉONOR.

Ah! ma fille!

ADÉLAIDE.

Ah! ma mère!

LÉONOR.

Moi sans fils, comme vous maintenant sans époux;
Notre unique ressource est à des noms si doux.

ADÉLAIDE.

De notre liberté voilà donc les prémices!

LÉONOR.

Et l'équité des cieux que j'ai crus plus propices!

ADÉLAIDE.

Pressentiments trompeurs!

LÉONOR.

Tous nos vœux sont trahis.

ADÉLAIDE, *à part.*

O mon dernier espoir! ô Gustave!

LÉONOR, *à part.*

O mon fils!

ADÉLAÏDE.

Heureuses qu'en ce jour d'amertume et d'alarmes,
Il nous soit libre encor de confondre nos larmes!

LÉONOR.

Qu'il vive en votre cœur, ne l'oubliez jamais:
Je vivrai du plaisir d'adoucir vos regrets.

ADÉLAÏDE.

S'il vivra dans mon cœur! Oubliez-vous, vous-même,
Combien, depuis quel temps, à quels titres je l'aime?
Oubliez-vous, madame, en ce triste moment,
Que je le pleure à titre et d'époux et d'amant?
L'un à l'autre promis presque dès ma naissance,
Le désir de lui plaire occupa mon enfance;
Et quand ce prince aimable abandonna ces lieux,
Un souvenir si cher attendrit nos adieux.
Bien que mon second lustre alors finît à peine,
L'éloignement n'a fait que resserrer ma chaîne.
Ma flamme, en attendant des nœuds plus solennels,
Croissoit de jour en jour sous vos yeux maternels.
A ma vive amitié je mesurois la sienne.
Mon père fut le sien, sa mère étant la mienne.
Vous cultiviez en moi des sentiments si doux:
Ils faisoient notre joie. Ah! madame, est-ce à vous,
Quand la mort nous l'enlève, est-ce à vous d'oser croire
Qu'un autre le pourroit bannir de ma mémoire?
Qui seroit-ce? Jamais Frédéric à mes yeux,
Tout soumis qu'il paroît, ne fut plus odieux.

LÉONOR.

Encore est-ce un bonheur que, dans notre infortune,
Il sache commander à sa flamme importune,
Et que l'usurpateur, jusqu'ici son appui,
Semble craindre à présent de vous unir à lui.

Oh! que, vous voyant libre et moins tyrannisée,
Étrangement tantôt je m'étois abusée!
A de justes remords j'imputois sa douceur;
Mais c'est qu'il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur:
Ne craignant plus mon fils, il n'a plus rien à craindre,
Plus rien qui maintenant le force à vous contraindre.
Il ne s'étoit plié qu'à des raisons d'État,
Qu'il a su mieux trancher par un assassinat.

ADÉLAÏDE, *voyant approcher Rodolphe.*

Madame, attendons-nous à quelque ordre sinistre.....
Le tyran se fait craindre à l'aspect du ministre.

SCÈNE IV.

RODOLPHE, ADÉLAIDE, LÉONOR.

RODOLPHE, *à Adélaïde, dont il a entendu les derniers mots.*

NON, madame; le roi veut faire désormais
A la sévérité succéder les bienfaits.
En ce jour, où tout prend une paisible face,
Il veut que le passé se répare et s'efface,
Qu'avec la liberté vous repreniez vos droits,
Et que votre bonheur couronne ses exploits.
La garde qui vous suit n'est déja plus la sienne;
Ce palais reconnoît en vous sa souveraine.
Commandez-y, madame; et remplissez un rang
Où la vertu vous place, encor plus que le sang.

ADÉLAÏDE.

Si ton maître est touché des pleurs qu'il fait répandre,
Si d'un tel bienfaiteur mon bonheur peut dépendre,
Si tout dans ce palais se doit assujettir,
Si j'y commande enfin, qu'on m'en laisse sortir.

Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.
Il est d'affreux climats qui bornent cet Empire.
La nature y languit loin de l'astre du jour.
Mon repos, mon bonheur est là : c'est le séjour,
L'asile et le palais qu'on demande à ton maître,
Et non des lieux souillés du sang qui m'a fait naître.
Qu'il daigne en ces déserts me faire abandonner;
Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller, dans un climat sauvage,
D'un peuple qui vous aime ensevelir l'espoir?
Faites céder pour lui la tristesse au devoir.
Faites céder pour vous la foiblesse à la gloire.
On dépose à vos pieds les fruits de la victoire.
Votre père n'eût eu qu'un sceptre à vous laisser.
Dans un rang trop commun c'étoit vous abaisser.
La fortune se sert de votre malheur même,
Pour vous ceindre le front d'un triple diadème;
Mais c'est en exigeant le don de votre main,
Madame, et les autels sont parés pour demain.

LÉONOR.

De nos persécuteurs le ministre barbare
Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare?
Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obéir,
Qu'obéir aux tyrans, souvent c'est les trahir?
Parlons à cœur ouvert, et laissez l'insolence
Qui, sous un beau semblant, masque la violence.
L'usurpateur a mis le comble à ses forfaits:
De leur fruit dangereux il veut jouir en paix;
Et l'hymen qu'il oppose à la haine publique,
De ses pareils toujours fonda la politique.

Mais quel temps choisit-il pour en former les nœuds?
Qu'il soit prudent, du moins, s'il n'est pas généreux.
Qu'insultant lâchement aux pleurs de la princesse,
Toute pudeur en lui, toute humanité cesse;
Bravera-t-il un peuple encor mal asservi,
Idolâtre d'un sang dont on s'est assouvi,
Qui pour premier trophée, à cette horrible fête,
De Gustave égorgé verra porter la tête?
Que ces restes sanglants, nos cris, notre fureur,
Soient au Néron du Nord des sources de terreur!

RODOLPHE.

Réprimez, Léonor, une audace inutile;
Du vainqueur, à jamais, le pouvoir est tranquille:
Et du vaincu la tête exposée en ces lieux
N'y doit épouvanter que les séditieux.

LÉONOR, *à part.*

Ciel vengeur! se peut-il que ta justice endure
D'un semblable vaincu le malheur et l'injure?.....
(*à Rodolphe.*)
De ceux qu'on assassine est-ce donc là le nom?
Téméraire! en nommant le gendre de Sténon,
Respecte d'un héros l'auguste caractère,
Surtout, en adressant la parole à sa mère.

RODOLPHE.

Vous sa mère?

ADÉLAÏDE, *à Léonor.*

Il manquoit cette horreur à mon sort:
Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Non, madame; le roi ne cherchant qu'à vous plaire,
Je réponds de ses jours, dès qu'elle vous est chère.

Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin
D'écarter de l'autel un semblable témoin;
Et que, pour contenir la douleur qui l'égare,
D'avec vous, aujourd'hui, mon devoir la sépare.

ADÉLAÏDE.

Nous séparer, cruel ! et qui t'en a chargé ?

RODOLPHE.

Pour mon maître, pour vous, je m'y crois obligé.....
(*appelant.*)
Gardes !

SCÈNE V.

GARDES, ADÉLAIDE, LÉONOR, RODOLPHE.

ADÉLAÏDE, *à Rodolphe.*

Qu'oses-tu faire ? Est-ce là ma puissance ?

RODOLPHE.

Vous servir, ce n'est pas manquer d'obéissance.

LÉONOR, *à Adélaïde.*

Adieu, madame, adieu. Ce triste éloignement
D'un trépas désiré hâtera le moment.
Le tyran m'offriroit une grâce inutile.

ADÉLAÏDE.

Entre mes bras encore il vous reste un asile.
Animés de l'excès des plus vives douleurs,
Ces foibles bras sauront vous disputer aux leurs....
(*Voyant que Léonor se dispose à sortir avec les gardes.*)
Eh quoi ! vous me laissez désolée et confuse ?
A mes embrassements ma mère se refuse ?

LÉONOR.

Que me reprochez-vous ?... Eh bien ! je les reçois,
Madame; honorez-m'en pour la dernière fois.

Mais prenez dans les miens un peu de ma constance.
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance.
Qu'espérer des efforts d'une tendre amitié?
Est-il ici pour nous ni respect ni pitié?
Et le sexe et le rang y sont sans privilèges.
Le sort nous abandonne à des mains sacrilèges.
Les désarmerez-vous par d'inutiles cris?
A tant d'indignités opposons le mépris.
Que le vôtre en ce jour plus que jamais éclate.
Confondez hardiment l'espoir dont on se flatte.
Redoutant vos sujets, prêts à se révolter,
Christierne à vos jours n'oseroit attenter.
A qui donc ose ici vous traiter en esclave
Expliquez-vous en reine, en veuve de Gustave.
Redemandez le sang d'un père, d'un époux:
Pleurez-les, pleurez-moi; vengez-les, vengez-vous.
Je ne me croirai point d'avec vous séparée,
Si fidèle à l'amour que vous m'avez jurée.....
Vous le serez; c'est trop offenser votre foi.
Vous ne trahirez point Sténon, mon fils, ni moi....
(à Rodolphe.)
Adieu.... Fais ton devoir.

RODOLPHE, *aux gardes.*

Gardes, qu'on la retienne.

(Léonor est emmenée par les gardes.)

SCÈNE VI.

RODOLPHE, ADÉLAIDE.

RODOLPHE.

MADAME, une autre voix, plus forte que la sienne,
Du côté le plus sûr saura guider vos pas.
La mère sur le fils ne l'emportera pas.

On ne veut rien de vous qu'il n'ait voulu lui-même.
Du moins, si vous bravez l'autorité suprême,
Un amant peut ne pas vous supplier en vain.
On a de lui pour vous un billet de sa main.
Ses derniers sentiments s'y font assez connoître.
(voyant approcher Gustave.)
Un des siens vous l'apporte... et je le vois paroître...
Je vous laisse.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE.

GUSTAVE, *à part.*
J'AI vu tout ce que j'avois craint.
Mon bonheur n'est pas tel que l'on me l'avoit peint.
Au temple, où tout est prêt, ma mémoire est proscrite.

ADÉLAÏDE, *sans tourner les yeux vers Gustave.*
Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.
Mon aspect vous rappelle un prince qui n'est mort
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.
Sans moi vous n'auriez pas à regretter sa vie.

GUSTAVE.
Son malheur, jusque-là, n'est digne que d'envie,
Madame; à vos sujets rien ne paroît plus doux
Que l'honneur de combattre et de mourir pour vous.
Gustave, je l'avoue, avoit plus à prétendre.
Il croyoit....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*
Vous avez un billet à me rendre?

GUSTAVE, *lui donnant le billet.*
Oui, madame. Au milieu des horreurs du trépas,
Il a de vos serments affranchi vos appas;

Et le dernier effort de son amour extrême
Est allé jusqu'au soin de vous rendre à vous-même.

ADÉLAÏDE.

Il eût dû s'épargner des efforts superflus.....
(Elle ouvre le billet.)
C'est lui-même..... Écoutons un amant qui n'est plus.
(Elle lit bas une partie du billet, et haut ce qui suit.)
« D'une félicité vainement attendue,
« Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
« Votre repos m'occupe au moment où je meurs.
« Régnez. Je vous remets la foi qui m'étoit due;
« Laissez-en désormais disposer les vainqueurs. »
(à part, après avoir lu.)
Que plutôt mille fois périsse Adélaïde!.....
Voilà donc mon arrêt, et sur quoi l'on décide?
Injuste Frédéric! est-ce là ta vertu?
Ton rival expiroit; de quoi te prévaux-tu?
Cet aveu de mon sort ne te rend pas l'arbitre?
Il est pour toi plutôt un exemple qu'un titre....
Ah! sur ce titre en vain ton espoir est fondé:
Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
De ce héros à toi daignerois-je descendre?
Ce qu'il a fait pour moi, je le dois à sa cendre;
Et, m'embarrassant peu d'une paix qui me fuit,
Mon amour veut le suivre où le sien l'a conduit....
(à Gustave, qui s'est jeté à ses pieds.)
Reprenons le récit que ma douleur exige.....
Dites-moi..... Mais que vois-je?

GUSTAVE.

Adélaïde!

ADÉLAÏDE.

Où suis-je?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un amant qui vit encor pour vous.

ADÉLAÏDE.

Ah ! je le reconnois, j'embrasse mon époux.

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paye avec usure
Des malheurs dont j'ai cru voir combler la mesure !

ADÉLAÏDE.

Et tu veux donc combler la mesure des miens ?
Cruel ! je n'attendois qu'une mort, et tu viens
M'en faire souffrir mille en mourant à ma vue !

GUSTAVE.

D'un billet captieux le sens vous a déçue,
Madame ; si j'accorde au vainqueur votre foi,
C'est qu'il n'est plus ici d'autre vainqueur que moi.
Vos bourreaux et les miens vont payer de leurs têtes
Les cruautés.....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Songez, et voyez où vous êtes.
Si quelqu'un.....

GUSTAVE, *l'interrompant à son tour.*

Je ne suis écouté que de vous.
Casimir nous seconde, et veille ici pour nous.

ADÉLAÏDE.

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée !
Avoir de mes regrets prolongé la durée,
Et sur des fictions laissé couler mes pleurs !

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garants du plus grand des bonheurs ;
Ils remettoient la paix dans une âme saisie
Des terreurs d'une aveugle et tendre jalousie :

Terreurs que j'avouerai comme un crime à présent,
Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être exempt.
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'absence,
Les feux de Frédéric, ses vertus, sa puissance,
Et dans le temple enfin son bonheur annoncé....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Ah ! qu'un moment plutôt mon amour offensé
A cette jalousie, injuste et criminelle,
Opposoit un témoin bien cher et bien fidèle !

GUSTAVE.

Et qu'attester encore après ce que j'ai vu ?
Au fond de votre cœur l'heureux Gustave a lu.
Ne songeons qu'à l'exploit qui va me faire absoudre.
Cette nuit vous régnez : je vous venge ; et la foudre
Tombe sur Christierne avant qu'elle ait grondé.
Sans le soin de vos jours le coup eût moins tardé ;
Mais vous étiez, madame, à la merci d'un traître,
Qui, dans son désespoir, vous saisissant peut-être,
Le poignard, à nos yeux, levé sur votre sein,
Nous auroit arraché les armes de la main.
Nous-mêmes des fureurs désarmons la plus noire ;
Qu'il ne dispose pas du prix de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend
L'usage est d'importance et l'avantage est grand.
Il en faut profiter. Sitôt que la nuit sombre
Sur ces lieux menacés épaissira son ombre,
Hâtez-vous de vous rendre au portique ici près,
Où l'élément glacé joint la rade au palais.
La valeur attend là votre auguste présence.
A l'instant mon triomphe et le vôtre commence ;
Et j'immole à vos yeux celui qui fit, aux siens,
Immoler les auteurs de vos jours et des miens....

(*la voyant toute en pleurs.*)

Vous pleurez ! Doutez-vous du succès de mes armes ?

ADÉLAÏDE.

Non ; je vous connois trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déja fait, que ne peut votre bras ?
Et vos feux rassurés ne l'affoibliront pas :
Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage
Ma fuite laisse encore un précieux otage !

GUSTAVE.

De le faire avertir il faut prendre le soin,
Madame ; quel est-il ?

ADÉLAÏDE.

Ce fidèle témoin
Près de qui s'instruiroit votre flamme jalouse,
Une tête aussi chère à vous qu'à votre épouse,
Votre mère.

GUSTAVE.

Ma mère ? Eh quoi ! ma mère vit ?

ADÉLAÏDE.

Dans les fers d'où je sors, seule elle me suivit,
Et près de moi resta tout ce temps inconnue ;
Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenue,
Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé :
De ce qu'elle est, par elle, on vient d'être informé ;
Et déja dans la tour elle rentre peut-être.

SCÈNE VIII.

CASIMIR, GUSTAVE, ADÉLAIDE.

CASIMIR, *à Gustave.*

J'APERÇOIS Frédéric, seigneur ; il va paroître.
Sortons.

GUSTAVE.

Ah ! Casimir, qu'ai-je appris ?..... Viens, suis-moi.

ADÉLAÏDE, *voulant le suivre.*

Gustave ?....

GUSTAVE, *l'arrêtant.*

Demeurez, et calmez cet effroi,
Au lieu marqué songez seulement à vous rendre.

ADÉLAÏDE.

Ah ! vous allez tout perdre, osant trop entreprendre.
Laissez de Frédéric implorer le crédit.

(Gustave, sans l'écouter, sort avec Casimir.)

SCÈNE IX.

ADÉLAIDE, *seule.*

Il m'échappe !... Imprudente ! où suis-je ? et qu'ai-je dit ?
Mais que devois-je faire ?.... O fatale journée !
Par quels événements seras-tu terminée ?

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, si vous m'aimez.....

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Ne me reprochez rien,
Madame, cet amour se justifiera bien.
De votre hymen en vain la pompe se prépare :
Malheur à qui l'ordonne !.... Oui, puisque le barbare
Insulte à ma prière aussi bien qu'à vos pleurs,
Il est temps d'opposer fureurs contre fureurs.

L'honneur, votre repos, voilà ma loi suprême.
Je n'aurai pas pour rien triomphé de moi-même:
L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit......
Madame, soyez libre, et partons cette nuit.
La flotte est toute à moi; je disposerai d'elle.
La fortune, les vents, les cœurs, tout nous appelle.
Je n'ai que trop tardé. L'infortuné Danois
Me reproche ses fers et l'oubli de mes droits.
Vos malheurs et les siens sont devenus mes crimes.
Pour un monstre abhorré ce sont trop de victimes.
Pouvant parler en maître, et las de supplier,
Cause de tant de maux, j'y dois remédier.
D'un si juste projet soyez l'heureux mobile;
Où je retrouve un trône acceptez un asile,
Madame; et que du soin qui m'anime pour vous
Renaisse enfin ma gloire et le bonheur de tous!

ADÉLAÏDE.

Non; je dois respecter l'asile qu'on m'accorde,
Et ne pas y traîner une affreuse discorde,
Dont je serois, seigneur, le flambeau détesté.
Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté.
Si vous ne la sauvez, Léonor est perdue.
Qu'avant la fin du jour elle me soit rendue!
Sa vie est en péril, et la mienne en dépend.

FRÉDÉRIC.

J'avois traité de fable un bruit qui se répand.
De Gustave, en effet, seroit-elle la mère?

ADÉLAÏDE.

Vous concevez par-là combien elle m'est chère,
Et tout le prix du temps qu'avec moi vous perdez.....
Seigneur, avant la nuit, si vous me la rendez,

Si de votre amitié j'obtiens cette assurance...
Mais dois-je vous parler de ma reconnoissance?
La gloire seule émeut la magnanimité,
Et son premier salaire est d'avoir éclaté.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, *seul.*

LAISSONS là mon départ; courons la satisfaire.
Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire,
Et de lui plaire encor par un soin généreux.
Quel plaisir à ce prix de pouvoir être heureux!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Je prétends faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance.
Léonor, dont l'orgueil osa la balancer,
Expiera ce mépris, ou le fera cesser,
De ses derniers discours rétractera l'audace,
Ou sentira l'effet de ma juste menace.
Est-elle par ta bouche instruite de son sort?

RODOLPHE.

Elle a devant les yeux l'appareil de sa mort;
Et j'attendois qu'il fît tout l'effet qu'il doit faire
Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE.

Eh! dis-moi, d'un bonheur qu'il n'accepta jamais
De quel œil Frédéric a-t-il vu les apprêts?

RODOLPHE.

Je le fais observer, sans pénétrer encore
S'il cède ou s'il résiste au feu qui le dévore.
Son départ à la nuit d'abord étoit marqué;
Mais, presque sur-le-champ, l'ordre s'est révoqué.
Animé d'autres soins, et plein de confiance,
Maintenant il vous cherche avec impatience;

Et moi, d'un entretien que vous ne cherchez pas,
J'ai voulu, mais en vain, vous sauver l'embarras.
Sur mes pas, devant vous, il est prêt à se rendre.

CHRISTIERNE.

Tôt ou tard, il faut bien se résoudre à l'entendre.
Et du peuple quels sont cependant les discours?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours.
Sans perdre un seul instant, rendons-la manifeste,
Ou ce doute aujourd'hui peut vous être funeste.

CHRISTIERNE.

J'ignore quelle idée engageoit Casimir
A m'éloigner de celle où tu viens m'affermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,
Présentons aux mutins leur idole abattue.
Dans la place publique, où fut lu son arrêt,
Qu'à l'instant le proscrit paroisse tel qu'il est.
Va le prendre des mains de son brave adversaire;
Et, de là, devant moi fais paroître sa mère....

(*voyant entrer Frédéric.*)

Voici le prince... Va, cher Rodolphe; et reviens
Interrompre au plus tôt de fâcheux entretiens.

(*Rodolphe sort.*)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, CHRISTIERNE.

FRÉDÉRIC.

Vous avez désiré, seigneur, que ma tendresse
Se chargeât d'essuyer les pleurs de la princesse;
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleur,
Du seul soulagement qu'elle eût dans son malheur.

N'est-il pas temps enfin que le vainqueur commence
A triompher des cœurs, s'il peut, par la clémence?
Des cris du malheureux ne vous lassez-vous pas,
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas?
Gustave a succombé; (puisse, pour notre gloire,
Un semblable triomphe échapper à l'histoire!)
Enfin Gustave est mort, et tout vous est soumis.
Un coup infructueux joindroit la mère au fils.
La princesse m'implore et nous la redemande.
Pour l'intérêt commun souffrez que je la rende,
Seigneur; et qu'une fois, vous ayant désarmé,
Je serve ce que j'aime, et puisse en être aimé!

CHRISTIERNE.

Prince, on ose abuser de votre ministère.
Le rival de Gustave en doit craindre la mère;
Le passé, ce me semble, à tous deux nous l'apprend,
Et c'est une imprudence en vous qui me surprend.

FRÉDÉRIC.

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

FRÉDÉRIC.

Mais si l'on obéit, si l'on vous satisfait?

CHRISTIERNE.

Leur séparation produira cet effet.

FRÉDÉRIC.

Mes soins l'auront produit.

CHRISTIERNE.

Quoi! cette âme hautaine...

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Obtenant Léonor, seroit moins inhumaine.

CHRISTIERNE.

Vous avez sa parole?

FRÉDÉRIC.

Elle n'a rien promis;
Mais je crois m'en pouvoir tout promettre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain; c'est moi qui vous l'annor

FRÉDÉRIC.

Quoi! je lui porterois cette triste réponse?

CHRISTIERNE.

Triste ou non, j'ai parlé; ce décret vous suffit.

FRÉDÉRIC.

J'aurois cru mériter que l'on me satisfît.

CHRISTIERNE.

A son retour du temple on lui pourra complaire.

FRÉDÉRIC.

Il s'agit d'une grâce, et non pas d'un salaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi quand je laisse espérer.

FRÉDÉRIC.

Mais la princesse craint; il faut la rassurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obéissance.
Léonor lui rendroit bientôt son arrogance:
De leurs derniers adieux on sait l'emportement.
Souvent l'amour, d'ailleurs, se flatte aveuglément.
Le vôtre, un peu crédule et prompt à vous séduire,
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire.
Vous espérez beaucoup. Ne pourroit-on savoir
Les discours échappés d'où vous naît cet espoir?

FRÉDÉRIC.

Non, seigneur; je vous crois: je l'ai mal entendue.

Tant de gloire, en effet, peut ne m'être pas due.
Je le veux; mais en dois-je aimer moins l'équité,
Et, ne consultant qu'elle, être moins écouté?
Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence?
Ah! ne pouvoir m'aimer ce n'est pas une offense
A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux,
Et j'en ai trop été le prétexte odieux.
La princesse m'est chère; oui, seigneur, je l'adore.
Je l'ai dit mille fois; je le répète encore:
Si j'en étois aimé, le soin de mon repos
Me rendroit redoutable au plus fier des rivaux.
Je soutiendrois mes droits au prix de mille vies;
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies
D'un choix qu'avant ma flamme un autre a mérité,
Je ne veux rien tenir d'aucune autorité,
Rien ajouter au poids des fers d'une captive,
Si digne du haut rang dont le destin la prive,
Rien devoir, en un mot, à ses nouveaux malheurs.
Je respectois ses feux, je respecte ses pleurs.
Pour la dernière fois, enfin, je le déclare,
Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare!
Mais, nés pour commander, soyons dans nos projets,
Nous-mêmes, et nos rois et nos premiers sujets.
Je dis plus: cédât-elle au pouvoir qui l'opprime,
Et mon plus bel espoir devînt-il légitime,
(Ainsi qu'il est permis de s'en flatter encor)
Dès qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,
Léonor, de ma main, lui doit être amenée.
Vous avez malgré moi conclu notre hyménée;
Je ne vous ai que trop secondé là-dessus:
Contentez-la, seigneur, ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait : loin que je vous en presse,
Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse;
Et j'aurois déja dû vous avoir déclaré
Que ce n'est pas pour vous que l'autel est paré.

FRÉDÉRIC.

Eh! pour qui donc?

CHRISTIERNE.

Pour moi.

FRÉDÉRIC.

Pour vous?

CHRISTIERNE.

Oui, pour moi-même.
(Voyant l'étonnement de Frédéric.)
Je l'épouse... D'où vient cette surprise extrême?
Quel autre dans ma cour, dégageant votre foi,
Pouvoit plus dignement vous remplacer que moi?

FRÉDÉRIC.

Est-ce moi? (moi pour qui son cœur est tout de glace)
C'est celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on remplace;
Et si quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconnois qu'elle en droit de prononcer....
Quoi! seigneur, c'est donc là l'usage que vous faites
Des droits de ma naissance et du rang où vous êtes?
Mes refus généreux vous ont-ils couronné,
Ce rang qui fut le mien, vous l'ai-je abandonné
Pour voir déshonorer l'éclat du diadème,
Pour voir gémir le foible, et pour gémir moi-même?
Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts,
J'ai cru de plus d'un peuple assurer le repos,
Et j'aurai préparé ma honte et leurs supplices?
Que dis-je? malheureux dans tous mes sacrifices,

J'adore Adélaïde et j'en suis estimé,
Je survis au rival qui seul en est aimé,
Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître,
Seul je me le défends, et vous prétendez l'être ?
Du prix de cet effort je serai plus jaloux;
Je me suis immolé pour elle, et non pour vous.
L'appui de Frédéric ne sera point frivole :
Vous oserez me perdre, ou je tiendrai parole;
Oui, d'un si juste prix vous paierez mes bienfaits,
Ou vous vous souillerez du plus noir des forfaits.

(*Il veut sortir.*)

CHRISTIERNE, *le retenant.*

Demeurez. Je ne veux vous perdre, ni vous craindre;
Mais j'ai, de mon côté, comme vous à me plaindre,
Et, laissant là le ton dont vous m'osez parler,
Perfide! cette nuit où vouliez-vous aller?...
(*Appelant.*)
Gardes!

FRÉDÉRIC, *à part.*

J'ai mérité que le méchant m'accable.
Je fus son bienfaiteur. Poursuis, ciel équitable!
Protège Adélaïde, en foudroyant l'ingrat;
Et que ce soit ici son dernier attentat!

CHRISTIERNE.

En imprécations l'impuissance est féconde.

(*Frédéric sort.*)

SCÈNE III.

RODOLPHE, CHRISTIERNE, GARDES.

CHRISTIERNE, *aux gardes.*

Que l'on suive ses pas ; allez : qu'on m'en réponde,
Et qu'il ne sorte plus de son appartement.

(*Les gardes sortent.*)

SCÈNE IV.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, je te vois frappé d'étonnement.
Eh quoi ! devois-je encor souffrir qu'un téméraire....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

La rigueur n'a jamais été plus nécessaire.
Tout me devient suspect ; tout vous doit l'être ici,
Et ce qui me surprend va vous surprendre aussi.
Gustave n'est point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je ?

RODOLPHE.

Adélaïde
Nous en apprendroit plus sur un projet perfide,
Dont elle a vu tantôt le complice ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi ! ce fier inconnu....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

N'étoit qu'un imposteur,
Dont l'audace a d'abord appuyé l'artifice,
Et qu'elle a fait courir ensuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Son récit, ce billet, tous ces bruits....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Etoient faux.

CHRISTIERNE.

Et le traître, dis-tu, qui tramoit ces complots....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Est en nos mains. De plus, par un bonheur extrême,
Cet inconnu, je crois, est Gustave lui-même.

CHRISTIERNE.

Gustave! D'où te naît ce soupçon?

RODOLPHE.

De tout l'or
Offert à l'un des miens, qui gardoit Léonor.
Dans ses empressements pour cette prisonnière
On a cru voir un fils alarmé pour sa mère.
Le garde, incorruptible, a feint de l'écouter.
Par ce moyen, sans bruit, on a su l'arrêter.
Je l'ai vu. Sur son front, au lieu de l'épouvante;
Sont peints le fier dépit et la rage impuissante.
Ses regards dédaigneux, un silence obstiné,
Tout me l'annonce tel que je l'ai soupçonné.
Quand vous le reverrez, vous jugerez de même;
Mais, pour nous en convaincre, usons de stratagème.
Il ne peut être ici reconnu que des siens,
Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens.
Songeons donc à percer prudemment ce mystère.

CHRISTIERNE.

Il en est un moyen.... Tu m'amenois sa mère?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet évènement.

CHRISTIERNE.

Dans le salon prochain fais conduire le traître,
Et qu'au premier signal il soit prêt à paroître.
Léonor le verra. S'il est son fils, ami,
La nature jamais ne s'échappe à demi.
Bientôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'une mère alarmée.
Pour me nommer Gustave elle n'a qu'à frémir.
Que, cependant, l'on fasse arrêter Casimir.
Il me trahit. Ceci le condamne et m'éclaire.
Ainsi que Frédéric, à mes desseins contraire,
Il a pour Léonor employé son crédit....
Elle entre.... Va, cours; fais tout ce que je t'ai dit.

(*Rodolphe sort.*)

SCÈNE V.

LÉONOR, SOPHIE, CHRISTIERNE.

CHRISTIERNE, *à Léonor.*

VOTRE juge offensé n'est pas inexorable.
Dans vos premiers transports vous étiez excusable.
Peut-être, dans les miens, me suis-je trop permis.
En les désavouant, cessons d'être ennemis;
Mais sachez profiter de ma bonté facile,
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile,
Qui pourroit vous couvrir de blâme, en vous perdant.
On signale à sa honte un courage imprudent;
Le vôtre ne seroit qu'une aveugle foiblesse;
Car exposant des jours si chers à la princesse,
Vous exposez les siens : songez-y, Léonor.
Sauvez-la, sauvez-vous; il en est temps encor.
Promettez-moi près d'elle une heureuse entremise :
A mes intentions rendez-la plus soumise;

En un mot, réparez ce que vous avez fait.
A ce prix je pardonne, et je suis satisfait.

LÉONOR.

N'espère pas, tyran ! que mon orgueil se lasse.
Le tien se satisfait à me parler de grâce,
Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais !
Va, j'ai de la princesse affermi le courage.
Pour moi, je respirois, après un long orage ;
Les apprêts de ma mort fixoient tout mon espoir.
Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir ?
Que nous proposes-tu ? quelle offre oses-tu faire ?
Quels traités ? nous pleurons, moi, Gustave et son père :
Elle, un trône usurpé, son père et son époux.
Ce n'est qu'à des vengeurs à traiter avec nous,
Et du traité ta mort seroit le premier gage.

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace et le même langage ?
Eh ! pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les attentats d'un autre et les coups du destin ?
Le ciel favorisa mes armes légitimes :
Son père et ton époux en furent les victimes.
J'ai vaincu, j'ai conquis, et n'ai rien usurpé.
Pour ton fils, dans son sang ma main n'a pas trempé.
Suis-je son meurtrier ? Veut-on que je réponde
D'un coup ?....

LÉONOR, *l'interrompant.*

Mérites-tu, lâche ! qu'on te confonde ?
Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils,
Et son assassin vient t'en demander le prix ?
Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le traître ?
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être.

Aux yeux des nations, dont tu te rends l'horreur,
Crois-tu, par ce détour, excuser ta fureur?
D'un forfait si visible est-ce ainsi qu'on se lave?
Pour te justifier du meurtre de Gustave,
Inflige au scélérat des tourments ignorés:
Que du monstre, à mes yeux, les membres déchirés
Nous prouvent....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

J'y consens; qu'il meure en ta présence.
Tu verras si le crime ici se récompense,
Si je me rends coupable aux yeux de l'univers....
(Appelant.)
Rodolphe, paroissez.

SCÈNE VI.

GUSTAVE, *enchaîné;* RODOLPHE, GARDES, CHRISTIERNE, LÉONOR, SOPHIE.

CHRISTIERNE, *à Léonor, en lui montrant Gustave.*

TIENS, regarde ces fers.
Est-ce là donc un prix digne de tes reproches?
Suis-je accusable encor du meurtre de tes proches?....
Qu'il périsse, et qu'enfin ce coup nous rende amis!....
(Aux gardes.)
Qu'on l'immole : frappez.
(Un soldat lève le sabre sur la tête de Gustave.)

LÉONOR, *au soldat, en reconnoissant Gustave.*

Arrête.

CHRISTIERNE.

Ah! c'est ton fils.

GUSTAVE.

Oui, je le suis. Je fais cet aveu sans contrainte.
Pour d'autres que pour moi j'eus recours à la feinte;

Mais mon propre péril me défend d'en user,
Et je le sens trop peu pour daigner t'abuser.

LÉONOR, *embrassant Gustave.*

O sang d'un cher époux ! fils d'un malheureux père !
Dans quel état le sort te rend-il à ta mère ?

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre sentiment
Qui de notre malheur vient d'être l'instrument.
La seule piété nous ravit la victoire.
Sur le point de vous rendre un fils couvert de gloire,
J'ai craint de vous laisser pour otage en ces lieux ;
Et, voulant vous sauver, je péris à vos yeux.
Daignez, pour prix d'un soin si funeste et si tendre,
(Si pourtant le devoir a des prix à prétendre)
Daignez ou retenir ou me cacher vos pleurs.
Dérobons un triomphe à nos persécuteurs.
Gustave, à peine ému de sa propre misère,
Oseroit-il s'offrir pour exemple à sa mère ?
Que perdez-vous, madame ? un fils déja pleuré ;
Mais moi qui vois la mort d'un visage assuré,
Que de regrets mortels au moment où j'expire !
Je perds, avec la vie, une mère, un empire,
D'incroyables travaux le fruit presque certain,
Ma gloire, ma vengeance, Adélaïde, enfin.
Pour tout laisser.... hélas ! à qui ?

LÉONOR, *tombant évanouie, à Sophie.*

Qu'on me soutienne.

(Sophie la retient dans ses bras.)

GUSTAVE.

Ma mère !.... Mais ses yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine...

(Au soldat qui a le sabre levé sur lui.)

Elle se meurt !....Soldat, frappe ! délivre-moi

De tant d'objets d'horreur, de tendresse et d'effroi :
Frappe.

CHRISTIERNE, *à Sophie, en lui montrant Léonor.*

Prenez soin d'elle : emmenez-la, Sophie ;
Et que votre secours la rappelle à la vie.

(Sophie emmène Léonor.)

SCÈNE VII.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE, *à Gustave.*

GUSTAVE, il n'est pas temps encore de mourir:
Il faut auparavant ou me tout découvrir,
Ou s'attendre à languir long-temps dans les tortures.
Réponds. A quoi tendoient toutes tes impostures?
Est-ce à l'assassinat qu'aspiroit ta vertu?
Quel espoir, quel dessein, quel complice avois-tu?

GUSTAVE.

Si la nature en moi tantôt eût pu se taire,
Sourd à la voix du sang, si j'avois pu me faire
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien,
Je ne subirois pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaisser encore à te répondre,
Et c'est pour t'obéir moins que pour te confondre.
Tâche à te rappeler ici tous mes discours;
Tu n'y remarqueras que de légers détours,
Sous qui la vérité, maintenant reconnue,
A d'autres yeux qu'aux tiens eût paru toute nue.
Mais la soif de mon sang, qui te les fascinoit,
Vers l'erreur, à mon gré, plus que moi t'entraînoit.
Sois sûr qu'un vrai courage animoit l'entreprise.
On n'assassine point l'ennemi qu'on méprise.

Je te l'ai dit; celui qui t'eût fait succomber
Sait arracher la palme, et non la dérober.
Aux attentats ma main ne s'est point éprouvée.
A la tête des miens la princesse enlevée,
Je t'aurois donc offert la victoire ou la mort,
Et le droit du plus brave eût réglé notre sort.
Tels étoient mes projets. Le destin qui nous joue,
Couronnant le plus lâche, ordonne que j'échoue;
Tu règnes, et je meurs : triomphe; mais, crois-moi,
Ton bonheur sera court; triomphe avec effroi!
Tant de calamité que Stockholm a soufferte,
Mes soins et mon exemple ont préparé ta perte,
Elle suivra la mienne, et la suivra de près.
Sois maître de mes jours; et, tandis que tu l'es,
Éprouve ma constance au milieu des supplices.
Je n'y dirai qu'un mot. C'est que j'eus pour complices
Tous les gens vertueux qu'ont lassés tes forfaits.
Je ne les trahis point. Tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot seul va coûter bien cher à ta patrie,
Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie.
A qui tout est suspect tout est indifférent.
Le sang des Suédois coulera par torrent....
Que sur un échafaud le tien les en instruise!

(Aux gardes.)

Vas-y trouver la mort..... Gardes, qu'on l'y conduise,
Et que, dans un moment, je me sache obéi.

SCÈNE VIII.

ADÉLAIDE, GUSTAVE, CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

ADÉLAÏDE, *à Gustave.*

Ah! prince infortuné! quel arrêt! qu'ai-je ouï?....
(Se jetant au-devant des gardes.)
Soldats, n'avancez point; n'osez rien entreprendre
Qu'après que votre maître aura daigné m'entendre,
Et que, sensible ou sourd à mes cris douloureux,
Il n'ait révoqué l'ordre, ou n'en ait donné deux.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Rodolphe, demeurez.

GUSTAVE, *à Adélaïde.*

Adieu, belle princesse!
Vous sortirez bientôt des fers où je vous laisse.
Si Gustave en doutoit, vous ne le verriez pas
Si courageusement s'avancer au trépas.

ADÉLAÏDE.

Eh! pourquoi voulez-vous renoncer à la vie?
Fléchissez. Léonor, moi, tout vous y convie.
(A Christierne, en se jetant à ses pieds.)
Serez-vous sans pitié, seigneur, et ne peut-on....

GUSTAVE, *l'interrompant.*

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon!

CHRISTIERNE, *à Adélaïde.*

Que direz-vous pour lui? vous l'entendez, madame?

ADÉLAÏDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre âme,
Plaignez mon infortune et daignez m'écouter.

CHRISTIERNE.

Rien ne me plairoit tant que de vous contenter.
C'est de vous seule ici que dépend ma clémence.
Sa grâce est aux autels.

ADÉLAÏDE, *à demi-voix.*

Éloignez sa présence.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Qu'on le mène où j'ai dit; mais, en le gardant bien,
Que jusqu'à nouvel ordre on n'exécute rien....
(*A Adélaïde.*)
Parlez; je vous entends.

GUSTAVE, *à Adélaïde.*

Point de pitié cruelle,
Laissez frapper, madame, et soyez-moi fidèle.
(*Il sort avec Rodolphe et les gardes.*)

SCÈNE IX.

CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE.

CHRISTIERNE.

MAIS consultez-vous bien; et songez qu'aujourd'hui
L'effort seroit funeste à bien d'autres qu'à lui;
Que si le fils périt, la mère est condamnée;
Que Stockholm, à la flamme, au fer abandonnée,
Regorgera du sang de tous ses citoyens.
Balancez maintenant mes avis et les siens.

ADÉLAÏDE.

Quelles extrémités, et quel arrêt terrible!
Vous n'adoucirez point ce courroux inflexible!
Quelle raison peut donc si fort intéresser
A ce fatal hymen où l'on veut me forcer?

Les droits que la naissance attache à ma personne?
Eh ! s'il m'en reste encor, je vous les abandonne.
La fortune aujourd'hui vous les a confirmés.
Jouissez-en. Jamais les ai-je réclamés?
Ces droits, depuis dix ans, cédés au droit des armes,
Ont-ils eu jusqu'ici quelque part à mes larmes?
Les ai-je, un seul instant, regrettés? non, seigneur,
Toute ambition cesse où règne la douleur.
De mon père égorgé la déplorable image,
De mon amant proscrit la mort ou l'esclavage,
Son rival importun, l'horreur de ma prison,
Occupoient de trop près mon cœur et ma raison.
Aux soupçons, toutefois, si votre âme est livrée,
Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée
Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours;
Ou, moins sévère, hélas! terminez-en le cours:
Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime,
A trahir un amant fidèle et magnanime,
A qui ma bouche a fait les serments les plus doux;
Qu'elle-même a déja nommé du nom d'époux.
Veut-on qu'Adélaïde infidèle, parjure....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Rompons, rompons le nœud d'où naîtroit cette injure.
Gustave en expirant va vous en affranchir.
Je ne vous laisse plus le temps d'y réfléchir.
Aussi bien l'on conspire, et je dois un exemple....
(*Appelant.*)
Holà! Gardes.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, qu'on me conduise au temple.
Contentez Frédéric, et le faites chercher;
Qu'il vienne : sur ses pas je suis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous servir encor vous le croyez capable;
Mais vous comptez en vain sur l'appui d'un coupable,
Qui, trop long-temps rebelle à mon autorité,
Lui-même ici n'a plus ni voix, ni liberté.
Nous saurons achever, sans lui, cet hyménée.
Venez, madame.

ADÉLAÏDE.

A qui suis-je donc destinée?
Quel est celui, seigneur, à qui vous prétendez....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Le nord n'a plus de reine, et vous le demandez?
Venez mettre, madame, un terme à vos disgrâces,
Surmonter votre haine, en effacer les traces;
Sauver, en partageant le rang dont je jouis,
Gustave, Léonor et tout votre pays.....

SCÈNE X.

RODOLPHE, CHRISTIERNE, ADÉLAIDE.

CHRISTIERNE, *à part.*

(*A Rodolphe.*)

Rodolphe de retour!.... Que viendrois-tu m'apprendre?

RODOLPHE, *en lui montrant une sortie du palais.*

Sur la flotte, seigneur, hâtons-nous de nous rendre:
Par ces lieux détournés on peut gagner le port.
Fuyons. Vous tenteriez un inutile effort.
Grâce à l'activité d'Othon qui nous devance,
Le prince et Léonor sont en votre puissance.
Saisi d'eux, vous avez de quoi faire la loi.

CHRISTIERNE.

Moi! fuir?

RODOLPHE.

C'est un parti qui révolte un grand roi.
Mais vos armes, seigneur, sont ici les moins fortes.
A des flots d'ennemis Stockholm ouvre ses portes.
Le traître Casimir, qu'on cherchoit vainement,
Se fait voir à leur tête, et paroît au moment
Que la place déja de mutins étoit pleine,
Et que tous nos soldats ne résistoient qu'à peine.
Le nombre nous accable; et, pour tout dire, enfin,
Le terrible Gustave a le fer à la main.
Rien ne l'arrête: il vole, et bientôt....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Qu'il me voie!
(A Adélaïde qu'il emmène.)
Je cours le recevoir... Toi, tremble, et de ta joie
Viens payer, à ses yeux, ce transport indiscret.

ADÉLAÏDE.

Qu'il vive, qu'il triomphe, et je meurs sans regret.

CHRISTIERNE, *à part.*

J'en suis le possesseur, et je la sacrifie....
(A Rodolphe.)
Fuis avec elle, ami; ton roi te la confie....
Je te suis; mais avant que de quitter ces bords,
On s'y ressentira de mes derniers efforts.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ADELAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Je revois la lumière, et tu veux que je vive!
Mais sous quel astre enfin? suis-je reine ou captive?
Parle; dois-je bénir ou détester tes soins?
Tes yeux de tant d'horreurs étoient-ils les témoins?

SOPHIE.

Non, madame; j'étois dans ce palais, errante,
Lorsque, sans mouvement, pâle, froide et mourante,
Je vous ai prise ici de la main des vainqueurs.
Etoient-ce vos tyrans ou vos libérateurs?
Ma vue à tout cela ne s'est guère attachée.
Léonor de mes bras venoit d'être arrachée.
Mon trouble, votre état, des cris renouvelés,
Par ces cris les vainqueurs au combat rappelés,
De tant d'événements et le nombre et la suite
N'ont pu de notre sort me laisser bien instruite;
Et du feu meurtrier le bruit sourd et lointain
Dit trop que le succès est encore incertain.
Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue,
C'est l'état déplorable où je vous ai reçue.

ADÉLAÏDE.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger
Qu'en ce désordre affreux l'on m'a fait partager.

Sur ces bords dont l'hiver a glacé la surface,
Mes ravisseurs fuyoient; et, franchissant l'espace
Qui semble séparer le rivage et les eaux,
M'enlevoient vers la rade où flottoient leurs vaisseaux.
J'en croyois Frédéric; et je m'étois flattée
De voir en sa faveur la flotte révoltée;
Mais plus nous approchions, moins j'avois cet espoir:
Tout ce que j'aperçois paroît dans le devoir.
Laissant donc pour jamais Gustave et ma patrie,
Je demandois la mort, quand ce prince, en furie,
Du palais où ses yeux ne me rencontroient point,
Entend mes cris, me voit, vole à nous et nous joint.
On se mêle. Je veux regagner le rivage;
Partout je me retrouve au centre du carnage.
La fortune se joue en ce combat fatal.
Sur la glace long-temps l'avantage est égal.
Elle nuit à la force, elle aide à la foiblesse;
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
Parmi des cris de rage, et de mourantes voix,
Un bruit plus effrayant, plus sinistre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre.
La glace en mille endroits menace de se fendre,
Se fend, s'ouvre, se brise et s'épanche en glaçons,
Qui nagent sur un gouffre où nous disparoissons.
Rien encor (quelque effroi qui dût m'avoir émue),
Rien n'avoit échappé jusqu'alors à ma vue;
Mais du voile mortel mes yeux enveloppés
D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés.
Du reste, mieux que moi tu n'es pas informée.
Ainsi de plus en plus tu me vois alarmée.
D'un rude et long combat peut-être qu'affoibli
Gustave est demeuré sous l'onde enseveli;

Peut-être que, sans chef, nos troupes fugitives
Auront à son rival abandonné ces rives;
Et quand je me figure en proie à ses transports,
L'épouvantable abîme où je retombe alors....

SOPHIE, *l'interrompant.*

Non, non; d'un tel péril avoir été sauvée,
Au bonheur le plus grand c'est être réservée:
Madame, espérez tout; cessant d'être ennemi,
Le destin rarement favorise à demi.

ADÉLAÏDE.

Eh! que peut-il pour moi? Que veux-tu que j'espère,
Le fils m'étant rendu, s'il faut pleurer la mère?
Quelle joie offrira la victoire à mon cœur?
Si Christierne fuit, s'il échappe au vainqueur,
Léonor au tyran demeure abandonnée:
Elle à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née,
Elle dont le malheur n'est venu que du mien,
Qui me tient lieu de tout, sans qui tout ne m'est rien.
Son sang paieroit bientôt la commune allégresse.
Léonor périra!

SOPHIE.

Le bruit des armes cesse.
Elles ont décidé, madame..... On vient à nous.

SCÈNE II.

CASIMIR, ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE, *à Casimir, qui veut ressortir dès qu'il l'a vue.*

CASIMIR, Casimir, pourquoi me fuyez-vous?
Ce jour auroit-il mis le comble à nos misères?

CASIMIR.

Vous remontez, madame, au trône de vos pères.

ADÉLAÏDE.

Je puis y regretter l'état où j'ai vécu.
Gustave, Léonor?.....

CASIMIR, *l'interrompant.*

Christierne est vaincu.

ADÉLAÏDE.

Et peut-être vengé?

CASIMIR.

Non; mais tout prêt à l'être.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous n'avez rien fait.

CASIMIR.

Ayant vu fuir le traître,
Qui du milieu des flots brave à présent nos coups,
Gustave impatient revenoit près de vous;
Mais, par des furieux qui refusoient la vie,
Presque de pas en pas sa course ralentie
Veut qu'il combatte encore, et vainque à chaque instant.
« Ami, prends, m'a-t-il dit, un soin plus important;
« Je saurai disperser cette foule impuissante.
« Dans la tour cependant ma mère est gémissante.
« Chasse de devant elle et la crainte et la mort;
« Et, pour la rassurer, instruis-la de mon sort. »
Je le quitte et j'accours; mais, hélas! du rivage,
Sur un navire exprès approché de la plage,
Je découvre (ô spectacle où de la cruauté
Triomphe, sous nos yeux, l'horrible impunité!)
Christierne, à ses pieds, d'une main forcenée,
Tenant sur le tillac Léonor prosternée,

Et de l'autre déja haussant, pour se venger,
Le fer étincelant tout prêt à l'égorger.
A cet aspect vers lui nos mains sont étendues;
Du peuple suppliant le cri perce les nues.
Pour une heure le coup demeure suspendu,
Et par un trait lancé ce billet est rendu.
(Il lui donne un billet.)

ADÉLAÏDE, *prenant le billet.*

Ah ! je ne vois que trop le choix qu'on nous y laisse!

SCÈNE III.

GUSTAVE, SOLDATS, ADÉLAIDE, CASIMIR, SOPHIE.

GUSTAVE, *à sa suite, tandis qu'Adélaïde lit le billet, bas.*

SOLDATS, qu'on se retire, et que le meurtre cesse:
Que le sang le plus vil, devenu précieux,
Témoigne que c'est moi qui commande en ces lieux.
(à Adélaïde, qui paroît accablée.)
O faveur, que du ciel je n'osois presque attendre!
Que de grâces déja n'ai-je pas à lui rendre?
Madame, vous vivez; et, par d'heureux moyens,
Les secours de Sophie ont secondé les miens.
Vous vivez ! quelle crainte en mon cœur est cessée?
Dans quel état affreux je vous avois laissée,
Pour courir assurer un succès balancé
Par l'ennemi qu'enfin nos armes ont chassé!

ADÉLAÏDE.

Hélas!

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux servie:
Il eût avec le trône abandonné la vie;

Mais des soins plus sacrés me pressoient tour à tour:
J'avois à rassurer la nature et l'amour.
Vous et ma mère avez favorisé sa fuite;
Vous avez l'une et l'autre arrêté ma poursuite.
Sans vous deux mes lauriers devenoient superflus.
Je vous vois; je respire. Il ne me reste plus,
Pour goûter sans mélange une faveur si chère,
Que de m'en applaudir dans les bras de ma mère.
Voyons-la. Quelle joie, après tant de malheurs!....
(voyant Adélaïde, Sophie et Casimir consternés et pleurant.)
Mais que m'annonce-t-on? Je ne vois que des pleurs!
(à Sophie.)
Vous qui la secouriez, répondez-moi, Sophie....
(à Casimir.)
Casimir... Tout se tait..... Ah! ma mère est sans vie.

ADÉLAÏDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous soupirez tous?

ADÉLAÏDE.

Voyez quel sacrifice on exige de vous.
(Elle lui donne le billet.)

GUSTAVE, *lisant.*

« Ou deviens parricide, ou fléchis ma colère.
« Gustave, je t'accorde une heure pour le choix:
« Songe à ce que tu peux, songe à ce que tu dois.
« Ou rends-moi la princesse, ou vois périr ta mère. »
Le barbare en fuyant l'avoit en son pouvoir!

CASIMIR.

Du haut de ce palais, seigneur, on peut tout voir:
Le poignard à nos yeux reste levé sur elle.

ADÉLAÏDE.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE, *à part*.

Juste ciel ! à qui donc sera dû votre appui ?
La piété deux fois m'est fatale aujourd'hui !

ADÉLAÏDE.

Frédéric eût été notre ressource unique :
Je pourrois tout encor sur son âme héroïque,
Et j'irois me jeter sans rien craindre à ses pieds,
Si ce rival étoit le seul que vous eussiez.

GUSTAVE.

Le seul ? ce n'est pas lui que l'échange concerne ?

ADÉLAÏDE.

Non, seigneur.

GUSTAVE.

Eh ! qui donc ?

ADÉLAÏDE

Le tyran.

GUSTAVE.

Christierne ?

ADÉLAÏDE.

Lui-même. J'apprenois ce dernier coup du sort,
Lorsque sur l'échafaud vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Aussi n'est-ce pas vous qu'on livrera, madame.
C'est à moi d'assouvir le courroux qui l'enflamme......
(à Casimir.)
Va le trouver, ami ; sache s'il y consent.
De ce courroux ma mère est l'objet innocent.
Qu'il accepte, au lieu d'elle, un rival qu'il déteste.

CASIMIR.

Moi, je me chargerois d'un emploi si funeste !

Tout ordre qui vous nuit passe votre pouvoir,
Seigneur; et je vous fuis, pour n'en plus recevoir.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

Ma mère, je le vois, n'a plus que moi pour elle!
(Il veut sortir.)

ADÉLAÏDE, *l'arrêtant.*

Ah! prince, où courez-vous?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle.

ADÉLAÏDE.

Insensé! le devoir te fait-il une loi
De périr sans sauver ni ta mère, ni moi?
Penses-tu qu'à son fils elle veuille survivre,
Qu'en tous lieux ton épouse hésite de te suivre,
Qu'il me reste un refuge ailleurs que dans tes bras,
Et qu'en m'abandonnant tu ne me livres pas?
Que deviens-je s'il faut que ton sang se répande?
Qui veux-tu, si tu meurs, cruel! qui me défende
Contre les attentats d'un mortel ennemi,
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi?
S'il s'endurcit déja contre une telle image,
Si, courant au trépas, tu crains peu qu'on m'outrage,
Respecte ta patrie, et daigne, au moins, songer
Aux maux où par ta mort tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'accroître nos misères.
La cruauté sans frein brisera ses barrières;

Et, jointe à la vengeance, aura bientôt versé
Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.
Amant peu tendre, appui téméraire et fragile,
Pernicieux vainqueur et victime inutile,
Va perdre, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Ta reine, ton pays, ta victoire et ta mort.

GUSTAVE.

Je serai, si l'on veut, un appui misérable,
Une aveugle victime, un vainqueur condamnable,
D'un regret volontaire un amant déchiré;
Mais je ne serai point un fils dénaturé.
Ma vie, appartenant à qui me l'a donnée,
De remords éternels seroit empoisonnée,
Si, faute de l'offrir, l'oubli de mon devoir
Laissoit tomber un coup que j'aurois dû prévoir,
Que ma mère pour moi voit levé sur sa tête,
Que même à partager votre amitié s'apprête,
Qui, dans l'attente enfin d'un échange odieux,
Des deux peuples sur moi fixe à présent les yeux.
Justice, amour, honneur, tout veut que je me livre.
Madame, encouragez ma mère à me survivre;
Pour recevoir ses pleurs ouvrez-lui votre sein:
Soyez-vous l'une à l'autre une ressource; enfin,
Pour Stockholm et pour vous, cessez d'être alarmée.
Je vous laisse au milieu d'un peuple, d'une armée
Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts....
Mon cœur est pénétré de vos tristes regards;
L'amour me fait sentir tout le prix de la vie;
Mais j'aurai délivré ma mère et ma patrie,
Je vous aurai laissée au trône en vous quittant:
Mourant si glorieux, je dois mourir content.

Du plus lâche abandon déja l'on me soupçonne :
Sous le fer menaçant la victime frissonne;
Et chaque instant qu'ici j'accorde à mon amour,
C'est la mort que je donne à qui je dois le jour....

(A Sophie, en lui montrant Adélaïde.)

Adieu.... Retenez-la.

ADÉLAÏDE.

Vainement on l'espère.

GUSTAVE.

Eh! que prétendez-vous? laisser périr ma mère?

ADÉLAÏDE.

Non; mais t'accompagnant, je veux....

SCÈNE V.

LÉONOR, GUSTAVE, ADÉLAIDE, SOPHIE.

LÉONOR, *à Gustave.*

Régnez, mon fils....

(A Adélaïde.)

Nous triomphons, madame, et nos maux sont finis.

ADÉLAÏDE.

Ah! que votre salut alloit coûter de larmes!

GUSTAVE, *à Léonor.*

Eh! quel prodige heureux fait cesser nos alarmes?

LÉONOR.

Puisse-t-il à jamais épouvanter les rois,
Qui sur la violence établiront leurs droits!
Christierne, laissant une foible espérance,
Ou, peut-être, à l'amour préférant la vengeance,
Partoit; et de mon sang prêt à rougir les flots,
Du geste et de la voix pressoit les matelots.

Un tumulte soudain l'intimide et l'arrête.
Tous les chefs de la flotte, et le prince à leur tête,
Les armes à la main, volant sur notre bord,
Fondent sur le tillac, où j'attendois la mort.
Rodolphe, trop fidèle aux volontés d'un traître,
Glorieux et puni, meurt aux yeux de son maître.
Je demeure sans force aux pieds de l'inhumain.
Le nouveau roi m'aborde; et me tendant la main,
Honteux de mes liens les détache lui-même.
« Pour prémices, dit-il, de mon pouvoir suprême,
« Madame, je vous rends à votre illustre fils.
« Que son épouse et m'aime et m'estime à ce prix!
« Allez; et de la paix soyez le premier gage.
« Mon cœur n'en goûtera de long-temps l'avantage.
« C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner,
« Et ne mettre mes soins désormais qu'à régner. »
Frédéric à ces mots, qu'un soupir accompagne,
Me laisse, et fait partir la flotte qu'il regagne,
Tandis que sur ces bords on ramène avec moi
Le monstre dont la rage y sema tant d'effroi.

SCÈNE VI.

CASIMIR, GUSTAVE, ADÉLAIDE, LÉONOR, SOPHIE.

CASIMIR, *à Gustave.*

L'allégresse par-tout, seigneur, vient de renaître.
Christierne enchaîné devant vous va paroître.
Son sang sur le rivage eût aussitôt coulé,
Et le peuple en fureur l'eût cent fois immolé;
Mais on vous eût privé du plaisir légitime
D'égaler, s'il se peut, le châtiment au crime.

De la mort dont pour vous il ordonna l'apprêt,
Vous-même, vous allez lui prononcer l'arrêt.

SCÈNE VII.

CHRISTIERNE, *chargé de fers;* GARDES, GUSTAVE, ADÉLAIDE, LÉONOR, SOPHIE, CASIMIR.

GUSTAVE, *à part.*

Quel spectacle!... ô fortune! ainsi donc ton caprice
Quelquefois se mesure au poids de la justice....
(*A Christierne.*)
Tigre, l'horreur, l'opprobre et le rebut du nord,
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort;
Vois à quel tribunal il t'oblige à paroître;
Sur ces terribles lieux, où je te parle en maître,
Lève les yeux, barbare! et les lève en tremblant.
Voici de tes forfaits le théâtre sanglant.
Qui te garantira du coup que tu redoutes?
Ces marbres profanés, et ces murs et ces voûtes,
Et l'ombre de mon père, et celle de Sténon,
Et ce reste éploré d'une illustre maison,
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance?
Toi-même en as banni dès long-temps la clémence.
Le jour, l'heure, l'instant déposent contre toi.
J'ai vu lever le fer sur ma mère et sur moi.
La reine a craint encore un destin plus horrible....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible.
En me le déclarant penses-tu m'émouvoir,
Toi de qui la pitié croîtroit mon désespoir?
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
Ta vengeance déja devroit être assouvie.

Gustave triomphant, le trépas m'est bien dû.
Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu :
Profite de l'exemple, et satisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage ;
Je la satisfais donc : je t'épargne ; survis
A la perte des biens qu'un rival t'a ravis.
Éprouve le dépit, la honte et l'épouvante.
Même à ta liberté je défends qu'on attente :
Errant et vagabond, jouis-en, si tu peux.
Exécrable partout, sois partout malheureux ;
Partout comme un captif que poursuit le supplice,
Et qui du monde entier s'est fait un précipice....
(A Casimir.)
Je vous charge du soin de son embarquement,
Casimir ; qu'on l'éloigne, et que, dans le moment,
De ce monstre à jamais on purge le rivage....
(Casimir et les gardes emmènent Christierne.)

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, LÉONOR, SOPHIE.

GUSTAVE, *à Adélaïde.*

Et nous, madame, après un si long esclavage,
En de tendres liens allons changer nos fers,
Et réparer les maux que Stockholm a soufferts.

FIN DE GUSTAVE-WASA.

DIDON,

TRAGÉDIE,

PAR LEFRANC DE POMPIGNAN.

Représentée, pour la première fois, le 21 juin 1734.

NOTICE

SUR LEFRANC DE POMPIGNAN.

Jean-Jacques Lefranc, marquis de Pompignan, naquit à Montauban le 10 août 1709. Son père, premier président de la cour des aides, l'ayant envoyé à Paris pour faire ses études au collège de Louis-le-Grand, il se trouva en rhétorique sous le célèbre P. Porée. Après avoir achevé ses classes avec beaucoup de succès, il suivit l'école de droit, l'intention de son père étant qu'il occupât une place dans la magistrature; mais il quitta bientôt Thémis pour les muses, et avoit à peine 25 ans lorsqu'il donna *Didon*. Cette tragédie, jouée pour la première fois le 21 juin 1734, sous le titre d'*Énée et Didon*, eut quatorze représentations. Ce succès engagea Lefranc à donner une nouvelle tragédie sous le titre de *Zoraide*. Les comédiens la reçurent d'abord avec enthousiasme, mais quelque temps après ils voulurent que l'auteur la soumît à une seconde lecture pour y faire les changements qu'ils lui indiqueroient. Sa réponse fut digne d'un homme de lettres outragé, et dès lors il renonça à travailler pour le théâtre français, et fit pour les Italiens et pour l'Opéra plusieurs ouvrages qui

eurent du succès. Il n'en obtint pas moins dans divers genres de littérature. Reçu à l'académie française en 1759, le discours qu'il y prononça, dirigé contre les nouveaux principes philosophiques, lui attira de puissants ennemis et des tracasseries qui le déterminèrent à se retirer dans ses terres, où il mourut le 4 novembre 1784.

PERSONNAGES.

DIDON, reine de Carthage.
ÉNÉE, chef des Troyens.
IARBE, roi de Numidie.
MADHERBAL, ministre et général des Carthaginois.
ACHATE, capitaine troyen.
ÉLISE, }
BARCÉ, } femmes de la suite de Didon.
ZAMA, officier d'Iarbe.
Gardes.

La scène est à Carthage, dans le palais de la reine.

DIDON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Reviens de ta surprise ; oui, c'est moi qui t'embrasse,
Et qui cherche en ces lieux la fin de ma disgrâce.
Qu'il est doux pour un roi de revoir un ami !

MADHERBAL.

Je vous ai reconnu, seigneur, et j'ai frémi.
Iarbe sur ces bords ! Iarbe dans Carthage !
Vous, ce roi si vanté d'un peuple encor sauvage,
Qui menace nos murs de la flamme et du fer !
Vous, héros de l'Afrique et fils de Jupiter !
Quel important besoin, ou quel malheur extrême
Vous fait quitter ici l'éclat du diadème,
Et pourquoi.....

IARBE, *l'interrompant.*

Trop souvent mes ministres confus
Ont de ta jeune reine essuyé les refus.
J'ai su dissimuler la fureur qui m'anime ;
Et, contraignant encor mon dépit légitime,

Je viens, sous le faux nom de mes ambassadeurs,
De cette cour nouvelle étudier les mœurs,
De ses premiers dédains lui demander justice,
Menacer, joindre enfin la force à l'artifice....
Que sais-je ?.... n'écouter qu'un transport amoureux,
Me découvrir moi-même et déclarer mes feux.

MADHERBAL.

Vos feux !.... Qu'ai-je entendu ? Quoi ! vous aimez la reine?
Dans sa cour, à ses pieds l'amour seul vous amène ?
Vous, seigneur ?

IARBE.

Je t'étonne, et j'en rougis. Apprends
De mon malheureux sort les progrès différents.
Jadis, par mon aïeul exclus de la couronne,
Avant que le destin me rappelât au trône,
Tu sais que, déguisant ma naissance et mon nom,
J'allai fixer mes pas à la cour de Sidon ?
A toi seul en ces lieux je me fis reconnoître;
Je te vis détester les crimes de ton maître:
Je crus que je pouvois me livrer à ta foi.
L'épouvante régnoit dans le palais du roi;
On y pleuroit encor le trépas de Sichée.
A son époux Didon pour jamais arrachée
Couloit dans les ennuis ses jours infortunés.
Je la vis; ses beaux yeux, aux larmes condamnés,
Me soumirent sans peine au pouvoir de leurs charmes:
J'osai former l'espoir de calmer ses alarmes.
Contre Pygmalion je voulois la servir.
A ta reine en secret j'allois me découvrir:
Rien ne m'arrêtoit plus, lorsque sa prompte fuite
Rompit tous les projets de mon âme séduite.

Quelle fut ma tristesse ou plutôt ma fureur!
Tu voulus vainement pénétrer dans mon cœur.
Indigné des forfaits d'un tyran sanguinaire,
J'abandonnai sa cour affreuse et solitaire;
Et portai mes regrets, mes transports violents
Jusqu'aux sources du Nil et sous des cieux brûlants.
Après quatre ans entiers, l'auteur de mes misères
Me rendit par sa mort le sceptre de mes pères.
Je passai de l'exil sur le trône des rois.
Je crus que ma raison reprendroit tous ses droits,
Que de mes mouvements la gloire enfin maîtresse
Sauroit bien triompher d'un reste de foiblesse,
Et que les soins cuisants d'un malheureux amour
Respecteroient le trône et fuiroient de ma cour.
Bientôt un bruit confus, alarmant tous nos princes,
Répand avec terreur au fond de leurs provinces,
Que d'un peuple étranger, arrivé dans nos ports,
Les murs de jour en jour s'élèvent sur ces bords.
J'apprends que, de son frère évitant la furie,
Didon veut s'emparer des côtes de Lybie....
Qu'un amour mal éteint se rallume aisément!
Le mien reprend sa force et croît à tout moment.
Dans ce nouveau transport, je me flatte, j'espère
Qu'au milieu de l'Afrique une reine étrangère
Ne rejettera point le secours et la main
D'un roi, le plus puissant de l'Empire africain.
Par mes ambassadeurs j'offre cette alliance.....
Projets mal concertés! inutile espérance!
Ses refus, colorés de frivoles raisons,
Deux fois m'ont accablé des plus sanglants affronts:
Je veux, tel est l'amour qui m'aveugle et m'entraîne,
Tenter moi-même encor cette superbe reine.

Tout prêts à se montrer, mes soldats, mes vaisseaux
Couvriront autour d'elle et la terre et les eaux.
L'amour conduit mes pas; la haine peut les suivre.
Dans ce doute mortel je ne saurois plus vivre:
Des refus de Didon j'ai trop long-temps gémi:
Aujourd'hui son amant, demain son ennemi.

MADHERBAL.

Voilà donc d'un grand roi toute la politique!
Ses fureurs vont régler le destin de l'Afrique!
Il menace, il gémit: des pleurs mouillent ses yeux!
(à part.)
Iarbe meurt d'amour... et ma reine... Grands dieux!
Que dans le cœur des rois vous mettez de foiblesse!..
(à Iarbe.)
Ah! ne succombez pas sous le trait qui vous blesse.
Un autre flatteroit l'erreur où je vous voi:
Seigneur, fuyez la reine.

IARBE.

Achève; explique-toi.
Rien n'est à ménager quand les maux sont extrêmes;
Achève, Madherbal. Dis-moi tout, si tu m'aimes.

MADHERBAL.

Que ne suis-je en ces lieux ce qu'autrefois j'y fus!
Vous ne formeriez point des désirs superflus.
Depuis plus de trois ans sorti de ma patrie,
J'ai quitté, pour Didon, l'heureuse Phénicie.
Instruit que, sans relâche, en butte au noir courroux
Du tyran qui versa le sang de son époux,
Elle venoit aux bords où le destin l'exile,
Contre un frère cruel mendier un asile,
Je courus; je craignis pour ses jours menacés.
La reine, dans ses murs à peine encor tracés,

Reçut avec transport un serviteur fidèle,
Et de sa confiance elle honora mon zèle.
Mais qu'il faut peu compter sur la faveur des rois!
Un instant détermine ou renverse leur choix.
Depuis que les Troyens, échappés du naufrage,
Ont cherché leur asile aux remparts de Carthage,
Didon, qui les rassemble au milieu de sa cour,
D'emplois et de bienfaits les comble chaque jour.
Eux seuls ont chez la reine un accueil favorable.
Ce n'est pas que j'envie un crédit peu durable;
Je vois en frémissant ce reste de vaincus
Prolonger nos périls, par leur présence accrus.
Pour tout dire, on prétend qu'une éternelle chaîne
Doit unir, en secret, Énée avec la reine.

IARBE.

Que dis-tu? Quoi! la reine.... Ah! c'est trop m'outrager.
Je venois la fléchir; il faut donc me venger.
Les Tyriens eux-même, indignés contre Énée,
Souffriront à regret ce honteux hyménée.
Toi-même, verras-tu d'un œil indifférent
Couronner dans ces murs le chef d'un peuple errant?
La chute des Troyens seroit bientôt l'ouvrage,
Madherbal: c'est à toi de seconder ma rage.

MADHERBAL.

Moi, seigneur, moi rebelle!... Ah! j'en frémis d'horreur!...
Mais il faut excuser l'amour et sa fureur.
Fallût-il sur moi seul attirer la tempête;
Et dussé-je payer mes discours de ma tête,
Je parlerai, seigneur; et peut-être ma voix
Aura-t-elle au conseil encore quelque poids.
La reine à vos désirs ne peut trop tôt souscrire;
Je le vois, je le pense, et j'oserai le dire.

Mais si de Madherbal le zèle parle en vain,
Si l'étranger l'emporte, et s'il l'épouse enfin,
N'attendez rien, malgré votre douleur mortelle,
D'un sujet, d'un ministre à ses devoirs fidèle.
Jamais flatteur, toujours prêt à leur obéir,
Je sais parler aux rois, mais non pas les trahir....
Or ouvre.... Rappelez toute votre prudence,
Et forcez votre amour à garder le silence.

SCÈNE II.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ, *suite de Didon dans le fond;* IARBE, MADHERBAL.

IARBE, *à Didon.*

Reine, j'apporte ici les vœux d'un souverain.
Iarbe, par ma voix, vous offre encor sa main;
Et si, sans affecter une audace trop vaine,
Un sujet peut vanter les attraits d'une reine,
Du roi qui me choisit heureux ambassadeur,
Je puis, en vous voyant, vous promettre son cœur.
Pour un hymen si beau, tout parle, tout vous presse.
De nos vastes États souveraine maîtresse,
En impuissants efforts, en murmures jaloux,
Laissez de votre frère éclater le courroux.
Qu'il redoute, lui-même, une sœur outragée,
Qui n'a qu'à dire un mot et qui sera vengée.
Au nom d'Iarbe seul vos ennemis tremblants
Respecteront vos murs encore chancelants.
Lui seul peut désormais assurer votre empire.
Terminez, grande reine, un hymen qu'il désire,
Et que toute l'Afrique, instruite de son choix,
Adore vos attraits et chérisse vos lois.

DIDON.

Lorsque, du sort barbare innocente victime,
J'ai fui loin de l'Asie un frère qui m'opprime,
Je ne m'attendois pas qu'un fils du roi des dieux
Voulût m'associer à son rang glorieux.
Je dis plus; j'avouerai que cette préférence
Exigeoit de mon cœur plus de reconnoissance:
Mais, tel est aujourd'hui l'effet de mon malheur,
Didon ne peut répondre à cet excès d'honneur.
Qu'importe à votre roi l'hymen d'une étrangère?
Faut-il que mes refus excitent sa colère?
Sauver mes jours proscrits, rendre heureux mes sujets,
Avec les rois voisins entretenir la paix,
C'est tout ce que j'espère, ou que j'ose prétendre.
Un jour mes successeurs pourront plus entreprendre;
C'en est assez pour moi : mais je ne règne pas
Pour donner lâchement un maître à mes États.

IARBE.

Vos États?.... Mais, enfin, puisqu'il faut vous le dire,
Madame, dans quels lieux fondez-vous un empire?
Ce roi qui vous recherche, et que vous dédaignez,
Vous demande aujourd'hui de quel droit vous régnez.
Ce rivage et ce port, compris dans la Lybie,
Ont obéi long-temps aux rois de Gétulie.
Les Tyriens et vous n'ont pu les occuper,
Sans les tenir d'Iarbe, ou sans les usurper.

DIDON.

Ce discours téméraire a de quoi me surprendre:
Vous abusez du rang qui me force à l'entendre.
Ministre audacieux, sachez que votre roi,
Sans doute, est mon égal, mais ne peut rien sur moi.
Par d'étranges hauteurs ce monarque s'explique!

Prétend-il disposer des trônes de l'Afrique ?
Eh ! quel droit plus qu'un autre a-t-il de commander ?
Les empires sont dus à qui sait les fonder.
Cependant, quelle haine, ou quelle méfiance
Armeroit contre moi votre injuste vengeance ?
De quoi vous plaignez-vous, et quel crime ont commis
D'infortunés soldats à mes ordres soumis ?
Ont-ils troublé la paix de vos climats stériles ?
Ont-ils brûlé vos champs et menacé vos villes ?
Que dis-je ? ce rivage où les vents et les eaux,
D'accord avec les dieux, ont poussé mes vaisseaux ;
Ces bords inhabités, ces campagnes désertes
Que sans nous la moisson n'auroit jamais couvertes ;
Des sables, des torrents et des monts escarpés,
Voilà donc ces pays, ces États usurpés ?....
Mais devrois-je, à vos yeux, rabaissant ma couronne
Justifier le rang que le destin me donne ?
Les rois, comme les dieux, sont au-dessus des lois.
Je règne ; il n'est plus temps d'examiner mes droits.

IARBE.

Cette fierté m'apprend ce qu'il faut que je pense.
Ainsi d'un roi vainqueur vous bravez la puissance ?
Déja prête à partir la foudre est dans ses mains,
Madame. Toutefois, forcé par vos dédains,
Forcé par son honneur de punir une injure
Qui de tous ses sujets excite le murmure,
S'il pense à se venger, je connois bien son cœur,
Croyez que ses regrets égalent sa fureur.
Mais vous l'avez voulu ; votre injuste réponse
Ne permet plus....

DIDON, *l'interrompant.*

J'entends, et vois ce qu'on m'annonce.

Je sais combien les rois doivent être irrités
D'une paix, d'un hymen trop souvent rejetés ;
Un refus est pour eux le signal de la guerre.
Autour de mes remparts ensanglantez la terre ;
Iarbe, je le vois, est tout prêt d'éclater ;
Je l'attends, sans me plaindre et sans le redouter.

IARBE.

Ah ! je ne sais que trop les raisons.... Mais, madame,
Je devrois respecter les secrets de votre âme.
J'en ai trop dit peut-être ; excusez un sujet
Qu'entraîne pour son prince un amour indiscret.
Je vous laisse. A vos yeux mon zèle a dû paroître,
Et j'apprendrai bientôt vos refus à mon maître.
(Il sort.)

SCÈNE III.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ, MADHERBAL, SUITE.

DIDON, *à part.*

Il faudra donc payer le tribut de mon rang,
Et pour régner en paix verser des flots de sang ?....
Affreux destin des rois !.... Mais la gloire l'ordonne....
(A Madherbal.)
Vous, ministre guerrier, l'appui de ma couronne,
C'est à vous de pourvoir au salut de l'État.

MADHERBAL.

Madame, je réponds du peuple et du soldat.
S'ils craignent, c'est pour vous et non pas pour eux-mêmes.
Soumis, avec respect, à vos ordres suprêmes....

DIDON, *l'interrompant.*

Qu'il m'aiment seulement ; c'est là tout mon espoir.
Malheur aux souverains obéis par devoir !

Qu'importe que l'on meure en servant leur querelle
Si, dans le fond des cœurs, la haine éteint le zèle?....
Autour de nous la guerre allume son flambeau;
Mes refus sur Carthage attirent ce fléau;
Que diront mes sujets?

MADHERBAL.

Ils combattront, madame...:
Mais, puisque vous voulez pénétrer dans leur âme,
Lire leurs sentiments et connoître leurs vœux,
J'obéis à ma reine et vais parler pour eux.
Ils pensoient que le nœud d'une auguste alliance
Pouvoit seul affermir votre foible puissance,
Vous assurer un trône élevé par vos mains.
Voyez dans quels climats vous fixent les destins.
Contre les noirs projets de votre injuste frère
Pensez-vous que les flots vous servent de barrière?
Les pavillons de Tyr sont les rois de la mer.
Ici les Africains, peuple indomtable et fier;
Plus loin d'affreux écueils, des rochers et des sables,
D'un pays inconnu limites effroyables,
De stériles déserts, de vastes régions
Que l'œil ardent du jour brûle de ses rayons,
Sont d'éternels remparts, dans l'état où nous sommes,
Entre tous vos sujets et le reste des hommes.
Pour mettre en sûreté votre sceptre et vos jours,
Aux autels de l'hymen implorez du secours.
Votre gloire en dépend, encor plus que la nôtre.
Au bonheur d'un époux daignez devoir le vôtre:
Daignez au rang suprême associer un roi.

DIDON.

J'estime vos conseils, autant que je le doi.
Je les ai prévenus.... Mais quel choix puis-je faire?

MADHERBAL.

Un héros seul, sans doute, est digne de vous plaire.
Les plus grands rois du monde en seroient honorés.
D'ennemis furieux nous sommes entourés.
L'étendard de la guerre et le son des trompettes
Vous avertit assez des périls où vous êtes.
Du moins, que votre époux ait plus que des aïeux :
Qu'il soit, si vous voulez, issu du sang des dieux ;
Mais qu'il ait des soldats, des villes, des provinces.
Votre hymen est brigué par tant d'illustres princes.
Par leurs ambassadeurs tous vous offrent leurs vœux :
C'est régner sur les rois que de choisir entr'eux ;
Mais choisissez, madame, et qu'un digne hyménée
De vos jours opprimés change la destinée.
Se peut-il qu'un héros, qu'un jeune souverain,
Qu'un fils de Jupiter vous sollicite en vain ?
Iarbe....

DIDON, *l'interrompant.*

C'est assez ; et je rends grâce au zèle
D'un ami, d'un ministre et d'un guerrier fidèle.
Je dois répondre aux vœux du peuple et de la cour,
Et vous saurez mon choix avant la fin du jour.

(*Madherbal sort.*)

SCÈNE IV.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, *à part.*

HÉLAS ! il est écrit avec des traits de flamme
Ce choix tant combattu, ce choix qu'a fait mon âme !
Mon malheureux secret n'est que trop dévoilé ;
Mes yeux et mes soupirs l'ont assez révélé....

(*à Elise et à Barcé.*)
O vous à qui mon cœur s'ouvre avec confiance,
Vous dont les soins communs ont formé mon enfance,
Compagnes qui faisiez la douceur de mes jours,
Devant vous à mes pleurs je donne un libre cours.

ÉLISE.

Eh ! pourquoi consumer vos beaux jours dans les larmes?
Ce triste désespoir est-il fait pour vos charmes ?
Sujette dans l'Asie et reine en ces climats,
Les hommages des rois accompagnent vos pas.
Le choix que vous ferez affermira sans doute
Cet Empire naissant que l'Afrique redoute.
Vous pouvez être heureuse, et vous versez des pleurs !

BARCÉ.

Qui l'eût cru que l'amour causeroit vos malheurs,
Vous que, depuis la mort de votre époux Sichée,
Tant de superbes rois ont en vain recherchée ?
Échappé du courroux de Neptune et de Mars,
Un étranger paroît; il charme vos regards.
Vous l'aimez aussitôt que le sort vous l'envoie.

DIDON.

Oui, je l'aime; et mon âme est pour jamais la proie
De la divinité dont il reçut le jour.
Je reconnois sa mère à mon funeste amour.
Car ne présumez pas qu'en secret satisfaite,
Votre reine elle-même ait hâté sa défaite:
J'ai combattu long-temps, et, dans ces premiers jours,
La mort même et l'enfer venoient à mon secours.
Tremblante de frayeur, de remords déchirée,
Aux mânes d'un époux je me croyois livrée;
Mais ces tristes objets sont enfin disparus,
Enée est dans mon cœur; les remords n'y sont plus....

Hélas ! avec quel art il a su me surprendre !
Chaque instant qu'attachée au plaisir de l'entendre,
J'écoutois le récit de ces fameux revers
Qui du nom des Troyens remplissent l'univers,
Malgré le nouveau trouble élevé dans mon âme,
Je prenois pour pitié les transports de ma flamme.
Quelle étoit mon erreur, et qu'il est dangereux
De trop plaindre un héros aimable et malheureux !....

(à part.)

Amour, que sur nos cœurs ton pouvoir est extrême !....

(à Elise.)

Même après le danger on craint pour ce qu'on aime....
Je crois voir les combats que j'entends raconter ;
Je frémis pour Énée et je cours l'arrêter.
Tantôt sous ces remparts que la Grèce environne,
Je le vois affronter les fureurs de Bellone ;
Je le suis, et des Grecs défiant le courroux,
Je prétends sur moi seule attirer tous leurs coups.
Mais bientôt sur ses pas je vole épouvantée
Dans les murs saccagés de Troie ensanglantée.
Tout n'est à mes regards qu'un vaste embrasement ;
A travers mille feux je cherche mon amant.
Je tremble que du ciel la faveur ralentie
N'abandonne le soin d'une si belle vie ;
Mes vœux des immortels implorent le secours...
Toutefois, au moment de voir trancher ses jours
Dans ce dernier combat où l'entraîne la gloire,
Je crains également sa mort ou sa victoire.
Je crains que des Troyens relevant tout l'espoir,
Il ne m'ôte à jamais le bonheur de le voir....

(à part.)

Ilion, à ton sort mes yeux donnent des larmes ;

Mais pardonne à l'amour qui cause mes alarmes:
De ta chute aujourd'hui je rends grâces aux dieux,
Puisque c'est à ce prix qu'Énée est en ces lieux!

ÉLISE.

Le bonheur de ma reine est tout ce qui me flatte;
Mais, puisqu'il faut enfin que votre amour éclate,
Songez à prévenir le barbare courroux
D'un frère qui vous hait et d'un rival jaloux.....
Puissent des Phrygiens la force et le courage
Soutenir dignement le destin de Carthage!
Puisse leur alliance....

DIDON, *l'interrompant.*

Oui, je vais déclarer
Un hymen que mon cœur ne veut plus différer...
Quoi! du rang où je suis déplorable victime,
Faut-il sacrifier un amour légitime?
Et, nourrissant toujours d'ambitieux projets,
Immoler mon repos à de vains intérêts?
N'ajoutons rien aux soins de la grandeur suprême:
Trop de tourments divers suivent le diadème;
Et le destin des rois est assez rigoureux
Sans que l'amour les rende encor plus malheureux!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉNÉE, ACHATE.

ÉNÉE.

Tandis que de sa cour la reine environnée
Aux chefs des Tyriens apprend notre hyménée,
Cher Achate, je puis t'ouvrir en liberté
Les secrets sentiments de mon cœur agité.
En vain à mes désirs tout semble ici répondre,
L'inflexible destin se plaît à me confondre.
Je ne sais quel remords me trouble nuit et jour:
Les jeux et les plaisirs règnent dans cette cour,
Cependant son éclat m'importune et me gêne;
Je jouis à regret des bienfaits de la reine:
Par mille soins divers je me sens déchirer.
Que m'annonce ce trouble et qu'en dois-je augurer?
Quoi! de ces lieux encor faudra-t-il que je parte?
Se peut-il que le ciel, que Junon m'en écarte,
Que je sois sans asile, et que les seuls Troyens
Perdent dans l'univers le droit de citoyens?

ACHATE.

Je ne reconnois point Énée à ce langage.
Ah! rougissez plutôt des bienfaits de Carthage.
Non, ce n'est point l'amour, c'est la guerre, seigneur,
Qui seule d'un héros doit payer la valeur.
Hâtez-vous de poursuivre une illustre conquête.....
Eh quoi! vous balancez? Quel charme vous arrête?

Qu'est devenu ce cœur si grand, si généreux
Que n'étonna jamais le sort le plus affreux?

ÉNÉE.

Depuis que dans le sang des peuples de Pergame
Ménélas a puni les crimes de sa femme,
Et qu'aux bords ravagés par les Grecs triomphants
Les cendres d'Ilion sont le jouet des vents,
J'ai conduit, j'ai traîné de rivage en rivage
Le reste des Troyens échappé du carnage.
Nous avons cru cent fois arriver dans ces lieux
Que nous avoient promis les ministres des dieux;
Mais tu sais comme alors d'invincibles obstacles
Démentoient à nos yeux le prêtre et les oracles.
Ici l'onde en fureur nous éloignoit du bord;
Là, par un vent plus doux, conduit jusques au port,
J'ai vu des nations ensemble conjurées,
Les armes à la main, nous fermer leurs contrées.
Plus loin, quand mes soldats accablés de travaux
Commençoient à goûter les douceurs du repos,
Qu'ils vivoient sans alarme et traçoient avec joie
Les temples et les murs d'une seconde Troie,
Je vis les dieux, armés de foudres et d'éclairs,
Aux Troyens effrayés parler du haut des airs,
Et la contagion, pire que le tonnerre,
Couvrir d'un souffle impur la face de la terre.
Il fallut s'éloigner de ces bords infectés.
Ainsi, dans l'univers proscrits, persécutés,
Victimes des rigueurs d'une injuste déesse,
Énée et les Troyens trouvent partout la Grèce.
Touché de nos malheurs, un seul peuple aujourd'hui
Nous reçoit dans ses murs, nous offre son appui.

Crois-tu que mes soldats, qui jouissent à peine
De l'asile et des biens qu'ils doivent à la reine,
S'il faut abandonner ces fortunés climats
Et braver sur les flots les horreurs du trépas,
Reconnoissent ma voix et quittent sans murmure
Le repos précieux que Didon leur assure,
Pour aller sur mes pas en de sauvages lieux
Importuner encor les oracles des dieux?

ACHATE.

Obéir à son roi n'est pas un sacrifice.
Seigneur, à vos soldats rendez plus de justice.
Le malheur, votre exemple en ont fait des héros:
Présentez-leur la gloire, ils fuiront le repos.
Mais vous-même, s'il faut vous parler sans contrainte,
Le refus des Troyens n'est pas la seule crainte
Qui retient en ces lieux vos désirs et vos pas:
Un soin plus séduisant.....

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Je ne m'en défends pas;
Je brûle pour Didon. Sa vertu magnanime
N'a que trop mérité mes feux et mon estime!
Je ne sais si mon cœur se flatte en son amour,
Mais peut-être le ciel m'appeloit à sa cour.
Son malheur est le mien, ma fortune est la sienne;
Elle fuit sa patrie, et j'ai quitté la mienne.
Le fier Pygmalion poursuit les Tyriens;
Les Grecs de toutes parts accablent les Troyens.
L'un à l'autre connus par d'affreuses misères,
Le destin nous rassemble aux terres étrangères;
Et peut-on envier à deux cœurs malheureux
Le funeste rapport qui les unit tous deux?

Que dis-je ? sans Didon, sans ses soins favorables,
D'Ilion fugitif les restes méprisables,
Inconnus dans ces lieux, sans vaisseaux, sans secours,
Sur un rivage aride auroient fini leurs jours.
As-tu donc oublié comme, après le naufrage,
Nous crûmes sur ces bords tomber dans l'esclavage?
Les Tyriens en foule accompagnoient nos pas,
Et déja contre nous ils murmuroient tout bas.
Sur un trône brillant leur jeune souveraine
Rendit d'abord le calme à mon âme incertaine.
Ses regards, ses discours, garants de sa bonté,
Cet air majestueux, cette douce fierté,
Ces charmes dont l'éclat, digne ornement du trône,
Sur le front d'une reine embellit la couronne,
Les hommages flatteurs d'une superbe cour,
Tout m'inspiroit déja le respect et l'amour.
Avec quelle douceur, écoutant ma prière,
Dans le noble appareil d'une pompe guerrière,
Cette reine, sensible au récit de mes maux,
Promit de terminer le cours de mes travaux!
Les effets chaque jour ont suivi sa promesse.
Achate, je dois tout aux soins de sa tendresse.
Eh! puis-je refuser mon cœur à ses attraits,
Quand ma reconnoissance est due à ses bienfaits?

ACHATE.

Tel est d'un cœur épris l'aveuglement extrême!
Il se fait un plaisir de s'abuser lui-même;
Et le vôtre, seigneur, qui cherche à s'éblouir,
Court après le danger quand il devroit le fuir.
Déja, tout occupé de sa grandeur future,
D'un trop honteux repos votre peuple murmure:

Il croit que chaque instant retarde ses destins,
Si la gloire une fois.....

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Eh ! c'est ce que je crains.
Je ne trahirai point cette gloire inhumaine;
Mais mon cœur sait aussi ce qu'il doit à la reine....
Je la vois.... Laisse-nous. Trop heureux en ce jour
Si je puis accorder et l'honneur et l'amour !

(*Achate sort.*)

SCÈNE II.

DIDON, ÉLISE, ÉNÉE.

DIDON, *à Énée.*

SEIGNEUR, il étoit temps que ma bouche elle-même
Aux peuples de Carthage apprît que je vous aime,
Et qu'un nœud solennel, gage de notre foi,
Devoit aux yeux de tous vous engager à moi.
A cet heureux hymen je vois que tout conspire,
Le salut des Troyens, l'éclat de mon empire.
Ce n'est pas l'amour seul dont le tendre lien
Doit unir à jamais votre sort et le mien :
Un intérêt commun aujourd'hui nous engage.
Je termine vos maux : vous défendrez Carthage;
Et, malgré tant de rois contre nous irrités,
Vous saurez affermir le trône où vous montez.
Cher prince, qu'il est doux pour mon cœur, pour le vôtre,
Que notre sort dépende et de l'un et de l'autre,
Et qu'un lien charmant, l'objet de tous nos vœux,
Finisse nos malheurs en couronnant nos feux !

ÉNÉE.

Ah ! c'est de tous les biens le plus cher à mon âme !
Quel comble à vos bienfaits ! quel bonheur pour ma flamme!

(*à part.*)

Quoi ! je serois à vous ?.... Espoir trop enchanteur,
Ne seras-tu pour moi qu'une flatteuse erreur ?...

(*à Didon.*)

Mais ma crainte peut-être en secret vous offense :
Pardonnez ; le malheur nourrit la défiance.....
Ah ! si je disposois des jours que je vous doi,
Et si tous les Troyens pensoient comme leur roi.....

DIDON, *l'interrompant.*

Que dites-vous, seigneur ? quelle alarme nouvelle...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

S'il faut périr pour vous, je réponds de leur zèle ;
Mais je vous aime trop pour rien dissimuler.
Ma princesse.....

(*Il hésite.*)

DIDON.

Achevez. Vous me faites trembler.

ÉNÉE.

Vous voyez sur ces bords le déplorable reste
D'un peuple si long-temps à ses vainqueurs funeste.
Cependant, accablé du malheur qui le suit,
Malgré l'abaissement où le ciel l'a réduit,
Malgré tant d'ennemis obstinés à sa perte,
Et la mort tant de fois à ses regards offerte,
Ce reste fugitif, ce peuple infortuné
A soumettre les rois croit être destiné.
Les Troyens, sur mes pas, veulent se rendre maîtres
Des climats où jadis ont régné leurs ancêtres.
L'Ausonie est ce lieu si cher à leurs désirs.
Leurs chefs osent déja condamner mes soupirs.
Je tremble que du ciel les sacrés interprètes
Ne joignent leur suffrage à ces rumeurs secrètes,

Et qu'un zèle indiscret, échauffant les esprits,
Ne porte jusqu'à moi la révolte et les cris.
Tel est du préjugé le pouvoir ordinaire;
Il soumet aisément le crédule vulgaire;
Courageux sans honneur, scrupuleux sans vertu,
Souvent, dans les transports dont il est combattu,
Le soldat entraîné sur la foi d'un oracle,
Du respect pour les rois foule à ses pieds l'obstacle,
Cède, sans la connoître, à la religion,
Et se fait un devoir de la rébellion.....
Ah! si le même jour où mon âme contente
Se promet un bonheur qui passoit mon attente,
Si, dans le moment même où vous me l'annoncez,

(Voyant Didon changer de visage.)

Une gloire barbare..... Hélas! vous frémissez!

DIDON.

Qu'ai-je entendu, cruel? Quel funeste langage!.....
Le trouble de mon cœur m'en apprend davantage.
Quoi! cet hymen si doux, si cher à nos souhaits,
Seroit donc traversé par vos propres sujets?
Je voulois les combler et de biens et de gloire;
Ils veulent donc ma mort?

ÉNÉE.

Non, je ne puis le croire.
Enchantés du repos que vous leur assurez,
Ils vous verront, madame, et vous triompherez.
Mon cœur qui s'attendrit souffre à regret l'idée
Du trouble dont votre âme est déja possédée.....
Je vous quitte: il est temps d'instruire les Troyens
Du nœud qui les unit aux soldats tyriens.
Mais dût le ciel lui-même, inspirant ses ministres,
Ne m'annoncer ici que des ordres sinistres,

Ni les dieux offensés ni le destin jaloux
Ne m'ôteront l'amour dont je brûle pour vous.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à Élise.*

Élise, que deviens-je et quel trouble m'agite?
Quel soupçon se présente à mon âme interdite?
De quel malheur fatal vient-il me menacer?
Énée! O ciel!.... Non, non, je ne puis le penser.
Il m'aime; il ne veut point trahir une princesse
Qui par mille bienfaits lui prouve sa tendresse.
Mais, lorsque notre hymen doit faire son bonheur,
Quel noir pressentiment fait naître sa terreur?....

(A part.)

Est-ce toi, peuple ingrat?.... est-ce vous, cher Énée,
Qui trompez, sans pitié, mon âme infortunée?
Qui dois-je soupçonner? quels maux dois-je prévoir?
Conspirez-vous ensemble à trahir mon espoir?
Tendre ou perfide amant!.... Fatale incertitude!

ÉLISE.

Soupçonner un héros de tant d'ingratitude,
Quand vos bienfaits sur lui versés avec éclat....

DIDON, *l'interrompant.*

En amour un héros n'est souvent qu'un ingrat.
Hélas! après l'espoir dont je m'étois flattée,
Dans quel gouffre d'horreurs suis-je précipitée!
Je m'attends désormais aux plus sensibles coups;
J'ignore mes malheurs et dois les craindre tous.

ÉLISE.

Ah! du choix des Troyens vos faveurs vous répondent,
Et contre leurs destins les vôtres vous secondent.
Assez et trop long-temps leur empire détruit,
Un pays ignoré qui sans cesse les fuit,
Ont causé leurs regrets, nourri leur espérance;
Croyez que le repos, les plaisirs, l'abondance
Effaceront bientôt de ces cœurs prévenus
Une ville brûlée et des bords inconnus.

DIDON.

Non, il faut qu'avec lui mon âme s'éclaircisse.....
J'y vole.... Un seul instant redouble mon supplice....

SCÈNE IV.

BARCÉ, DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à part.*

MAIS, que nous veut Barcé?

BARCÉ.

Prêt à quitter ces lieux,
L'ambassadeur demande à paroître à vos yeux,
Madame : il suit mes pas, et vient pour vous instruire
D'un secret important au bien de cet empire.

DIDON, *à part.*

Quoi! dans le moment même où mon cœur désolé
Cherche à vaincre l'ennui dont il est accablé,
Quand je sens augmenter la douleur qui me presse,
Faut-il qu'à mes regards un étranger paroisse?
Il lira dans mes yeux mon triste désespoir;
Et peut-être mes pleurs.... N'importe, il faut le voir....
Que vous êtes cruels, soins attachés au trône,
Et que vous vendez cher le pouvoir qu'il nous donne!...

(A Élise.)

Par la contrainte affreuse où je suis malgré moi,
Élise, tu connois quel est le sort d'un roi.
Ce faste dont l'éclat l'environne sans cesse
N'est qu'un dehors pompeux qui cache sa foiblesse.
Sous la pourpre et le dais nous bravons l'univers.....
Je vais parler en reine, et mon cœur est aux fers....

(A Barcé.) *(A Élise.)*

Appelez ce Numide.... Et vous qu'on se retire.

(Barcé sort d'un côté, et Élise d'un autre.)

SCÈNE V.

DIDON, *seule.*

QUE vient-il m'annoncer?.... Que pourrai-je lui dire?

SCÈNE VI.

IARBE, DIDON.

IARBE.

IARBE aux Phrygiens est donc sacrifié,
Madame? Votre hymen est enfin publié.
C'est peu que d'un refus l'ineffaçable outrage
D'un monarque puissant irrite le courage;
Un guerrier, qui jamais ne l'auroit espéré,
A l'amour d'un grand roi se verra préféré!
Du moins, si votre cœur, sans désirs et sans crainte,
Pour toujours de l'hymen avoit fui la contrainte!....
Mais de ce double affront l'éclat injurieux
N'armera pas en vain un prince furieux....
Achevez, sans rougir, ce fatal hyménée;
Bravez toute l'Afrique et couronnez Énée:

Il sera votre époux, il défendra vos droits,
Et bientôt, défiant le courroux de nos rois,
Suivi de ses Troyens....

DIDON, *l'interrompant.*

Je m'abuse peut-être.
Vous pouvez, cependant, rejoindre votre maître;
C'est à lui de choisir ou la guerre ou la paix :
J'aime, j'épouse Énée, et mes soldats sont prêts.

IARBE.

Oui, madame, il choisit; et vous verrez, sans doute,
Éclater des fureurs que pour vous je redoute.....
Vous épousez Énée! et votre bouche, ô ciel!
Me fait avec plaisir un aveu si cruel....
(A part.)
Ne tardons plus, suivons le courroux qui m'entraîne.

DIDON.

Oubliez-vous qu'ici vous parlez à la reine?

IARBE.

A ma témérité reconnoissez un roi.

DIDON.

Quoi! se peut-il qu'Iarbe?....

IARBE, *l'interrompant.*

Oui, cruelle! c'est moi.
Dès mes plus jeunes ans, par le destin contraire,
Conduit dans les climats où règne votre frère,
Je vous vis, vos malheurs firent taire mes feux....
Un autre parleroit des tourments rigoureux
Qui remplirent depuis une vie odieuse,
Qui ne sauroit sans vous être jamais heureuse.
Je ne viens point ici, de moi-même enivré,
Vous faire de ma flamme un aveu préparé;

Peu fait à l'art d'aimer, j'ignore ce langage
Que pour surprendre un cœur l'amour met en usage.
Je laisse à mes rivaux les soupirs, les langueurs,
Du luxe asiatique hommages séducteurs,
Vains et lâches transports dont la vertu murmure,
Qu'enfante la mollesse et que suit le parjure.
Je vous offre ma main, mon trône, mes soldats.
Dites un mot, madame, et je vole aux combats.
Je domterai, s'il faut, l'Afrique et votre frère;
Mais malheur au rival dont l'ardeur téméraire
Osera disputer à mon amour jaloux
Le bonheur de vous plaire et de vaincre pour vous!

DIDON.

Seigneur, de votre amour justement étonnée,
A de nouveaux revers je me vois condamnée;
Car enfin, quel que soit le transport de vos feux,
Mon cœur n'est plus à moi pour écouter vos vœux.....
Mais, quoi! je connois trop cette vertu sévère
Dont votre auguste front porte le caractère:
Un héros tel que vous, fameux par ses exploits,
Dont l'Afrique redoute et respecte les lois,
Maître de tant d'États doit l'être de son âme.
Voudroit-il, n'écoutant que sa jalouse flamme,
D'un amant ordinaire imiter les fureurs?
Non, ce n'est pas aux rois d'être tyrans des cœurs.
Montrez-vous fils du dieu que l'Olympe révère.
J'admire vos exploits; votre amitié m'est chère;
C'est à vous de savoir si je puis l'obtenir,
Ou si de mes refus vous voulez me punir.
Si, dans les mouvements du feu qui vous anime,
Vous voulez seconder le destin qui m'opprime,

Hâtez-vous, signalez votre jaloux transport :
Accablez une reine en butte aux coups du sort,
Qui, prête à voir sur elle éclater le tonnerre,
Peut succomber enfin sous une injuste guerre,
Mais que le sort cruel n'abaissera jamais
A contraindre son cœur pour acheter la paix.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

IARBE, *seul.*

Dieux! quel trouble est le mien! Le feu qui me dévore,
Malgré ses fiers dédains, peut-il durer encore?

SCÈNE VIII.

ZAMA, IARBE.

IARBE.

Où courez-vous, Zama?

ZAMA.

Seigneur, songez à vous.
On soupçonne qu'Iarbe est caché parmi nous.
Un bruit sourd et confus....

IARBE, *l'interrompant.*

Il n'est plus temps de feindre :
Iarbe est découvert; mais tu n'as rien à craindre.

ZAMA.

Eh quoi! lorsqu'on s'attend à voir, de toutes parts,
Vos soldats furieux assiéger ces remparts,
Croyez-vous qu'un rival, l'objet de votre haine....

IARBE, *à part.*

Malheureux! où m'emporte une tendresse vaine?

La rage et le dépit me font verser des pleurs.
N'ai-je pu déguiser mes jalouses fureurs?....
Et toi qui dois rougir du feu qui me surmonte,
Toi qui devrois venger ma douleur et ma honte,
Maître de l'univers, les dédains, les mépris,
Si je suis né de toi, sont-ils faits pour ton fils?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Non, tu combats en vain l'amour qui me possède :
Une prompte vengeance en est le seul remède.
J'estime tes conseils, j'admire ta vertu ;
Sous le joug, malgré moi, je me sens abattu.
Je vois ce que mon rang me prescrit et m'ordonne :
Un excès de foiblesse est indigne du trône.
Je sais qu'un souverain, un guerrier, tel que moi,
N'est point fait pour céder à la commune loi ;
Qu'il faut, loin de gémir dans un lâche esclavage,
Que sur ses passions il règne avec courage ;
Et qu'un grand cœur, enfin, devroit toujours songer
A vaincre son amour plutôt qu'à le venger.
Sans doute, et de mes feux je dois rougir peut-être ;
Mais la raison nous parle, et l'amour est le maître....
Que sais-je ! la fureur ne peut-elle à son tour,
Dans un cœur outragé succéder à l'amour ?
Ou si je veux en vain surmonter sa puissance,
Du moins l'heureux succès d'une juste vengeance
Adoucira les soins qui troublent mon repos ;
Et c'est toujours un bien que de venger ses maux.

MADHERBAL.

Je vous plains d'autant plus, que votre cœur lui-même,
Seigneur, paroît gémir de sa foiblesse extrême.

Ah ! si votre âme en vain tâche de se guérir,
Si vos propres malheurs ne servent qu'à l'aigrir,
Brisez avec fierté de rigoureuses chaînes ;
Mais n'intéressez point votre gloire à vos peines...
Les refus de la reine offensent votre honneur !
Ils arment vos sujets ! Non, je ne puis, seigneur,
Dans de pareils transports vous flatter ni vous croire.
Qu'a de commun enfin l'amour avec la gloire ?
Et le refus d'un cœur est-il donc un affront
Qui doive d'un héros faire rougir le front ?
Songez....

IARBE, *l'interrompant.*

J'aime la reine ; un autre me l'enlève.
Ah ! s'il faut malgré moi que leur hymen s'achève,
Je ne souffrirai pas qu'heureux impunément
Ils insultent ensemble à mon égarement....
(A part.)
A quoi me réduis-tu, trop cruelle princesse ?
Tu sais comme mon cœur, tout plein de sa tendresse,
Venoit avec transport offrir à tes appas
Un secours nécessaire à tes foibles États ?
J'ai voulu contre tous défendre ton empire,
Et tu veux me forcer, ingrate ! à le détruire.

MADHERBAL.

Eh bien ! suivez, seigneur, ce courroux éclatant,
Et d'un combat affreux précipitez l'instant.
Baignez-vous dans le sang, frappez votre victime,
En amant furieux plus qu'en roi magnanime.
C'est aux dieux maintenant d'être notre soutien.
Je vois sans en frémir son danger et le mien.
Avec la même ardeur, avec le même zèle
Que j'ai parlé pour vous, je périrai pour elle ;

Et l'univers peut-être, instruit de ses douleurs,
Condamnera vos feux et plaindra ses malheurs.

IARBE.

Eh! que m'importe à moi ce frivole murmure,
Pourvu que ma vengeance efface mon injure!
Non, non, d'une maîtresse adorer les rigueurs,
Ménager son caprice et respecter ses pleurs,
C'est le frivole excès d'une pitié timide,
Et qui n'entra jamais dans le cœur d'un Numide.
J'exciterai, dis-tu, l'horreur de l'univers?
Eh! crois-tu que le Dieu qui tonne dans les airs
Souffre sans éclater qu'une femme étrangère
Au sang de Jupiter indignement préfère
Un transfuge échappé des bords du Simois,
Qui n'a su ni mourir, ni sauver son pays,
Et qui n'apporte ici, du fond de la Phrygie,
Que les crimes de Troie et les mœurs de l'Asie?
J'en atteste le dieu dont j'ai reçu le jour,
Ces superbes remparts, témoins de mon amour,
Ces lieux où, dévoré d'une flamme trop vaine,
J'ai moi-même essuyé les refus de ta reine,
Ne me reverront plus que la flamme à la main
Jusque dans ces palais me frayer un chemin.
J'assemblerai, s'il faut, toute l'Éthiopie:
Dans ses déserts brûlants j'armerai la Nubie;
Des peuples inconnus suivront mes étendards:
Un déluge de feu couvrira vos remparts;
Et si ce n'est assez pour les réduire en poudre,
Mes cris iront aux cieux, et j'ai pour moi la foudre.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MADHERBAL, *seul.*

JUSTE ciel, qui m'entends, écarte ces horreurs!...
(Apercevant entrer Élise.)
Élise vient... Sait-elle encor tous nos malheurs?

SCÈNE III.

ÉLISE, MADHERBAL.

MADHERBAL.

ENFIN voici le jour marqué par nos alarmes,
Madame; c'en est fait, Iarbe court aux armes.
Témoin de la fureur qui dévore ses sens,
Je viens de recevoir ses adieux menaçants;
Le bruit dans nos remparts va bientôt s'en répandre.

ÉLISE.

A de pareils transports la reine a dû s'attendre.
Je courois, sur vos pas, la chercher en ces lieux.....
(Voyant paroître Didon.)
Je la vois... La douleur est peinte dans ses yeux.

SCÈNE IV.

DIDON, ÉLISE, MADHERBAL.

DIDON, *à Élise.*

AH! venez rassurer une amante troublée.
Des guerriers phrygiens l'élite est assemblée,
Leurs prêtres ont déja fait dresser des autels:
Ils entraînent Énée aux pieds des immortels.....
Élise, autour de lui je ne vois que des traîtres.

ÉLISE.

Eh quoi! soupçonnez-vous la vertu de leurs prêtres?
Qui sait si par leurs soins les volontés du sort
Avec tous vos projets ne seront pas d'accord?
Que craignez-vous?

DIDON.

Je crains ce que leur bouche annonce.
Jamais la vérité ne dicta leur réponse.
Je ne sais, mais mon cœur est pénétré d'effroi.....
Et ce moment peut-être est funeste pour moi.

MADHERBAL.

Permettez, au milieu de vos tristes alarmes,
Qu'un zélé serviteur interrompe vos larmes.
Vous devez votre esprit, madame, à d'autres soins:
L'amour a ses moments, l'État a ses besoins.
D'un Africain jaloux vous concevez la rage;
C'est à nous de songer à prévenir l'orage.
Je n'examine plus si l'hymen d'un grand roi,
Si cent peuples soumis à votre auguste loi,
Vos sujets glorieux étendant leur puissance
Jusqu'aux bords où le Nil semble prendre naissance,
Si l'avantage enfin de donner à vos fils
Jupiter pour aïeul et les dieux pour amis,
D'un éclat si flatteur devoient remplir votre âme,
Ou du moins quelque temps balancer votre flamme.
Avant que votre cœur, pour la dernière fois,
Aux yeux mêmes d'Iarbe eût déclaré son choix,
J'ai cru devoir vous dire en ministre fidèle
Tout ce que m'inspiroient votre gloire et mon zèle;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'un sujet plein d'honneur
Doit jamais de son maître accepter la faveur.

Mais si sa volonté ne peut être changée,
N'importe en quels projets son âme est engagée,
Résister trop long-temps ce seroit le trahir:
C'est aux dieux de juger, aux sujets d'obéir.
Ainsi ne pensons plus qu'à la prompte défense
Qui peut de l'ennemi confondre l'espérance.
Bientôt sur ces remparts tous nos chefs rassemblés
Calmeront par mes soins nos citoyens troublés.
En vain contre Didon l'Afrique est conjurée;
Du peuple et du soldat ma reine est adorée:
Tout peuple est redoutable et tout soldat heureux
Quand il aime ses rois en combattant pour eux.

ÉLISE, *à Didon.*

Oui, je ne doute point qu'au gré de votre envie
Les Tyriens pour vous ne prodiguent leur vie...
Mais, quoi! vous oubliez qu'un téméraire amour
Ose vous menacer jusque dans votre cour!
Je ne le cache point: instruit de cette injure,
Autour de ce palais votre peuple murmure:
Il demande vengeance, et se plaint hautement
Qu'Iarbe dans ces murs vous brave impunément,
Et, si l'on en croyoit les discours de Carthage,
Par votre ordre en ces lieux retenu pour otage....

DIDON, *l'interrompant.*

Le retenir ici! Qu'ose-t-on proposer?
De son funeste amour est-ce à moi d'abuser?
Je sais que des flatteurs les coupables maximes
Du nom de politique honorent de tels crimes;
Je sais que, trop séduits par de vaines raisons,
Mille fois mes pareils, dans leurs lâches soupçons,
Ont violé le droit des palais et des temples:
La cour de plus d'un prince en offre des exemples;

Mais un traître jamais ne doit être imité.
Moi, qu'oubliant les lois de l'hospitalité,
D'un roi dans mon palais j'outrage la personne!
Est-ce aux rois d'avilir l'éclat de la couronne,
Nous qui devons donner au reste des humains
L'exemple du respect qu'on doit aux souverains?...

(A Madherbal.)

Oui, malgré les malheurs où son courroux nous jette,
Allez; et que ma garde assure sa retraite;
Que ce prince, à l'abri de toute trahison,
Accable, s'il le peut, mais respecte Didon.
J'aime mieux, au péril d'une guerre barbare,
Que l'univers, témoin du sort qu'on me prépare,
Condamne un vain excès de générosité,
Que s'il me reprochoit la moindre lâcheté.

(Madherbal sort.)

SCÈNE V.

DIDON, ÉLISE.

DIDON.

Ah! c'est trop retenir ma douleur et mes larmes.
Mon amant peut lui seul dissiper mes alarmes...

(A part.)

Qu'il tarde à revenir!... Et vous, peuples ingrats,
Loin de mes yeux encor retiendrez-vous ses pas?

ÉLISE, *voyant paroître Enée.*

Il vient.

DIDON, *à part.*

A son aspect que ma crainte redouble!
Tout est perdu pour moi; je le sens à mon trouble.

SCÈNE VI.

ÉNÉE, DIDON, ÉLISE.

ÉNÉE, *à part, au fond du théâtre, en apercevant Didon, et en voulant s'éloigner.*

Dieux ! je ne croyois pas la rencontrer ici.

DIDON, *à part.*

Approchons.... Mon destin va donc être éclairci !...
(*A Énée, en le retenant.*)
Vous me fuyez, seigneur ?

ÉNÉE.

Malheureuse princesse,
Je ne méritois pas toute votre tendresse.

DIDON.

Non, je vous aimerai jusqu'au dernier soupir....
Mais que dois-je penser ? Je vous entends gémir .....
Vous détournez de moi votre vue égarée....
Ah ! de trop de soupçons mon âme est dévorée....
Seigneur !.....

ÉNÉE.

Au désespoir je suis abandonné :
Vous voyez des mortels le plus infortuné.
Mon cœur frémit encor de ce qu'il vient d'apprendre.
Dans le camp des Troyens le ciel s'est fait entendre.
Il s'explique, madame, et me réduit au choix
D'être ingrat envers vous ou d'enfreindre ses lois.
Une voix formidable, aux mortels inconnue,
A murmuré long-temps dans le sein de la nue.
Le jour en a pâli, la terre en a tremblé ;
L'autel s'est entr'ouvert, et le prêtre a parlé.

« Étouffe, m'a-t-il dit, une tendresse vaine.
« Il ne t'est pas permis de disposer de toi.
« Fuis des murs de Carthage ; abandonne la reine.
« Le destin pour une autre a réservé ta foi. »
Tout le peuple aussitôt pousse des cris de joie.
Jugez du désespoir où mon âme se noie !
J'ai voulu vainement combattre leurs projets.
On m'oppose du ciel les absolus décrets,
Les champs ausoniens promis à notre audace,
Et l'univers soumis aux héros de ma race,
Dans un repos obscur Énée enseveli,
Ses exploits oubliés, son honneur avili,
Des Troyens fugitifs la fortune incertaine,
De vos propres sujets le mépris et la haine.
Que vous dirai-je enfin ? accablé de douleur,
Déchiré par l'amour, entraîné par l'honneur.....

(*Il hésite à poursuivre.*)

DIDON.

Qu'avez-vous résolu ?

ÉNÉE.

Plaignez plutôt mon âme.
Tout parloit contre vous, tout condamnoit ma flamme,
Ma gloire, mes sujets, nos prêtres et mon fils.....

DIDON, *l'interrompant.*

N'achevez pas, cruel ! Vous avez tout promis !.....
Où suis-je ? n'est-ce point un songe qui m'abuse ?
Est-ce vous que j'entends ?..... Interdite, confuse,
Je sens ma foible voix dans ma bouche expirer.
Est-il bien vrai ? ce jour va donc nous séparer ?
Qui me consolera dans mes douleurs profondes ?
Mon cœur, mon triste cœur vous suivra sur les ondes ;

Et d'une vaine gloire occupé tout entier,
Au fond de l'univers vous irez m'oublier!.....
M'oublier!.... Ah! cruel! de quelle affreuse idée
Mon âme en vous perdant se verra possédée!
J'ai tout sacrifié, j'ai tout trahi pour vous.
Je romps la foi jurée à mon premier époux.
Des rois les plus puissants je dédaigne l'hommage;
J'expose pour vous seul le salut de Carthage.
Je le fais avec joie, et le ciel m'est témoin
Que mon amour voudroit aller encor plus loin....
Hélas! de notre hymen la pompe est ordonnée.
Je volois dans vos bras, cher et barbare Enée!.....
Mais, que dis-je? ton sort ne depend plus de toi.
Je t'ai livré mon cœur; tu m'as donné ta foi.
Les serments font l'hymen, et je suis ton épouse.
Oui, je la suis, Enée!

ÉNÉE, *à part.*

O fortune jalouse!
Pouvois-tu m'accabler par de plus rudes coups? ...
(*à Didon.*)
Ah! je suis mille fois plus à plaindre que vous!
Vous régnez en ces lieux; ce trône est votre ouvrage:
Le ciel n'a point proscrit les remparts de Carthage.
Il les voit s'élever, et ne vous force pas
D'aller de mers en mers chercher d'autres États.
Le soin de gouverner un peuple qui vous aime,
L'éclat et les attraits de la grandeur suprême
Effaceront bientôt une triste amitié
Que nourrissoit pour moi votre seule pitié;
Et moi, jusqu'au tombeau j'aimerai ma princesse:
Mon cœur vers ces climats revolera sans cesse,

Climats trop fortunés où l'on vit sous vos lois !
Hélas ! si de mon sort j'avois ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrois de vos mains un sceptre, une patrie.
Les dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits
Qui pouvoit réparer tous les maux qu'ils m'ont faits....
Adieu ! vivez heureuse et régnez dans l'Afrique.

DIDON.

Ainsi vous remplirez ce décret tyrannique,
Cet oracle fatal, si souvent démenti ?
Mon espoir, mes projets, tout est anéanti ?
Ni l'état déplorable où l'amour m'a réduite,
Ni la mort qui m'attend n'arrêtent votre fuite ;
Vous rompez, sans gémir, les liens les plus doux.....
Mais pour votre départ quel temps choisissez-vous ?
Nul vaisseau n'ose encor reparoître sur l'onde ;
Voyez ce ciel obscur et cette mer qui gronde !.....
Ah ! prince, quand ces murs défendus par Hector,
Quand ce même Ilion subsisteroit encor,
Dans les tombeaux de l'onde iriez-vous chercher Troie ?
Attendez que des mers le ciel ouvre la voie ;
Et, puisqu'il faut, enfin, vous perdre pour toujours,
Que je vous perde, au moins, sans craindre pour vos jours !

ÉNÉE.

A vos désirs, aux miens le ciel est inflexible.
Hélas ! si vous m'aimez, montrez-vous moins sensible.
Obéissez en reine aux volontés du sort.
Rien ne peut des Troyens modérer le transport ;
Effrayés par l'oracle et pleins d'un nouveau zèle,
Ils volent, dès ce jour, où le ciel les appelle.
Moi-même vainement je voudrois arrêter
Des sujets contre moi prompts à se révolter.

(Voyant l'altération que son discours porte dans les traits de Didon.)

Je les verrois bientôt.... Mais, quel sombre nuage,
Madame, en ce moment trouble votre visage?
Vous ne m'écoutez plus, vous détournez les yeux!

DIDON.

Non, tu n'es point le sang des héros, ni des dieux.
Au milieu des rochers tu reçus la naissance;
Un monstre des forêts éleva ton enfance,
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme et de trahir ses feux.
Dis-moi, qui t'appeloit aux bords de la Lybie?
T'ai-je arraché, moi-même, au sein de ta patrie?
Te fais-je abandonner un empire assuré,
Toi qui, dans l'univers, proscrit, désespéré,
Environné partout d'ennemis et d'obstacles,
Serois encor sans moi le jouet des oracles?
Les immortels, jaloux du soin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur?....
Ah! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante:
Il faut d'autres raisons pour convaincre une amante.
Tranquilles dans les cieux, contents de nos autels,
Les dieux s'occupent-ils des amours des mortels?
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse;
Ou si jusques à nous leur majesté s'abaisse,
Ce n'est que pour punir des traîtres comme toi,
Qui d'une foible amante ont abusé la foi.
Crains d'attester encor leur puissance suprême:
Leur foudre ne doit plus gronder que sur toi-même....
Mais tu ne connois point leur austère équité,
Tes dieux sont le parjure et l'infidélité.

ÉNÉE.

Hélas ! que vos transports ajoutent à ma peine !
Moi-même je succombe, et mon âme incertaine
Ne sauroit soutenir l'état où je vous vois....
Didon !....

DIDON, *l'interrompant.*

Adieu, cruel ! pour la dernière fois.
Va, cours, vole au milieu des vents et des orages ;
Préfère à mon palais les lieux les plus sauvages :
Cherche, au prix de tes jours, ces dangereux climats
Où tu ne dois régner qu'après mille combats.
Hélas ! mon cœur charmé t'offroit dans ces asiles
Un trône aussi brillant et des biens plus tranquilles.
Cependant, tes refus ne peuvent me guérir ;
Mes pleurs et mes regrets, qui n'ont pu t'attendrir,
Loin d'éteindre mes feux, les redoublent encore....
Je devrois te haïr, ingrat ! et je t'adore.
Oui, tu peux sans amour t'éloigner de ces bords ;
Mais ne crois pas, du moins, me quitter sans remords.
Ton cœur fût-il encor mille fois plus barbare,
Tu donneras des pleurs au jour qui nous sépare ;
Et, du haut de ces murs témoins de mon trépas,
Les feux de mon bûcher vont éclairer tes pas.

(Elle veut s'éloigner.)

ÉNÉE, *voulant la retenir.*

Ah ! madame, arrêtez....

DIDON, *l'interrompant.*

Ah ! laisse-moi, perfide !

ÉNÉE.

Où courez-vous ? Souffrez que la raison vous guide.

DIDON.

Va, je n'attends de toi ni pitié, ni secours.
Tu veux m'abandonner, que t'importent mes jours?

ÉNÉE.

Eh bien! malgré les dieux, vous serez obéie....
(Didon sort avec Élise.)

SCÈNE VII.

ÉNÉE, *seul.*

ELLE fuit...... Arrêtez..... Prenons soin de sa vie.
(Il fait quelques pas pour suivre Didon.)

SCÈNE VIII.

ACHATE, ÉNÉE.

ACHATE, *arrêtant Énée.*

SEIGNEUR, les Phrygiens n'attendent que leur roi
Partons; le ciel l'ordonne.

ÉNÉE.

Achate, laisse-moi.
Le ciel n'ordonne pas que je sois un barbare.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

ACHATE, *seul.*

QUE vois-je?.... quel transport de son âme s'empare?....
Courons; sachons les soins dont il est combattu....
Dieux! faut-il que l'amour surmonte la vertu!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ACHATE, MADHERBAL.

MADHERBAL.

Où courez-vous, Achate?

ACHATE.

Où mon devoir m'entraîne;
Vous enlever mon prince et sauver votre reine.

MADHERBAL.

Quel est donc ce discours? Expliquez-vous.

ACHATE.

Craignez
Un peuple, des soldats, justement indignés.
La voix d'un dieu vengeur a tonné sur leurs têtes:
D'un hymen qu'il condamne interrompez les fêtes.
Le ciel arrache Énée aux transports de Didon,
Et les débris de Troie aux enfants de Sidon.
Obéissez aux dieux et rendez-nous Énée.

MADHERBAL.

Ah! puisse-t-il bientôt remplir sa destinée?
Puisse-t-il, consolé de ses premiers malheurs,
Du ciel qui le protège épuiser les faveurs,
Enchaîner à jamais la fortune volage,
Et régner glorieux ailleurs que dans Carthage!

ACHATE.

Est-ce vous que j'entends, Madherbal?

MADHERBAL.

Oui, c'est moi,
Qui gémis sur la reine et qui plains votre roi.
Le sort ne les fit point pour être heureux ensemble.
Je déplore avec vous le nœud qui les assemble,
Nœud funeste et cruel, que l'amour en courroux
A formé pour les perdre et nous détruire tous!
Énée est un héros que l'univers admire;
Mais d'une jeune reine il renverse l'empire.
La gloire, la pitié, tout presse son départ.
S'il diffère d'un jour, il partira trop tard.

ACHATE.

Je ne puis vous cacher ma joie et ma surprise.
Ministre vertueux, pardonnez la franchise
D'un soldat qui jugeoit de vous par vos pareils.
Favori de la reine, âme de ses conseils,
Et par elle, sans doute, instruit de sa tendresse,
J'ai cru que vous serviez ou flattiez sa foiblesse.
L'absolu ministère est remis dans vos mains;
J'ai vu tous les apprêts d'un hymen que je crains,
Et pouvois-je?....

MADHERBAL, *l'interrompant.*

Eh! voilà le destin des ministres!
Victimes de discours, de jugements sinistres;
Coupables, si l'on croit le peuple et le soldat,
Des foiblesses du prince et des maux de l'Etat...;
Emplois trop enviés que la foudre environne!...;
Heureux qui voit de loin l'éclat de la couronne!
Heureux qui pour son roi plein de zèle et d'amour
Le sert dans les combats et jamais à la cour!....
Nous sommes menacés d'une attaque prochaine;
Je venois de mes soins rendre compte à la reine.

Je n'ai pu pénétrer au fond de son palais.
Cependant, nos soldats, nos citoyens sont prêts.
Daignent les justes dieux soutenir sa querelle!
Contre tant d'ennemis que pourroit notre zèle?....
La porte s'ouvre.... On vient.... C'est votre roi qui sort...
J'ai rempli mon devoir et n'attends que la mort.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

ÉNÉE, ÉLISE, ACHATE.

ÉNÉE, *à Élise.*

Élise, que la reine étouffe ses alarmes:
Énée à ses beaux yeux a coûté trop de larmes.
Je cours aux Phrygiens déclarer mes projets,
D'un départ trop fatal détruire les apprêts;
Et bientôt, ramené par l'amour le plus tendre,
J'irai, plein de transports, la revoir et l'entendre,
D'un hymen désiré presser les doux liens,
Et porter à ses pieds l'hommage des Troyens.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE, *à part.*

(A Énée.)

Dieux! le permettrez-vous?.... Seigneur, votre présence
Me rend, tout à la fois, la vie et l'espérance.
Vos vaisseaux séparés couvrent déja les mers:
Les cris des matelots font retentir les airs;

Un jour plus pur nous luit, et le vent nous seconde.
Hâtons-nous. Vos soldats, prêts à voler sur l'onde,
De leur chef, en secret, accusent la lenteur.

ÉNÉE.

J'ai vu la reine, Achate, et l'amour est vainqueur!

ACHATE.

Que dites-vous, l'amour?... Ah! je ne puis vous croire.
Non, l'amour n'est point fait pour étouffer la gloire.
Elle parle, elle ordonne : il lui faut obéir.
Ce n'est pas vous, seigneur, qui devez la trahir.

ÉNÉE.

Je n'ai que trop prévu ta plainte et tes reproches:
Ton maître en ce moment redoutoit tes approches....
Mais que veux-tu? l'amour fait taire mes remords,
Et dans mon cœur trop foible il brave tes efforts.
Cependant, tu le sais? et le ciel qui m'écoute
M'a vu sur ses décrets ne plus former de doute,
Renoncer à Didon, lui venir déclarer
Qu'enfin ce triste jour nous alloit séparer,
A ses premiers transports demeurer inflexible,
Et paroître barbare autant qu'elle est sensible.
Je contenois mes feux prêts à se soulever,
Le dessein étoit pris.... Je n'ai pu l'achever;
Et je ne puis encor, tout plein de ce que j'aime,
Rappeler ce projet sans m'accuser moi-même....
Je courois vers Didon, quand tes empressements
Commençoient d'attester la foi de mes serments.
Que m'importoit alors une vaine promesse?
Je tremblois pour les jours de ma chère princesse.
Quel spectacle, grands dieux! quelle horreur! quel effroi!
Tout regrettoit la reine et n'accusoit que moi.

Je ne puis sans frémir en retracer l'image.
Son âme de ses sens avoit perdu l'usage;
Son front pâle et défait, ses yeux à peine ouverts,
Des ombres de la mort sembloient être couverts.
Cependant sa douleur et ses vives alarmes
Donnoient de nouveaux traits à l'éclat de ses charmes,
Et jusque dans ses yeux, mourants, noyés de pleurs,
Je lisois son amour, mon crime et ses malheurs!....
Mais bientôt, ses transports succédant au silence,
Je n'ai pu de mes feux vaincre la violence :
Je n'en saurois rougir; et tout autre que moi
D'un si cher ascendant auroit subi la loi.
Lorsqu'une amante en pleurs descend à la prière;
C'est alors qu'elle exerce une puissance entière;
Et l'amour qui gémit est plus impérieux
Que la gloire, le sort, le devoir et les dieux.

ACHATE.

Qu'entends-je?.. Est-il bien vrai?.. Quelle foiblesse extrême!
Quoi! l'amour?.. Non, seigneur, vous n'êtes plus vous-même.
Que diront les Troyens? que dira l'univers?
On attend vos exploits, et vous portez des fers?

ÉNÉE.

Eh quoi! prétendrois-tu que mon âme timide
N'eût dans ses actions qu'un vain peuple pour guide?
Crois-moi, tant de héros, si souvent condamnés,
D'un œil bien différent seroient examinés,
Si chacun des mortels connoissoit, par lui-même,
Le pénible embarras qui suit le diadème;
Ce combat éternel de nos propres désirs,
Et le joug de la gloire et l'amour des plaisirs;
Ces goûts, ces sentiments unis pour nous séduire,
Dont il faut triompher, et qu'on ne peut détruire:

Dans l'esprit du vulgaire un moment dangereux
Suffit pour décider d'un prince malheureux.
Témoin de nos revers, sans partager nos peines,
Tranquille spectateur des alarmes soudaines
Que le sort envieux mêle avec nos exploits,
Le dernier des humains prétend juger les rois;
Et tu veux que, soumis à de pareils caprices,
Je doive au préjugé mes vertus ou mes vices?

ACHATE.

Eh bien! laissez le peuple, injuste et plein d'erreurs,
Remplir tout l'univers d'insolentes rumeurs.
Serez-vous moins soigneux de votre renommée?
Et votre âme aujourd'hui, de ses feux consumée,
Veut-elle, sans retour, languir dans ses liens?

ÉNÉE.

Eh! n'ai-je pas fini les malheurs des Troyens?
De la main de Didon je tiens une couronne,
Je possède son cœur, je partage son trône;
Quelle gloire pour moi peut avoir plus d'appas?

ACHATE.

La gloire n'est jamais où la vertu n'est pas.
Fidèle adorateur des dieux de nos ancêtres,
Osez-vous résister à la voix de nos maîtres?
Oubliez-vous, seigneur, leurs ordres absolus,
Et des mânes d'Hector ne vous souvient-il plus?
C'est par vous que j'ai su qu'en cette nuit terrible
Qui vit de nos remparts l'embrasement horrible,
Vous trouvâtes son ombre au pied de nos autels:
« Fuyez, vous cria-t-il, enfant des immortels.
« Recueillez les débris de ma triste patrie,
« Et ses dieux protecteurs, qu'Ilion vous confie.

« Vesta, le feu sacré, sont remis dans vos mains,
« Comme un gage éternel du respect des humains.
« Qu'ils suivent sur les mers la fortune d'Énée;
« Cherchez l'heureuse terre aux Troyens destinée.
« Partez, d'un nouveau trône auguste fondateur. »
Ainsi parloit Hector; ainsi parloit l'honneur....
L'honneur, Hector, le ciel, rien n'ébranle votre âme?...
Aimez donc; devenez l'esclave d'une femme....
Mais il vous reste un fils. Ce fils n'est plus à vous:
Il appartient aux dieux, de sa grandeur jaloux.
Par ma bouche aujourd'hui vos peuples le demandent;
Promis à l'univers, les nations l'attendent.
Vous le savez, seigneur, vous qui dans les combats
De ce fils, jeune encor, deviez guider les pas;
Ses neveux fonderont une cité guerrière,
Qui changera le sort de la nature entière,
Qui lancera la foudre, ou donnera des lois,
Et dont les citoyens commanderont aux rois.
Déja dans ses décrets le maître du tonnerre
Livre à ce peuple roi l'empire de la terre.
Laissez à votre fils commencer un destin
Dont les siècles futurs ne verront point la fin,
Et n'avilissez plus dans une paix profonde
Le sang qui doit former les conquérants du monde.

ÉNÉE.

Arrête.... c'en est trop.... mes esprits étonnés
Sous un joug inconnu semblent être enchaînés....
Quel feu pur et divin! quel éclat de lumière
Embrase en ce moment mon âme toute entière?....
Oui, je commence à rompre un charme dangereux.
A cette noble image, à ces traits généreux,

A ces mâles discours, dont la force me touche,
Je reconnois les dieux, qui parlent par ta bouche....
Eh bien! obéissons.... Il ne faut plus songer
A ces nœuds si charmants qui m'alloient engager....
(A part.)
Viens; je te suis.... Et vous, à qui je sacrifie
L'objet de mon amour, le bonheur de ma vie,
Sages divinités, dont les soins éternels
Président chaque jour au destin des mortels,
Recevez un adieu, que mon âme tremblante
Craint d'offrir d'elle-même aux transports d'une amante.
Ne l'abandonnez pas; daignez la consoler.
C'est à vous seuls, grands dieux! que j'ai pu l'immoler....
(A Achate.)
Allons.

ACHATE, *à part, apercevant Didon.*

Ah! c'est la reine.... O funeste présage!

ÉNÉE, *à part.*

O dieux!.... et vous voulez que je quitte Carthage!....
(On entend le bruit d'une foule prochaine.)
Mais, quels cris, quel tumulte!...

SCÈNE IV.

DIDON, ÉNÉE, ACHATE.

DIDON, *à ses gardes qui sont en dehors.*

Ouvrez-leur mon palais....
A ces peuples ingrats épargnons des forfaits.

ÉNÉE.

Quoi! dans ces lieux sacrés vous êtes outragée?

DIDON.

Seigneur, de mon palais la porte est assiégée.

ÉNÉE.

Par qui?

DIDON.

Par lés Troyens.

ÉNÉE, *à part.*

Ah! prince malheureux!....

(A Achate.)

Achate, c'en est trop; vous me répondrez d'eux:
Courez, et vengez-moi de leur lâche insolence.

(Achate sort.)

SCÈNE V.

DIDON, ÉNÉE.

DIDON.

Non, non, je leur pardonne; oublions leur offense:
Ils suivoient un faux zèle, et, loin de vous trahir,
A vos ordres peut-être ils croyoient obéir....
Hélas! c'est la pitié qui seule vous arrête.
Vous couriez les rejoindre et la flotte étoit prête....
(A part.)
O douleur! ô foiblesse! ô triste souvenir:....
De mon saisissement je ne puis revenir....
(A Énée.)
Ma force et ma raison m'avoient abandonnée,
Des portes de la mort vous m'avez ramenée....
Elise m'a parlé, seigneur.... Si je l'en crois,
Mon âme sur la vôtre a repris tous ses droits....
Cher prince! contre vous mon cœur est sans défense;
Dans les illusions d'une vaine espérance
Vous pouvez, d'un seul mot, sans cesse m'égarer:
Mon sort est de vous croire et de vous adorer.

ÉNÉE.

Vous ne régnez que trop sur mon âme éperdue!
J'obéissois aux dieux.... Mais je vous ai revue;
Mon amour à vos pleurs les a sacrifiés,
Et je suis, malgré moi, sacrilège à vos pieds....
Mais quel sera le fruit d'un excès de foiblesse?
Les dieux triompheront, s'ils combattent sans cesse.
Maîtres de nos destins et de nos cœurs....

DIDON, *l'interrompant.*

J'entends,
Et ma funeste erreur a duré trop long-temps.
Je le vois, l'espérance est trop prompte à renaître....
Mes yeux s'ouvrent, seigneur; et je dois vous connoître.
D'un amour malheureux j'ai pu sentir les coups;
Mais pouvois-je exiger qu'un guerrier tel que vous,
Qu'un héros tant de fois utile à la Phrygie,
Qui doit vaincre et régner, au péril de sa vie,
Dans la cour d'une reine abaissât son grand cœur
Aux serviles devoirs d'une amoureuse ardeur?...
Didon, en vous aimant, sait se rendre justice.
Je ne méritois pas un si grand sacrifice.
Vos desseins par mes pleurs ne sont plus balancés:
Vos feux et vos serments par la gloire effacés....

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Quoi! toujours ma tendresse est-elle soupçonnée?

DIDON.

Vous voulez me quitter.... vous le voulez, Énée:
Je le sens, je le vois, et je ne prétends plus
Tenter auprès de vous des efforts superflus....
Mais, avant que ce jour à jamais nous sépare,
Considérez, du moins, les maux qu'il me prépare.

Iarbe.... hélas! seigneur, combien je m'abusois!
Iarbe a su, par moi, que je vous épousois :
Il l'a cru. Les flambeaux, les chants de l'hyménée,
En ont instruit Carthage et l'Afrique indignée.....
Etrangère en ces lieux, sans espoir de secours,
Je vois ce roi jaloux armé contre mes jours ;
Et vous à qui mon cœur sacrifioit sans peine,
D'un amant redoutable et l'amour et la haine,
Vous que je préférois au fils de Jupiter,
Vous dont le souvenir me sera toujours cher,
Pour prix du tendre amour dont vous goûtiez les charmes,
Vous me laissez la guerre et la honte et les larmes...
Je ne devrai qu'à vous le trépas ou les fers...
Après cela, partez ; mes ports vous sont ouverts.

SCÈNE VI.

MADHERBAL, DIDON, ÉNÉE.

MADHERBAL, *à Didon.*

Les Africains, madame, avancent dans la plaine ;
Ils ont même occupé la montagne prochaine :
Un nuage de sable, élevé jusqu'aux cieux,
Et le déclin du jour les cachent à nos yeux.
Mais, s'il en faut juger et par leurs gens de guerre,
Et par le bruit des chars qui roulent sur la terre,
Conduite par Iarbe, au sein de vos États,
Une armée innombrable accompagne ses pas.

ÉNÉE, *à part.*

(A Didon.)

Qu'entends-je ?.... Sur ces bords c'est moi qui les attire ;
Reine ; c'est donc à moi de sauver votre Empire ;
J'ai causé vos malheurs, et je dois les finir...
Iarbe vient à nous ; je cours le prévenir.

(*Elle se jette dans les bras d'Élise, qui la reçoit et la reconnoît.*)

ÉLISE.

Quoi ! madame, est-ce vous que je voi ?
Les feux du jour encor ne percent point les ombres ;
Les flambeaux presqu'éteints sous ces portiques sombres
Rendent plus effrayants le silence et la nuit.
Quel bizarre transport seule ici vous conduit ?...
(*Voyant Didon près de tomber en foiblesse.*)
Vous tremblez dans mes bras ! tout votre sang se glace !
De votre auguste front l'éclat brillant s'efface ;
Et vos regards, partout égarés dans ces lieux,
Semblent fuir un objet invisible à mes yeux.

DIDON, *à part, avec égarement.*

Laisse-moi respirer, infortuné Sichée !
Ombre de mon époux, tu n'es que trop vengée !

ÉLISE.

Rassurez vos esprits. Ce malheureux époux
Dans la nuit des enfers ne pense point à vous.

DIDON, *à part.*

Reine des dieux, Junon, témoin de ma foiblesse,
Tu te plais à nourrir ma fatale tendresse,
Mais tu n'étouffes pas les remords de mon cœur....
Hélas ! je meurs d'amour, de honte et de douleur.

ÉLISE, *à part.*

Dieux ! écartez les maux que son âme redoute...
(*A Didon.*)
Eh ! quel nouveau malheur vous désespère ?

DIDON.

Écoute,
Et vois quel est enfin le fruit de mes amours....
La nuit du haut des airs précipitoit son cours ;

Dans ce vaste palais tout dormoit, hors la reine...
Je veillois sous le poids de ma funeste chaîne.
La honte sur le front et la mort dans le cœur,
De l'état où je suis j'envisageois l'horreur :
Dans mon appartement une voix lamentable
Interrompt tout à coup la douleur qui m'accable.
Le bruit plaintif approche et me glace d'effroi.
La porte s'ouvre : un spectre a paru devant moi.
Des flots de sang couloient de ses larges blessures ;
Ses sanglots redoublés formoient de longs murmures.
« Malheureuse ! a-t-il dit, que devient ta vertu ?
« Didon, je t'adorois ; pourquoi me trahis-tu ? »
A ces terribles mots j'ai reconnu Sichée.
Son ombre toute en pleurs sur mon lit s'est penchée.
Je me lève : un feu pâle a brillé dans la nuit ;
J'entends un cri lugubre, et le spectre s'enfuit.
Je le suis à grands pas sous ces obscures voûtes
Où mènent du palais les plus secrètes routes.
J'arrive en frémissant dans ces lieux révérés
Qu'à cet époux trahi mon zèle a consacrés,
Où j'ai promis cent fois qu'une flamme éternelle....
Hélas ! à mes serments j'étois alors fidèle.....
D'un culte interrompu j'assemble les débris,
Des festons dispersés, des feuillages flétris ;
L'autel en est couvert, et cent torches funèbres
Ramènent la clarté dans le sein des ténèbres.
Le marbre à mes regards offre d'abord les traits
D'un époux autrefois l'objet de mes regrets.
Je sens couler mes pleurs.... J'approche et je m'écrie :
« O toi qui fus long-temps la moitié de ma vie,
« Époux infortuné, je n'ai pu dans ces lieux
« Recueillir de ma main tes restes précieux.

« Sur la tombe où repose une cendre si chère,
« Que le ciel soit plus pur, la terre plus légère.
« Apaisé par mes pleurs, content de mes remords,
« Attends-moi sans courroux dans l'empire des morts.
« Permets que je t'implore et que ces mains profanes
« Répandent cette eau pure et l'offrent à tes mânes. »
A ces mots sur l'autel j'épanche la liqueur...
Mais, ô nouveau prodige! ô spectacle d'horreur!
L'eau coule et disparoît; des flots de sang jaillissent;
J'entends autour de moi des ombres qui gémissent:
D'infernales clameurs ont retenti trois fois,
Et de mon triste époux j'ai reconnu la voix,
Qui répétoit mon nom jusqu'au fond des abîmes
Où l'effroyable mort enchaîne ses victimes.

ÉLISE.

Juste ciel!

DIDON.

Des flambeaux j'ai vu pâlir les feux.
Juge de ma terreur dans ces moments affreux...
J'invoque de Junon le secours tutélaire,
Et sors avec effroi de ce noir sanctuaire...
Mais ce spectacle horrible accompagne mes pas,
Et je traîne après moi l'enfer et le trépas.

ÉLISE.

Le ciel sur vos amours jette un regard sévère;
Et les cris de Sichée ont armé sa colère:
Je frémis du récit que je viens d'écouter;
Sur vous l'orage gronde: il le faut écarter.....
Du temple d'Hespérus consultons la prêtresse.
Les dieux daignent souvent inspirer sa vieillesse.
De la mer atlantique elle a quitté les bords:
Carthage la possède; employez ses efforts.

Sa redoutable voix peut aux royaumes sombres
Interroger la mort et conjurer les ombres.
Son art peut du destin prévenir la rigueur.

DIDON.

Chère Élise, mon sort est au fond de mon cœur;
Je ne sais quel pouvoir en secret le maîtrise,
Mais ce cœur désolé, que l'amour tyrannise,
Toujours de ses devoirs est prêt à triompher,
Et ne s'ouvre aux remords que pour les étouffer.
Est-il temps de fléchir la colère céleste?
Ces ombres, ce fantôme et son adieu funeste,
Du combat, loin des murs, livré dans ce moment,
Sans doute m'annonçoient le triste événement.
Pour attaquer Iarbe et tout le peuple maure,
Énée a prévenu le retour de l'aurore.
De nos chefs et des siens ce héros entouré,
Pour un combat nocturne avoit tout préparé:
Suivi de Madherbal il revint m'en instruire...

(*Le jour paroît.*)

J'attends... mais le soleil déja commence à luire.
Tout est tranquille encor.

ÉLISE.

Le calme de ces lieux
Semble nous annoncer un succès glorieux.
Les clameurs du soldat ne se font point entendre.
L'ennemi fuit.

SCÈNE III.

BARCÉ, DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à Barcé.*

Barcé, que viens-tu nous apprendre ?

BARCÉ.

Dans ces lieux effrayés la paix est de retour,
Madame. À la clarté des premiers feux du jour,
J'ai vu de toutes parts sur nos sanglantes rives
Des Africains rompus les troupes fugitives.
Carthage est délivrée ; et ces peuples si fiers
Du bruit de votre nom vont remplir leurs déserts.

DIDON, *à part:*

O triomphe ! ô succès ! victoire inespérée !...
Exaucez jusqu'au bout une reine éplorée,
Dieux puissants qui sauvez mon trône et mes sujets.
Faites grâce à mon cœur et rendez-lui la paix....
(*À Barcé.*)
Énée à mes regards va-t-il bientôt paroître ?

BARCÉ, *hésitant à répondre.*

Madame.....

DIDON.

Eh bien, Barcé ?

BARCÉ.

Je m'alarme peut-être,
Mais ce héros encor n'a pas frappé mes yeux ;
Et même on n'entend point ces cris victorieux
Que, libre et respirant une barbare joie,
Le soldat effréné jusques au ciel envoie.
J'ai vu les Tyriens, confusément épars,
S'avancer en silence aux pieds de nos remparts.

DIDON.

Dieux ! que me dites-vous ?... On ne voit point Énée ?
(*A part.*)
Cependant il triomphe... Aveugle destinée,
L'as-tu livré vainqueur aux traits de son rival ?...
Quel trouble me saisit !... Mais je vois Madherbal.

SCÈNE IV.

MADHERBAL, DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, *à Madherbal.*

Que venez-vous enfin m'annoncer ?

MADHERBAL.

La victoire.
Ce jour vous rend le trône et vous couvre de gloire.
Pendant que l'ennemi, plongé dans le sommeil,
Renvoyoit son attaque au lever du soleil,
Le héros des Troyens rassemble nos cohortes,
Leur parle en peu de mots, et fait ouvrir les portes.
Les feux des Africains nous servent de flambeaux ;
On invoque les dieux et l'on suit ses drapeaux.
Nous marchons. Le soldat, que la vengeance entraîne,
Se dévoue à la mort, et jure par sa reine.
Nous arrivons aux lieux où de sombres clartés
Guidoient vers l'ennemi nos pas précipités.
Aussitôt le signal vole de bouche en bouche ;
On observe en frappant un silence farouche.
Le sable est abreuvé du sang des Africains.
La nuit et le sommeil les livrent dans nos mains.
La mort couvre leur camp de ses voiles funèbres ;
Et le ciel, obscurci par d'épaisses ténèbres,

Ne retentit encor, dans ces moments d'horreur,
Ni des cris des mourants ni des cris du vainqueur.
Cependant on s'éveille : on crie; on prend les armes.
Iarbe court lui-même au bruit de tant d'alarmes.
Il arrive; il ne voit que des gardes errants,
Des soldats massacrés, l'un sur l'autre expirants;
Et partout ses regards trouvent l'affreuse image
D'une défaite entière et d'un vaste carnage.
A ce triste spectacle il frémit de courroux,
Et vole vers Énée à travers mille coups.
Les combattants surpris, reculant en arrière,
Autour de ces rivaux forment une barrière.
Ils fondent l'un sur l'autre; ils brûlent de fureur,
Et disputent long-temps d'adresse et de valeur.
Mais le dieu des combats règle leur destinée;
Iarbe enfin chancelle et tombe aux pieds d'Énée.
Il expire. Aussitôt les Africains troublés
S'échappent par la fuite à nos traits redoublés;
Et, tandis qu'éclairé des rayons de l'aurore,
Le soldat les renverse et les poursuit encore,
Le vainqueur, sur ses pas rassemblant les Troyens,
Appelle autour de lui les chefs des Tyriens :
« Magnanimes sujets d'une illustre princesse,
« Qu'Énée et les Troyens regretteront sans cesse,
« Sous les lois de Didon puissiez-vous à jamais
« Goûter dans ces climats une profonde paix!
« J'espérois vainement de partager son trône :
« L'inflexible destin autrement en ordonne.
« Trop heureux quand le ciel m'arrache à ses appas,
« Qu'il m'ait permis du moins de sauver ses États,
« Et que mon bras vainqueur, assurant sa puissance,
« Lui laisse des garants de ma reconnoissance!...

« Adieu. Plein d'un amour malheureux et constant,
« Je l'adore, et je cours où la gloire m'attend. »

DIDON, *à part.*

Dieux cruels !

MADHERBAL.

À ces mots il gagne le rivage,
Et soudain son vaisseau s'éloigne de Carthage.

DIDON, *à part.*

Quel coup de foudre, ô ciel !... Devois-je le prévoir ?
Il m'abandonne, il part.... O honte ! ô désespoir !
O comble de malheurs où le destin me plonge !...
Quoi ! je n'en puis douter ? ce n'est point un vain songe ?...
Quoi ! de si tendres nœuds sont pour jamais rompus ?....
Il part.... Quoi ! c'en est fait, je ne le verrai plus ?....
À ses derniers serments tandis que je me livre,
L'ingrat fuit, sans me voir, sans m'ordonner de vivre.....
Il veut donc que je meure ?... Eh ! qu'ai-je fait, hélas !
Pour qu'un indigne amant me condamne au trépas ?
A-t-on vu mes vaisseaux assiéger le Scamandre ?
Ou de son père Anchise ai-je outragé la cendre ?
Je l'ai comblé de biens, lui, ses sujets, son fils ;
Tous régnoient sur un cœur qu'Énée avoit soumis....
(*À Élise.*)
Elise, en est-ce fait ? n'est-il plus d'espérance ?....
Ah ! s'il voyoit mes pleurs... s'il sait que son absence....,

ÉLISE, *l'interrompant.*

Hélas ! que dites-vous ? Les ondes et les vents
Déja loin de l'Afrique....

DIDON, *l'interrompant à son tour.*

Eh bien ! je vous entends.
(*À part.*)
Il n'y faut plus penser.... Ah ! barbare ! ah ! perfide !...

Et voilà ce héros dont le ciel est le guide,
Ce guerrier magnanime et ce mortel pieux,
Qui sauva de la flamme et son père et ses dieux!...
Le parjure abusoit de ma foiblesse extrême;
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connoître l'héritier....
Cruel ! tu t'applaudis de ce triomphe insigne....
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne.
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat ! je mourrai, mais ma haine vivra.
Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle;
Et moi je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour toi:
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples, rivaux sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde;
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore;
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore;
Qu'ils violent entr'eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés;
Qu'excités par mes cris les enfants de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage;
Et puissent, en mourant, mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs!

ÉLISE.

Quels vœux ! quelle fureur et quels transports de haine!...
Cachez des mouvements peu dignes d'une reine.
Au sein de la victoire oubliez vos revers.

DIDON.

Ma honte et mon amour remplissent l'univers...
J'en rougis.... Il est temps que ma douleur finisse :
Il est temps que je fasse un entier sacrifice,
Que je brise à jamais de funestes liens....
Le ciel en ce moment m'en ouvre les moyens...
(À part.)
Témoins des vœux cruels qu'arrachent à mon âme
La fuite d'un parjure et l'excès de ma flamme,
Contre lui, justes dieux ! ne les exaucez pas....
(Elle se frappe d'un poignard et se tue.)
Mourons... A cet ingrat pardonnez mon trépas.

ÉLISE, *à part.*

Ah ! ciel !

BARCÉ, *à part.*

Quel désespoir !

MADHERBAL, *à part.*

O fatale tendresse !

DIDON, *à tous les trois.*

Vous voyez ce que peut une aveugle foiblesse :
Mes malheurs ne pouvoient finir que par ma mort...
(À part.)
Que n'ai-je pu, grands dieux ! maîtresse de mon sort,
Garder jusqu'au tombeau cette paix innocente
Qui fait les vrais plaisirs d'une âme indifférente !
J'en ai goûté long-temps les tranquilles douceurs...
Mais je sens du trépas les dernières langueurs...
Et toi dont j'ai troublé la haute destinée,
Toi qui ne m'entends plus, adieu, mon cher Énée !
Ne crains point ma colère... elle expire avec moi,
Et mes derniers soupirs sont encore pour toi.
(Elle meurt.)

FIN DE DIDON.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE,

PAR LANOUE,

Représentée, pour la première fois, le 23 février 1739.

NOTICE SUR LANOUE.

Jean Sauvé Lanoue naquit à Meaux en 1701, et y fit une partie de ses études, qu'il acheva à Paris au collège d'Harcourt. Il montra de bonne heure un goût décidé pour le théâtre, et commença par être acteur et directeur de spectacle en province. Il joua d'abord les premiers rôles à Lyon avec succès, et obtint la direction de Rouen. Ce fut pendant ce temps, en 1739, qu'il fit représenter *Mahomet second*. Cette tragédie, favorablement accueillie, eut vingt-trois représentations. Voltaire, à qui Lanoue avoit envoyé sa pièce, lui écrivit à cette occasion une lettre très flatteuse.

Quatre ans après, cet acteur débuta au théâtre français par le rôle du comte d'Essex dans la tragédie de Thomas Corneille. Les applaudissements du public lui procurèrent sa réception dès le lendemain, et jusqu'à sa retraite, en 1757, il joua avec distinction les premiers rôles tragiques et comiques.

Il donna en 1756 *la Coquette Corrigée*, comédie dans laquelle il remplit le principal personnage. La première représentation de cette pièce ne fut pas très heureuse; elle en obtint cependant dix; et mademoiselle Gaussin, qui remplissoit le rôle

de la Coquette, étant tombée malade, Lanoue profita de cette circonstance pour faire à son ouvrage d'heureuses corrections qui lui méritèrent le succès qu'il a toujours obtenu depuis. Il a composé sous le titre de l'*Obstiné* une comédie en un acte, en vers, qui n'a point été représentée. On cite trois tragédies qu'il avoit commencées depuis sa retraite, mais qu'il n'eut point le temps d'achever, étant mort le 15 novembre 1761.

Les talents de Lanoue ont fait dire à J. J. Rousseau qui l'estimoit particulièrement : « Les grands « acteurs portent avec eux leur excuse, ce sont les « mauvais qu'il faut mépriser. »

PERSONNAGES.

MAHOMET SECOND, empereur des Turcs.
IRÈNE.
THÉODORE, prince Grec, père d'Irène.
LE GRAND VISIR.
LE MUFTI.
L'AGA DES JANISSAIRES.
TADIL, confident de Mahomet.
ACHMET, confident du grand visir.
NASSI, Grec, confident de Théodore.
ZAMIS, Grecque, confidente d'Irène.
PACHAS.
Officiers du palais.
Gardes.
Grecs.

La scène est à Byzance.

MAHOMET SECOND.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE VISIR, [illegible]

LE VISIR.

Enfin, [illegible]
Ami, c'est en ce jour que [illegible]
D'un triomphe pompeux [illegible]
Hors de ces murs [illegible]
Ministre [illegible]
Il veut qu'ici [illegible]
Ah ! loin d'y [illegible]
Cher Achmet, que [illegible]
Que ne puis-je [illegible]
Mais il faut [illegible]
Du voile [illegible]
La prudence [illegible]

[illegible]

De quel [illegible]
Mahomet [illegible]
Les bienfaits [illegible]
Il y [illegible]

PERSONNAGES.

MAHOMET SECOND, empereur des Turcs.
IRÈNE.
THÉODORE, prince Grec, père d'Irène.
LE GRAND VISIR.
LE MUFTI.
L'AGA DES JANISSAIRES.
TADIL, confident de Mahomet.
ACHMET, confident du grand visir.
NASSI, Grec, confident de Théodore.
ZAMIS, Grecque, confidente d'Irène.
PACHAS.
Officiers du palais.
Gardes.
Grecs.

La scène est à Byzance.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR.

ENFIN, selon mes vœux, guidé par sa captive,
Ami, c'est en ce jour que Mahomet arrive.
D'un triomphe pompeux l'appareil imposant
Hors de ces murs encor le retient dans son camp.
Ministre sans éclat d'une odieuse fête,
Il veut qu'ici par moi son triomphe s'apprête...
Ah! loin d'y préparer un trône à son orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuser son cercueil!
Que ne puis-je flétrir ses lauriers et sa gloire!
Mais il faut à pas lents marcher vers la victoire.
Du voile de la feinte entourons nos projets:
La prudence peut seule assurer leur succès.

ACHMET.

De quel succès encor se flatte votre haine?
Mahomet sait gagner les peuples qu'il enchaîne.
Les bienfaits dans ces lieux annoncent son retour:
Il y sema l'horreur, il recueille l'amour.

Il saccagea Byzance en vainqueur implacable;
Il revient y régner en monarque équitable.
Il a parlé, les Grecs ont vu tomber leurs fers :
De ses grâces sur eux les trésors sont ouverts.
Vous l'avez vu cruel, vous voyez sa clémence :
Imitez-le, visir, bannissez la vengeance.

LE VISIR.

Ainsi donc un tyran, dans ses brûlants accès,
Osera se livrer aux plus cruels excès,
Entre les mains du crime il mettra son tonnerre,
De larmes, de douleurs il couvrira la terre,
Et d'un regard plus doux s'il veut les honorer,
Les vils mortels seront contraints à l'adorer?
Rien ne peut de mon cœur refermer la blessure :
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature!....
Ah! souvenir affreux dont encor je frémis!
Ses ordres m'ont contraint à massacrer mon fils....
Il voulut son trépas, injuste ou légitime;
Mais mon bras ne dut point immoler la victime.
Je frappai.... C'en est fait; ami, laissons les pleurs,
Soulagement obscur des vulgaires douleurs.
Mahomet, je le sais, n'est point toujours barbare :
De vices, de vertus assemblage bizarre,
Entraîné par l'essor où son cœur s'est livré,
Il porte l'un ou l'autre au suprême degré.
Monstre de cruauté, prodige de clémence,
Héros dans ses bienfaits, tyran dans sa vengeance,
A ses transports fougueux rien ne peut s'opposer,
Et dans le seul excès il sait se reposer.
Je ne me flatte point; je le connois ce maître
Que ma haine menace, et qu'elle craint peut-être.

Tranquille maintenant, l'amour qui le séduit
Suspend son caractère, et ne l'a point détruit.
Mais plus pour la vertu son cœur a de constance,
Et bientôt plus le crime obtiendra de puissance.
De moment en moment il peut se réveiller,
Et tandis qu'il sommeille il le faut accabler.
Dès long-temps mes complots préparent sa ruine.
J'ai banni de son camp l'austère discipline,
Des chefs et des soldats j'ai corrompu les cœurs,
Sur les plus factieux j'ai versé les faveurs;
A la fidélité réservant la disgrâce,
Mon adroite indulgence a caressé l'audace.
Aux bruits semés par moi de ses lâches amours
Le murmure a passé dans leurs libres discours;
Et, saisissant enfin l'espoir que j'ai vu luire,
Du murmure au mépris je les ai su conduire.
C'est ainsi que, semant la feinte et les détours,
J'attaque sa puissance et j'assiège ses jours;
J'allume le tonnerre, et j'empêche qu'il gronde.
Sans savoir mes projets le mufti les seconde.
Je ne crains que l'aga. Janissaire indomté,
Rien ne peut altérer sa fière intégrité:
Imprudent, mais zélé, son audace hautaine
Obtient, brave l'estime et subjugue la haine.
Son devoir est sa loi: son maître est tout pour lui;
Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.
Espérons toutefois: c'est mon frère, et, peut-être,
Saisissant les moyens que le temps fera naître,
Son zèle par mes soins se verra refroidi,
Ou je le tournerai contre mon ennemi.
Est-il quelque rempart construit par la puissance
Que ne détruise enfin l'audace et la prudence?

Toi qui, depuis long-temps, des malheureux chrétiens
Par mes ordres secrets adoucis les liens,
De mes conseils prudents as-tu su faire usage?
Tes soins ont-ils des Grecs relevé le courage?
Et vers la liberté, que je viens leur offrir,
Osent-ils, en secret, pousser quelque soupir?

ACHMET.

Couchés dans la poussière, abandonnés aux larmes,
J'ai long-temps, mais en vain, combattu leurs alarmes.
Le succès leur paroît trop voisin du danger :
Leurs yeux tremblants encor n'osent l'envisager.
Il en est, cependant, de qui la noble audace
A bravé, devant moi, la mort et la menace.
Je leur fais espérer votre solide appui.
Il leur manquoit un chef, et le ciel aujourd'hui
Flatte l'heureux succès où votre cœur aspire.
Le plus vaillant des Grecs, Théodore respire.

LE VISIR.

Théodore?

ACHMET.

Oui, seigneur, du sang de Constantin,
C'est lui qui du vainqueur troubla l'heureux destin,
Qui dans ces mêmes murs retarda sa victoire,
Et de son propre sang lui fit payer sa gloire.
Ce héros dans les fers gémissoit inconnu :
Aujourd'hui seulement à la clarté rendu,
De vos desseins secrets j'ai promis de l'instruire ;
Et bientôt devant vous on le doit introduire.

LE VISIR.

Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux?
Ami, je le connois. Je l'ai vu dans ces lieux,

Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance
Du Grec et du Persan rompre l'intelligence;
Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur,
Et lui seul du sultan va troubler le bonheur :
Oui, pour en concevoir l'espérance certaine,
Apprends que cet esclave est le père d'Irène.

ACHMET.

Quoi! de cette captive?

LE VISIR.

Ami, n'en doute pas:
Il la vit, jeune encore, arracher de ses bras.
L'esclavage la mit dans les mains de mon frère :
Je le pressai long-temps de la rendre à son père;
Au sérail du sultan il destina ses jours,
Et ses yeux du sultan ont fixé les amours.
Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore
L'arrache par mes soins à l'amant qui l'adore.
Je veux, si je ne puis détruire son pouvoir,
Dans son cœur déchiré porter le désespoir.

ACHMET.

Eh! ne craignez-vous point que le père lui-même
N'aspire par sa fille à la faveur suprême?
Il est chez les chrétiens des cœurs ambitieux.
L'éclat et la grandeur peut éblouir ses yeux.
Le plaisir, et l'orgueil de se voir près du trône....

LE VISIR.

Calme le vain soupçon où ton cœur s'abandonne.
As-tu donc oublié cette invincible horreur
Qu'un chrétien contre nous suce avec son erreur?
L'hymen est le seul nœud que connoît leur tendresse;
Tout autre engagement n'est que crime ou foiblesse.

Je connois Théodore, et tout autre lien
Ne sauroit éblouir un cœur tel que le sien.
Que ne peut le sultan par un hymen sinistre
De ses propres malheurs se rendre le ministre!
Je ne sais, mais peut-être il ne vient en ces lieux
Que pour en allumer les flambeaux odieux.
Ah! s'il étoit ainsi, ma haine triomphante
Lui raviroit le sceptre, éloigneroit l'amante.
Bientôt, en zèle ardent mon courroux déguisé,
Frapperoit sans obstacle un sultan méprisé.
S'il l'épouse, te dis-je, il se perdra lui-même;
S'il n'ose l'épouser, il perdra ce qu'il aime;
Ou si jusqu'à l'offense il enhardit ses feux,
J'armerai le dépit d'un père malheureux,
Et moi-même guidant le bras de Théodore,
Je saurai le plonger dans un sang que j'abhorre.
Sachons à nous servir si son cœur se résout.
S'il se perd, ce n'est rien; s'il immole, c'est tout.

ACHMET.

On vient.... C'est lui, seigneur.

LE VISIR.

Cher ami, va m'attendre;
Et que personne ici ne puisse nous surprendre....
Il entre; laisse-nous.

(Achmet sort.)

SCÈNE II.

THÉODORE, LE VISIR.

LE VISIR.

Ciel! quelle injuste loi
Fait gémir dans l'opprobre un héros tel que toi?

Généreux Théodore, ah ! malgré ta disgrâce,
Partage les transports d'un ami qui t'embrasse.

THÉODORE.

O toi qui, seul des tiens sensible à la pitié,
Sais dans un malheureux respecter l'amitié,
Si mon cœur au plaisir pouvoit s'ouvrir encore,
Je le devrois aux soins dont un ami m'honore.
Il n'est plus temps : rends-moi ma prison et mes fers ;
Vos succès et nos maux me les ont rendus chers....

(A part.)

Murs trop mal défendus par mes fragiles armes,
Murs baignés de mon sang, soyez-le de mes larmes....
De quel faste étranger me vois-je environné ?
L'autel étoit ici.... Là, mon roi prosterné....
Malheureux Constantin !.... Malheureuse Byzance !
Le ciel, en son courroux, a brisé ta puissance ;
Ton effroyable chute écrasa trente rois,
Et l'univers tremblant en a senti le poids.

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût suivi sa conquête,
Sa main sur trente rois étendoit la tempête,
Il est vrai ; mais l'amour a sauvé l'univers :
Au vainqueur de la terre il a donné des fers.
Apprends que dans ces murs s'est éteint l'incendie
Dont les feux menaçoient et l'Europe et l'Asie ;
Et de ces murs encore on pourroit repousser
L'usurpateur.... mais non, il n'y faut plus penser.
Les Grecs, si fiers jadis, aujourd'hui vils esclaves,
Ont appris, sans murmure, à porter leurs entraves :
La liberté les cherche, ils n'osent la saisir ;
Et Théodore enfin ne sait plus que gémir.

THÉODORE.

Que dis-tu? notre sort peut-il changer de face?
Ah! si je le croyois....

LE VISIR.

Rappelle ton audace.
Avant la fin du jour tu seras éclairci
D'un secret important que je te cache ici.
Il t'en souvient, tandis qu'on assiégeoit Byzance
Par de secrets avis j'éclairai ta prudence :
Mes efforts, ni les tiens n'ont pu la conserver;
Mais des mains du tyran on la peut enlever.
Sais-tu jusqu'à quel point il mérite ta haine,
Ce cruel qu'en ces lieux un nouveau crime amène?
Sais-tu que pour plonger le poignard dans son sein
La vengeance et l'honneur ont réservé ta main?
Sans doute on t'aura dit qu'une captive aimable
Arrive sur les pas de ce prince coupable....
Frémis; mais venge-toi. Ce fier usurpateur
Devient, pour t'offenser, un lâche séducteur.
Cette beauté qu'il trompe, et qui peut-être l'aime,
Cet objet malheureux.... c'est ta fille elle-même.

THÉODORE.

Ma fille!... Ah! juste ciel! ma fille entre les bras!...
Non; elle est innocente, ou ne respire pas.

LE VISIR.

Cesse de te flatter. C'est elle, c'est Irène,
Que, loin de tout danger, ta prévoyance vaine,
Long-temps avant la guerre, envoyoit à Lesbos,
Et que la servitude atteignit sur les flots.

THÉODORE.

Ah! rompons, s'il se peut, sa chaîne criminelle.

Visir, de ton pouvoir daigne appuyer mon zèle,
Que je l'arrache !...

LE VISIR.

Espère un facile succès.
Mahomet la confie aux murs de ce palais;
Sans gardes, presque libre, à soi-même rendue,
Un prétexte pourra te procurer sa vue.
Soit pour flatter ta fille, enfin, ou la fléchir,
Des rigueurs du sérail on vient de l'affranchir.

THÉODORE.

Visir, sur son destin je ne suis point tranquille.

LE VISIR.

On vient.

SCÈNE III.

ACHMET, LE VISIR, THÉODORE.

LE VISIR, *à Achmet.*

RENDS, cher Achmet, sa retraite facile.
(A Théodore.)
Tu connois ce palais; évite tous les yeux,
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.
(Théodore et Achmet sortent.)

SCÈNE IV.

MAHOMET, LE MUFTI, LE VISIR, TADIL, PACHAS, OFFICIERS DU PALAIS, GARDES.

MAHOMET.

DANS ces murs qu'a soumis ma valeur intrépide,
Que du trône ottoman la majesté réside :

Ne changeons point leur sort. Ils commandoient jadis ;
Qu'ils commandent encore aux peuples asservis.
Que l'Europe et l'Afrique, au rang de nos provinces,
Esclaves comme vous y contemplent leurs princes.
Puissent mes descendants, de cet heureux séjour,
A l'univers entier donner des lois un jour !
Les chemins sont ouverts ; c'est assez pour ma gloire :
Il est temps de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'est pas sans effort que mon cœur combattu
Fait céder la grandeur aux lois de la vertu.
Dans ce cœur inconstant l'orgueil et la vengeance,
Je ne le sens que trop, ont laissé leur semence.
Je n'ose vous promettre un bonheur éternel ;
Avant d'être clément, vous m'avez vu cruel.
Tremblez.... Mais écartons un funeste présage,
D'une solide paix que ce jour soit le gage.
Peuples, long-temps courbés sous le poids des malheurs ;
Respirez, votre maître est sensible à vos pleurs ;
Votre maître est fléchi : l'humanité sacrée,
La mère des vertus, dans son âme est entrée.
En vain l'ambition veut étouffer sa voix ;
Elle crie à mon cœur que mon peuple a ses droits :
C'est elle qui m'apprend qu'un pouvoir sans mesure
Devient pour l'univers une commune injure ;
C'est elle qui m'apprend que des nœuds mutuels
Unissent le monarque au reste des mortels,
Et qu'un roi qui conserve est égal en puissance
A l'être bienfaisant qui donne la naissance.
J'ai vaincu, j'ai conquis ; je gouverne à présent.

(Au mufti et au visir.)

Vous que ma voix tira de la nuit du néant,

Esclaves de mon trône, ombre de ma puissance,
Allez à l'univers annoncer ma clémence:
A ses rois consternés annoncez qu'aujourd'hui
Mahomet peut les vaincre, et devient leur appui;
Qu'il ne permettra plus au souffle de la guerre
De renverser leur trône et d'infecter la terre;
Que sa gloire est contente, et qu'il n'aspire plus
Qu'à rendre heureux son peuple et les vaincre en vertus.
Ce n'est pas tout; mon cœur, lassé du bruit des armes,
Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes;
D'une esclave chrétienne il couronne la foi.
Ce n'est point m'abaisser, c'est l'élever à moi.
Je méprise ces rois dont la tendresse avide
Ne sait former des nœuds qu'où l'intérêt préside,
Commerce trop suivi dont j'abhorre la loi:
Vertu, naissance, amour, c'est assez pour un roi.

LE VISIR.

Seigneur, de tes soldats je crains la résistance:
Leurs nombreux bataillons trop proches de Byzance...

MAHOMET.

Écoute mes projets; cours les exécuter.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à vous consulter.
Mes ordres sont dictés; et si quelque rebelle
Élève dans mon camp une voix criminelle,
D'un murmure indiscret que la mort soit le prix.

LE MUFTI.

Une chrétienne, ciel! sur le trône!

MAHOMET.

Obéis.

(Il sort avec Tadil, les pachas, les officiers du palais et les gardes.)

SCÈNE V.

LE MUFTI, LE VISIR.

LE MUFTI.

J'AI prévu les desseins que ce jour nous révèle;
Je les ai dès long-temps confiés à ton zèle,
Visir; et dès ce temps tu juras devant moi
De ne jamais souffrir l'opprobre de ton roi.
Il fait plus aujourd'hui, ce prince téméraire,
Il ose des chrétiens se déclarer le père:
Tu le vois, tu l'entends; et ses injustes lois,
Ainsi que ton audace, ont étouffé ta voix.

LE VISIR.

Mufti, je l'avouerai, j'ai trop cru cette audace;
Éloigné du danger je bravois sa menace:
Mille moyens s'offroient; j'osois les embrasser:
L'approche du péril les fait tous éclipser.
Il en est un pourtant, triste, voisin du crime;
Mais qu'un mufti l'approuve, il devient légitime.
Oui, contre les décrets d'un absolu pouvoir
Tes décrets peuvent seuls armer notre devoir.
Que la religion par toi se fasse entendre.
Au prix de notre sang nous irons la défendre.
Sur tes pas, entraînés par une sainte ardeur,
De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur;
Et, jusque dans les bras du monarque profane,
Nous frapperons l'erreur que le mufti condamne.
Mais sans toi nos efforts, sacrilèges et vains,
Nous exposent sans fruit à des tourments certains...
Tu balances, mufti!... C'en est fait, et je cède.
Le danger de l'État exige un prompt remède;

La religion sainte élève en vain sa voix,
Son timide interprète abandonne ses droits.
Un visir, après lui le premier de l'Empire,
Fait briller, mais en vain, le zèle qui l'inspire.
En vain le janissaire offre un puissant secours:
Au milieu d'une armée il tremble pour ses jours;
Il ignore ou plutôt il cède sa puissance;
D'un monarque infidèle il craint la concurrence:
Il dévore un affront, et cesse d'être instruit
Qu'un prince qu'il condamne est un prince détruit.
Eh bien! va donc subir le joug d'une chrétienne;
A son culte, à sa loi cours immoler la tienne.
D'un hymen odieux ministre criminel,
On t'attend, va serrer ce lien solennel:
Aux musulmans trahis ma voix fera connoître
Qu'un roi qui s'avilit est indigne de l'être;
Et qu'un mufti craintif, à la faveur vendu,
Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

LE MUFTI.

Visir, de tes transports calme la violence.
Je m'abandonne à toi; je cède à ta prudence.
Avertissons les chefs du danger de l'État:
Avant d'autoriser un nécessaire éclat,
Agissons; et tâchons par force ou par adresse
D'arracher de son cœur une lâche tendresse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IRÈNE, ZAMIS.

ZAMIS.

Enfin, loin du sérail Irène désormais
Va seule et sans rivale habiter ce palais;
Prête à verser sur vous les biens qu'elle moissonne,
L'aimable liberté déja vous environne.
Oubliez dans ces murs mille objets odieux
Qui rendoient le sérail effrayant à vos yeux.
Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre sexe ici le tourment et l'injure,
Tombeau de la vertu, méprisable séjour,
Où règne la mollesse, où n'entre point l'amour.
Eh! qui peut sans rougir voir dans ce lieu profane
A quels honteux égards la beauté se condamne?
Ces femmes dont le front ignore la pudeur,
Et dont l'ambition ne tend qu'au déshonneur?

IRÈNE.

Je ne le cèle point; ce changement me flatte.
Toutefois, est-il temps qu'un doux espoir éclate?
En quel lieu sommes-nous, et qui nous y conduit?
Quel trône est élevé sur ce trône détruit?...

(*A part.*)

Je te revois enfin, malheureuse Byzance,
Monument éternel de céleste vengeance!

En entrant dans tes murs j'ai senti tes douleurs,
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs.
Je viens te secourir... Affermis ma foiblesse,
O ciel ! fais triompher le zèle qui me presse.
Esther sut désarmer le fier Assuérus ;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

ZAMIS.

J'approuve avec transport ce dessein magnanime.
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime.
Qui le peut mieux que vous ? D'un sultan orgueilleux
Le ciel à vos attraits a soumis tous les vœux.
Non, non, ils ne sont plus ces temps remplis de craintes,
Quand le fier Mahomet repoussoit les atteintes
D'un feu qui, malgré lui, pénétroit dans son cœur.
L'indomtable lion, frappé d'un trait vainqueur,
Avec moins de courroux mord le fer qui le blesse.
Quels coups ont annoncé sa superbe foiblesse !
Son amour, effrayé de ses propres effets,
Se plongeoit dans le sang, prodiguoit les bienfaits ;
Du meurtre au repentir conduisoit sa victime :
Guidé par la vertu, conseillé par le crime,
Rappelant des transports à l'instant oubliés,
Prêt à vous immoler, il tomboit à vos pieds.

IRÈNE.

Zamis, qui sait mourir sait braver la menace.
Je ne sais quel espoir soutenoit mon audace :
Cet espoir que je n'ose encore interroger,
Versoit sur moi la force et l'oubli du danger.
Toutefois... le dirai-je ? au sein de la victoire
D'un œil triste et douteux j'envisage ma gloire.
Trop prompte à soulager les maux de nos chrétiens,
Mon cœur se seroit-il trompé sur les moyens ?

Si la seule vertu m'a pu servir de guide,
D'où vient que dans ses bras le remords m'intimide?

ZAMIS.

Quelle frayeur saisit votre esprit éperdu?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu?
Combien ai-je admiré votre innocente audace!
Mépriser les bienfaits, confondre la menace!....
A travers les dangers et l'horreur du trépas,
Quelle main jusqu'au trône a pu guider vos pas?
Car enfin, terrassé par un pouvoir suprême,
Ce n'est plus un tyran qui malgré lui vous aime;
C'est un héros soumis, tendre, respectueux,
Et rival des vertus d'un objet vertueux.

IRÈNE.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuse image
D'un prince dont mon cœur doit détester l'hommage;
N'égare point, Zamis, un reste de raison,
Trop foible à repousser un dangereux poison.
Ses vertus, son amour, mon cœur, tout m'intimide;
Tremblante à chaque pas, sans conseil, et sans guide,
Dans un triste avenir je n'ose pénétrer,
Et jusqu'à mon bonheur tout me fait soupirer.
J'ai cru trouver la paix dans ce nouvel asile;
Je l'habite, et mon cœur y devient moins tranquille.
C'est ici que mon sort a commencé son cours:
C'est ici que mon père a vu trancher ses jours;

(A part.)

Et moi-même... Ah! Zamis!... Ciel! qui me vois tremblante,
Je mourrai sans regret, si je meurs innocente....

(A Zamis.)

Mais que nous veut Tadil?

SCÈNE II.

TADIL, IRÈNE, ZAMIS.

TADIL.

Les chrétiens empressés,
Reconnoissants des biens que sur eux vous versez,
Viennent à vos genoux apporter leur hommage.
Adoucissez les maux de leur triste esclavage,
Mahomet l'a permis. Son ordre toutefois
Veut ici que d'un seul ils empruntent la voix.

IRÈNE.

Qu'il vienne.

(Tadil sort.)

SCÈNE III.

IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part.*

Juste ciel! une joie inconnue
S'empare, malgré moi, de mon âme éperdue.
Rois, maîtres des mortels, ah! quelle est votre erreur,
Quand, la foudre à la main, votre immense grandeur
D'éclats tumultueux épouvante la terre!
Prenez, prenez le sceptre, et quittez le tonnerre;
Soulagez les douleurs d'un peuple gémissant,
Des bras de l'injustice arrachez l'innocent,
Du foible, du proscrit, relevez le courage:
Du pouvoir absolu c'est là le vrai partage....

SCÈNE IV.

THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part.*

MAIS, hélas ! quel vieillard se présente à mes yeux ?
Il s'arrête, il gémit à l'aspect de ces lieux.

THÉODORE, *à part.*

C'est ma fille ; c'est elle.... Ah ! père déplorable !...
O ciel, ne me sois point à demi favorable ;
Épure les bienfaits que tu veux m'accorder.

IRÈNE, *à Théodore.*

Respectable chrétien, vous n'osez m'aborder :
Dans ce jour fortuné pourquoi verser des larmes ?
Rassurez-vous : je viens dissiper vos alarmes.
Chrétienne comme vous, vos malheurs sont les miens.

THÉODORE.

Madame, recevez l'hommage des chrétiens.
Par vous seule arrachés à des maux innombrables,
Nous bénissons les fruits de vos soins secourables.
Notre culte, long-temps insulté par l'erreur,
Par vous seule a repris son antique splendeur.
Que Dieu, pour tant de biens répandus sur Byzance,
Affermisse à jamais vos pas dans l'innocence !
Lorsque de tant de maux vous sauvez les chrétiens,
Un père infortuné peut-il gémir des siens ?
Oserai-je à vos yeux exposant ma tristesse,
Outrager par mes pleurs la commune allégresse ?
Madame, ayez pitié d'un père malheureux !
Échappé des horreurs d'un cachot ténébreux,
D'aujourd'hui seulement je revois la lumière :
Et je retrouve, hélas ! une fille trop chère,

Une fille pour qui je donnerois mon sang,
Exposée ou livrée au crime le plus grand.
Un superbe ennemi la tient sous son empire....
Un musulman cruel.... Je tremble.... je soupire....
Il l'aime.... il est puissant.... Je ne puis achever.

IRÈNE, *à part.*

Quel trouble ce chrétien me fait-il éprouver?
Quel discours! quel rapport!.... A peine je respire.
La pitié sur un cœur a-t-elle tant d'empire?
(*A Théodore.*)
Pour soulager vos maux, ardente à tout oser,
De mon foible pouvoir vous pouvez disposer.
Peut-être votre fille est encore innocente:
Déployez à ses yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah! bientôt près de vous renaîtra sa vertu.
Si, comme à votre fille, un destin favorable,
Redonnoit à mes pleurs un père respectable,
Prompte à sacrifier amour, sceptre, grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois son bonheur....
Mais, loin de vous calmer, j'irrite vos alarmes.
Moi-même, en vous parlant, je sens couler mes larmes.
Vous arrêtez sur moi vos regards attendris:
Vous pleurez!.... Ah! j'ai peine à retenir mes cris;
Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperdue.
O, qui que vous soyez, votre douleur me tue.

THÉODORE.

Irène!....

IRÈNE.

Eh bien! seigneur, pourquoi me nommez-vous?

THÉODORE.

Chère Irène!....

IRÈNE.

Seigneur....

THÉODORE.

Ah! mouvement trop doux!
Je pleure.... je t'appelle.... et tu doutes encore?

IRÈNE.

Ah! mon père!.. Ah! grand Dieu!.. C'est lui, c'est Théodore.
Vous soupirez!.... Hélas! Irène a-t-elle pu,
En blessant vos regards, attrister la vertu?
Ah! mon père, chassez un doute qui m'offense.
Oui, j'ose à vos regards m'offrir en assurance.
Je mérite l'amour d'un père tel que vous.

THÉODORE.

Et je me livre donc aux transports les plus doux!
Ma fille, embrassez-moi.... Vous dissipez la crainte
Dont, en vous retrouvant, j'ai ressenti l'atteinte.
Qu'un sultan orgueilleux subisse votre loi,
Vous êtes innocente, et c'est assez pour moi;
Mais achevez, calmez mes craintes inquiètes,
Ouvrez les yeux, Irène, et voyez où vous êtes.
Paré de mille attraits, à la pudeur mortels,
Dans ces lieux infectés le crime a des autels:
Par l'avilissement la faveur s'y dispense;
A côté du forfait marche la récompense:
Mille voiles brillants couvrent le déshonneur,
Et toujours la bassesse y mène à la grandeur.
Ma fille, grâce au ciel, l'erreur, ni la foiblesse
N'ont point dans cet abîme entraîné ta jeunesse;
Mais crains, fuis le danger; il te presse, il te suit,
L'orgueil l'attend, succombe, et la vertu le fuit.

IRÈNE.

Mon père, digne auteur de ma triste famille,

Mon père, dans vos bras recevez votre fille.
La vérité terrible a dessillé mes yeux.
Fuyons. Arrachez-moi de ces funestes lieux.
Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente
S'égaroit, et marchoit aveuglée et contente.
Vous m'éclairez; malgré le trouble de mon cœur,
Vous me verrez fidèle au devoir, à l'honneur.

(*A part.*)

A ma foi..... Oui, mon Dieu! brise mon esclavage.
Tu parles; j'obéis. Achève ton ouvrage.

THÉODORE.

Oui, ma fille, sans doute, il brisera vos fers:
Oui, sur votre péril ses yeux se sont ouverts,
Et son bras jusqu'à vous aujourd'hui ne me guide
Que pour encourager votre vertu timide.
De ce vaste palais je connois les détours;
J'ai de puissants amis: mes soins et leurs secours
M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.
Vous, flattez le sultan par une feinte utile:
Ménagez-le; et bientôt, Irène en liberté,
Bravera son amour et son autorité.
Je vous laisse.

(*Il veut sortir.*)

IRÈNE, *l'arrêtant.*

Ah! grand Dieu! vous me laissez!... mon père!...
Et pourquoi différer un secours nécessaire?
Vous savez de ces lieux les plus obscurs détours;
Je les quitte: il y va de plus que de mes jours.
Dans l'abîme des flots, dans le sein de la terre
Cachez-moi, sauvez-moi; tout ici m'est contraire.

(*Elle se jette aux genoux de Théodore.*)

Oui, plutôt que sans vous elle ose demeurer,
Irène à vos genoux aime mieux expirer.

SCÈNE V.

MAHOMET, TADIL, THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

MAHOMET, *à part.*

Que vois-je? Irène en pleurs! Irène suppliante!
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante?
(*A Théodore.*)
Quel es-tu? réponds-moi.... Tu te tais vainement,
Perfide! tu trahis ou le prince, ou l'amant.
Réponds-moi, n'attends pas que l'horreur du supplice
D'un secret odieux me découvre l'indice.

THÉODORE.

La mort ni les tourments ne pourroient m'arracher
Un secret, tel qu'il soit, que je voudrois cacher;
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes.
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes
J'excitois ses mépris, je rassurois son cœur:
Je voulois la ravir à ta funeste ardeur;
De ces murs dangereux je voulois la soustraire:
Tu sais tout; venge-toi, sultan, je suis son père.

MAHOMET.

Son père!

THÉODORE.

Oui, connois-moi. Je suis ce Grec enfin
Qui dans ces mêmes murs balança ton destin,
Quand le courroux du ciel, secondant ton courage,
Permit aux musulmans d'y porter le ravage.
Trop heureux si ton bras eût terminé mes jours,
Puisque des tiens mon bras ne put trancher le cours!
Depuis ce jour fatal, esclave misérable,
J'ai langui dans les fers: le destin qui m'accable

Ne les brise aujourd'hui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas! ma fille en ton pouvoir;
Mais je puis me venger : sa vertu m'est connue,
Et si je lui défends de paroître à ta vue,
Ardente à m'obéir, le plus affreux trépas,
Ni le plus tendre amour, ne l'ébranleront pas.

MAHOMET.

Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure :
Tu me blessas; bien loin que ma gloire en murmure,
J'étois ton ennemi, tu défendois ton roi;
J'estime ton courage et respecte ta foi.
Tu pourrois te venger; ta fille obéissante
Fuiroit de mon amour la poursuite éclatante.
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir?
Crois-tu que par la force on veuille l'asservir?
Ah! mon cœur n'eut jamais, pour engager Irène,
Que mon amour pour nœuds, et mes bienfaits pour chaîne.
Ne connois-tu de moi que ma seule fureur?
Tu m'as vu dans la guerre, armé de la terreur,
Tonner sur tes remparts, et, vainqueur trop sévère,
Du sang de tes chrétiens faire fumer la terre;
Mais tu ne m'as point vu, plus doux, plus généreux,
Adoucir des chrétiens le destin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver par ma clémence
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.
Ne me reproche plus une juste rigueur,
Crime de la victoire et non pas du vainqueur.
Tu voulois enlever Irène à ma tendresse!
Imprudent! si le sort des chrétiens t'intéresse,
Garde-toi de nourrir le dangereux espoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir.

Si tu ne veux hâter leur ruine certaine,
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'ôter Irène? ah! connois Mahomet,
Si c'est là ton dessein, j'en vais presser l'effet.
Je suis maître de vous : esclaves l'un et l'autre,
Je dispose à mon gré de son sort et du vôtre;
Vos personnes, vos biens, vos jours, tout m'est soumis.
Je vous rends tous les droits que le ciel m'a transmis:
Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux ou m'enlever ou me donner ta fille;
Et j'atteste le ciel que, respectant ta loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

THÉODORE, *à part.*

Je demeure immobile. O grandeur qui m'étonne!
(A Mahomet.)
Prince, digne en effet de plus d'une couronne,
Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir?
Esclave, je pouvois librement te haïr;
Libre, les tendres nœuds de la reconnoissance
M'enchaînent, malgré moi, sous ton obéissance.
L'intérêt de Byzance et des peuples chrétiens
Veut qu'ici je consente à ces fatals liens.
Une illustre princesse, à ton père asservie,
Par un semblable hymen a sauvé la Servie.
Triste exemple!... mais quoi! la sagesse est sans choix,
Quand la nécessité fait entendre sa voix.

MAHOMET, *à Irène.*

Le suffrage d'un père est peu pour ma tendresse;
Irène, c'est à vous que Mahomet s'adresse.
Votre sort est fixé; reste à remplir le mien.
Formez-vous sans murmure un auguste lien?
Sans crainte, sans égard, que votre voix prononce.

M'aimez-vous? Que le cœur dicte seul la réponse.
Vous êtes libre enfin.

IRÈNE.

Je l'ai toujours été.
Garant de ma pudeur et de ma liberté,
(Elle tire un poignard.)
Regarde ce poignard.... De moi-même maîtresse,
J'ai vu d'un œil égal ta fureur, ta tendresse;
Et si sur moi le crime eût tenté son effort,
Ma vertu se sauvoit dans les bras de la mort....
(A Théodore.) (A Mahomet.) (A tous deux.)
Mon père.... et toi, sultan.... connoissez dans Irène
Ce que peut le devoir sur une âme chrétienne.
(A Mahomet.)
De ce fer, à tes yeux, j'eusse percé mon cœur,
Et ta tendresse à peine égale mon ardeur.
Les rois pour effrayer ont la toute-puissance;
Mais pour gagner les cœurs ils n'ont que la clémence.
Mon amour est le prix de tes hautes vertus,
Et je t'estime assez pour ne te craindre plus.
Cette preuve suffit.

(Elle jette le poignard.)

MAHOMET, *à part.*

Je frémis et j'admire.
La voilà cette gloire où mon orgueil aspire.
A ces nobles discours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grâce au ciel, un cœur digne de moi....
(A Irène.)
Ah! pour me l'attacher plus fortement encore,
Ce cœur qu'avec amour je chéris et j'honore,
Ce cœur dans qui le mien va lire son devoir,
Irène, partagez mon trône et mon pouvoir.

(*A Théodore.*)

Chrétien, soyons amis; c'est moi qui t'en conjure.
Je respecte et j'ignore une union si pure :
Instruis-moi, soutiens-moi; tu liras dans mon cœur :
Tes soins en banniront le crime et la fureur....

(*A part.*)

Plaisirs nouveaux pour moi, mouvements pleins de charmes,
Vous me faites sentir que la joie a ses larmes.
Le pouvoir, les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux :
Un instant de vertu vient de me rendre heureux....

(*A Théodore.*)

Agissons, il est temps. Va rassurer tes frères;
Qu'ils respirent enfin sous des lois moins sévères.
Des fureurs du mufti j'ai su les affranchir :
Sous toi, sous ton pouvoir je veux les voir fléchir.
Ordonne: agis, guéris leurs blessures cruelles :
Soumis à toi, sans doute, ils me seront fidèles?
Tes prêtres ne pourront refuser mes bienfaits;
Et je brave des miens les murmures secrets.
Oui, dussé-je à mes pieds voir tomber ma couronne,
Je cours exécuter ce que l'honneur m'ordonne.

(*A part.*)

O plaisir pour un roi rare et voluptueux!
Je règne sur deux cœurs libres et vertueux.

(*Il sort avec Tadil.*)

SCÈNE VI.

THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

THÉODORE.

Ma fille, que l'espoir n'aveugle point votre âme:
Plus d'un obstacle encor peut traverser sa flamme.
Demeurez dans ces lieux. Attendez que du ciel
S'accomplisse sur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout. Quoi que Dieu vous ordonne,
Recevez du même œil la mort ou la couronne.
Il est doux de régner pour protéger sa loi;
Il est beau de mourir pour conserver sa foi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

IRÈNE, ZAMIS.

ZAMIS.

Oserois-je blâmer la douleur imprévue
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vue?
Vous soupirez? eh quoi! si pour quelques moments
Un père se dérobe à vos embrassements,
Devez-vous donc pleurer l'instant qui vous sépare?
Songez à tous les biens que l'hymen vous prépare.
Mêler vos tendres pleurs à des moments si doux,
C'est honorer le père, en affligeant l'époux.

IRÈNE.

Moi, l'affliger, Zamis! ah! ma vive tendresse
Lui soumet pleinement ma joie et ma tristesse.
Mon cœur est agité: pour lui rendre la paix,
Parlons de ce héros, parlons de ses bienfaits.
Enfin, autour de moi je lève un œil tranquille.
Ce palais de nos Grecs est devenu l'asile.
L'impiété, long-temps attachée à mes pas,
S'éloigne, et désormais ne m'approchera pas.
Prémices de ma joie, ainsi que de la tienne,
Déja tout est chrétien auprès d'une chrétienne.
Ciel! qu'il va redoubler mon zèle et mon ardeur,
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur!...

(A part.)

Ton Dieu s'apaise enfin, malheureuse Byzance;
Que pouvoit contre lui ta fragile puissance?
Sur tes remparts fumants l'esclavage et la mort
Ont triomphé sans peine et régné sans effort;
Pour porter dans ton sein des coups trop légitimes
Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes :
Il frappa ton orgueil; il couronne ta foi.
La pitié secourable ouvre ses yeux sur toi.
Loin de tes chers enfants écartant les alarmes,
Mes soins sauront tarir la source de tes larmes.
Ah! si d'un doux hymen mon cœur se sent flatté,
C'est qu'il devient le sceau de ta félicité....

SCÈNE II.

NASSI, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à Nassi.*

NASSI, que voulez-vous?

NASSI.

Votre père, madame,
Le trouble sur le front, et la douleur dans l'âme,
M'a confié pour vous ce billet important:
Il doit près du visir se rendre en cet instant.

(Il sort.)

SCÈNE III.

IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part, après avoir lu.*

QU'AI-JE lu! Que devient mon bonheur et ma joie?
Je m'y livrois entière, et le ciel la foudroie.

Si l'espoir dans un cœur s'introduit lentement,
Qu'avec rapidité la douleur s'y répand !

ZAMIS.

Le sultan vient.

SCÈNE IV.

MAHOMET, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à Mahomet.*

Seigneur, vous me voyez tremblante.
Connoissez un forfait dont l'horreur m'épouvante.

MAHOMET, *lisant.*

« En vain à votre hymen nos prêtres ont souscrit,
« Des musulmans jaloux la colère s'aigrit.
« Sans lui communiquer l'avis de votre père,
« Ménagez le sultan, obtenez qu'il diffère.
« On nous menace : on dit qu'un rebelle sujet
« Prétexte votre hymen pour perdre Mahomet. »

IRÈNE.

Seigneur, vous vous taisez : une fureur tranquille
Arrête sur ces mots votre vue immobile.
Frémissant du péril où j'allois vous plonger....

MAHOMET.

Je frémis de l'affront, et non pas du danger.
C'est Mahomet, c'est moi qu'un esclave menace !...
Vous gémissez, Irène ! épargnez-moi de grâce ;
Vous m'outragez : trembler, ou pour vous ou pour moi,
N'est-ce pas m'accuser de foiblesse ou d'effroi ?
Ah ! loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,
Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage :
Méprisez, comme moi, des esclaves jaloux,
Et n'armez point contre eux l'amour et le courroux.

IRÈNE.

Moi, seigneur, moi, contre eux armer votre colère!
Épouse de leur roi, ne suis-je pas leur mère?
Que ne peut mon hymen, ce lien si flatteur,
De l'univers entier assurer le bonheur!
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace,
Je ne crains point pour moi leur frivole menace;
Je ne crains que pour eux ces foudroyants éclats
Que votre cœur enfante, et ne maîtrise pas.
Moi contre eux élever mes plaintes dangereuses!
Périssent à jamais ces beautés malheureuses
Qui, loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des peuples suppliants osent trahir l'espoir;
Qui, pouvant au pardon déterminer un maître,
Aiment mieux par ses coups le faire reconnoître!
Non, seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter,
Si jamais à punir j'ose vous exciter.

MAHOMET.

Irène, de mon cœur soyez toujours maîtresse;
Mais ne le portez point jusques à la foiblesse:
Souffrez que, quoi qu'ici vous m'osiez demander,
J'apprenne à pardonner, et non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons que sur Byzance,
Que sur tous vos chrétiens a versés ma clémence;
Et quant à notre hymen, c'est aux yeux du soldat,
C'est dans mon camp qu'il faut en transporter l'éclat.
Oui, je veux pour témoins d'une union si belle
Mes peuples, mon armée et les yeux du rebelle.
Tant qu'aux regards d'un maître il craindra de s'offrir,
Je le puis ignorer, mais non pas le souffrir;
S'il paroît, à la mort rien ne peut le soustraire.
Qu'il fléchisse, il vivra. Ce n'est point la colère,

C'est la seule équité qui dicte cet arrêt,
Et l'amour lui veut bien céder son intérêt;
Mais après le serment qui nous joint l'un à l'autre,
Pour le rompre il n'est plus que ma mort ou la vôtre.

IRÈNE.

C'en est fait; mon amour perd sa timidité :
Je brave les clameurs du soldat irrité;
De ses emportements j'ai pénétré la cause;
Et le remède est sûr, puisqu'Irène en dispose.
Pour apaiser enfin vos peuples offensés,
Je puis mourir pour vous, seigneur; et c'est assez....
Mais mon père est absent. Je ne suis point tranquille.
Ce palais dans mes bras lui présente un asile.
Il tarde trop long-temps; je cours le rappeler.
Près de vous, près de lui qui pourra me troubler?
En cessant de trembler pour deux têtes si chères,
Ma joie et mes plaisirs deviendront plus sincères.
Du plus cruel destin je braverai les coups,
Si je puis conserver mon père et mon époux.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

TADIL, MAHOMET.

TADIL.

Le frère du visir, l'aga des janissaires,
Vient à vos pieds...

MAHOMET.

(A part.)

Qu'il entre... Ah! tremblez, téméraires.

(Tadil sort.)

SCÈNE VI.

L'AGA, MAHOMET.

L'AGA, *prosterné aux pieds de Mahomet.*

Ton esclave, à genoux, pénétré de douleur,
Osera-t-il parler ?

MAHOMET.

Parle.

L'AGA, *se relevant.*

Frémis d'horreur.
Tes soldats révoltés menacent ta puissance :
Je suis leur chef ; je viens m'offrir à ta vengeance.
Frappe, mais n'étends point ta colère sur eux :
Ils veulent t'arracher à des liens honteux ;
Pleins de respect pour toi, ton amour les irrite.
Satisfais le courroux que ma franchise excite ;
Punis-moi : je ne puis survivre à ton honneur.

MAHOMET.

Malheureux ! que prétend ton zèle et ta fureur ?
Ne me connois-tu plus ? Tu formas ma jeunesse ;
Tu m'es bien cher, mais si tu combats ma tendresse,
Ton trépas est certain.

L'AGA.

Je mourrai ; mais du moins,
Seigneur, avant ma mort daigne accepter mes soins.
Qu'un souple courtisan te trompe et te caresse ;
Ton ami meurt content s'il bannit ta foiblesse.
J'ose t'interroger. Que fais-tu dans ces murs ?
N'est-il pas dans ta vie assez de jours obscurs ?
Jouet d'un vil amour dont le feu te surmonte,
Par un plus vil hymen tu veux combler ta honte.

Te dirai-je comment tes ordres rejetés ?...
Ah ! que n'as-tu pu voir tes soldats irrités
S'amasser, s'écrier, se plaindre avec colère !
« Eh ! quoi donc, répétoit le brave janissaire,
« Quoi ! nous l'avons perdu ce sultan redouté,
« Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité ?
« Quoi ! sans pleurer sa mort, faut-il pleurer sa gloire ?
« Lui qui du monde entier méditoit la victoire,
« Qui, dans Rome captive arborant le croissant,
« Devoit voir à ses pieds l'univers fléchissant,
« Ce même Mahomet, plein d'une obscure flamme,
« Languit depuis deux ans aux genoux d'une femme ;
« Et pour elle rompant les lois de ses aïeux,
« Quoiqu'esclave et chrétienne, il l'épouse à nos yeux ! »
Ah ! seigneur, tu connois ce que peut l'insolence
D'une armée une fois livrée à la licence ?
Arme, non point contre eux, mais contre ton amour,
Arme les sentiments d'un généreux retour.
Vole à ton camp : ton œil redoutable et sévère
Confondra d'un regard l'orgueilleux janissaire ;
Ou plutôt, rappelant tes projets oubliés,
Souhaite une couronne : elle tombe à tes pieds.

MAHOMET, *à part.*

Oui, je la confondrai cette armée insolente,
Qui réveille en mon cœur une valeur sanglante ;
Oui, je le leur rendrai ce sévère empereur :
Ils me veulent cruel ? qu'ils craignent ma fureur.
L'amour ne me rend point insensible à l'injure.
Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure....

(*A l'aga.*)

Et toi, sors, malheureux !

L'AGA.

Tu m'as promis la mort :
Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l'amour je méconnois mon maître :
Puissé-je à sa vengeance enfin le reconnoître !
Que fais-tu dans ces murs ? Pourquoi laisser flétrir
Ces palmes, ces lauriers, que tu voulois cueillir ?
Byzance est sous tes lois : entre dans la carrière,
Ouvre les bras, l'Europe y vole toute entière ;
Son empire est à toi. Les imprudents chrétiens
S'empressent à briguer l'honneur de tes liens.
Sur le triste occident daigne jeter la vue ;
Vois régner sur ses rois la discorde absolue,
Vois ces foibles tyrans détruire avec fureur
Les remparts qui pourroient arrêter ta valeur.
Chrétiens contre chrétiens, quel démon les anime ?
Ardents à s'entraîner dans un commun abîme,
Le vaincu, le vainqueur, l'un par l'autre pressé,
Sous leurs coups mutuels, y tombe renversé :
Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine
Qu'en perdant son rival il hâte sa ruine,
Que chaque combattant qu'il ose terrasser
Sont autant d'ennemis qu'il te faudroit percer,
Et que, de quelque part que penche la victoire,
Tout est perte pour eux, tout conspire à ta gloire.
Du poids de ta puissance étouffe leurs discords ;
Enchaîne au même joug les foibles et les forts.
Tout autre bruit se tait lorsque la foudre gronde :
Tonne sur ces cruels et rends la paix au monde.
Ce sont là les projets nobles et glorieux
Qui flattoient, mais en vain, nos cœurs ambitieux ;
Ce sont là les projets qu'une funeste flamme

Interrompt, ou plutôt efface de ton âme.
Ainsi donc l'amour seul arma tes combattants!
Là se terminent donc tant d'exploits éclatants!
Ainsi donc à travers le fer, le sang, la flamme,
Tes vœux impatients n'ont cherché qu'une femme!
(Il se jette aux genoux de Mahomet.)
Tu rougis!... Ah! rends-moi mon auguste empereur!
Que la gloire t'éveille; elle parle à ton cœur:
Elle parle à ton cœur, cette gloire immortelle;
Tu résistes en vain; ton cœur est fait pour elle.
Oui, malgré ton amour, malgré ses vains transports,
Elle y jette, à mes yeux, la honte et les remords.
Vainement à ses cris ton âme se refuse:
Tu l'entends, Mahomet, et ton trouble t'accuse.
Sous tes coups maintenant puissé-je être immolé,
J'ai le prix de ma mort; la gloire t'a parlé.

MAHOMET, *à part.*

Je l'avouerai, malgré la fureur qui m'anime,
En déchirant mon cœur, il force mon estime.
(A l'aga.)
Je te laisse le jour: cesse de condamner
Un amour dont la voix m'enseigne à pardonner.
Apprends, par cet effort, qu'il est une autre gloire
Que celle que la guerre attache à la victoire.
Apprends que si l'amour n'étoit une vertu,
Mahomet par l'amour n'eût point été vaincu.
Toutefois, je le sens, ma bonté déja lasse
S'épuise en pardonnant à ta coupable audace.
Retourne dans mon camp; fais trembler mes soldats:
Qu'ils craignent de pousser plus loin leurs attentats.
Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête;
A leurs yeux, dès ce jour, j'en célèbre la fête.

Tout rebelle insolent tombera sous mes coups;
Ou les traîtres sur moi signalant leur courroux,
Préviendront par ma mort l'arrêt que je prononce,
Ils me verront. Adieu; porte-leur ma réponse.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

L'AGA, *seul.*

Il menace; il me fuit. Le trouble de son cœur
Semble ici m'annoncer que mon zèle est vainqueur.
Achevons, s'il se peut, et soyons-lui fidèle.....
Je n'en saurois douter, quelque puissant rebelle
D'un venin de discorde infecte le soldat.
Quel qu'il soit, détruisons le traître et l'attentat;
Rendons l'armée au prince, et le prince à l'empire.

(Il va pour sortir, et en est empêché par le visir qui survient.)

SCÈNE VIII.

LE VISIR, L'AGA.

LE VISIR.

Arrêtez! Où t'a conduit le zèle qui t'inspire?
Tu quittes le sultan, qu'as-tu fait?

L'AGA.

Mon devoir.

LE VISIR.

Pourquoi donc seul ici te cacher pour le voir?
Sais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite,
Nos chefs à ton salut n'ont laissé que la fuite?

Sais-tu bien qu'accusé des plus noirs attentats,
L'armée, entre mes mains, a juré ton trépas?
On dit, vil délateur, qu'aux maux les plus sinistres
Tes conseils ont livré de fidèles ministres:
On dit que, de ses feux timide approbateur,
Tu nourris du sultan la criminelle ardeur.
Si tes jours te sont chers, garde-toi de produire
Cet ordre humiliant dont tu n'oses m'instruire.
Aux yeux de nos soldats crains de te présenter
Sans savoir nos projets, sans les exécuter.

L'AGA.

J'ignore vos projets, j'ignore quels ministres
Mes discours ont livrés aux maux les plus sinistres,
J'ignore que l'armée en tes mains m'ait proscrit;
Mais je n'ignore plus le traître qui l'aigrit.

LE VISIR.

Et quel est-il?

L'AGA.

C'est toi.

LE VISIR.

Pourquoi m'appeler traître?
Je soutiens mieux que toi la gloire de mon maître.
Aux conseils de l'amour l'empêcher d'obéir,
Le rendre à sa grandeur, est-ce là le trahir?

L'AGA.

Quel es-tu pour vouloir dans le cœur de ton maître
Forcer les passions à naître, à disparoître?
Quel es-tu pour oser de sa gloire, à ton gré,
Déterminer l'objet et marquer le degré?

LE VISIR.

Quel je suis? Apprends donc, puisqu'il faut t'en instruire,
Qu'un visir est l'appui, le salut d'un empire,

L'oracle de l'État, l'instrument de la loi,
L'œil, la voix, le génie et le bras de son roi.
Cette part du pouvoir où l'on nous associe
N'est plus au souverain dès qu'il nous la confie;
Et souvent au besoin ce seroit le trahir
Que même contre lui ne nous en pas servir.
Elle est entre nos mains, afin que la prudence,
A l'abri du respect, subjugue la puissance;
Et nous devons enfin forcer les souverains
A vouloir leur bonheur et celui des humains.

L'AGA.

Je ne suis qu'un soldat, et de mon ignorance
Un visir voudra bien me pardonner l'offense.
J'avois cru qu'un ministre appelé par son roi
Lui devoit plus qu'un autre et son zèle et sa foi,
Que plus il approchoit du sacré diadème,
Plus sa soumission en devoit être extrême,
Et qu'un trait réfléchi du suprême pouvoir
En effrayant son cœur y fixoit le devoir.
J'ai cru que tout sujet dont l'insolente audace
A côté de son prince osoit marquer sa place
N'étoit plus qu'un rebelle, un perfide, un ingrat,
La honte de son maître et l'effroi d'un État.
J'ai cru que sans respect regarder la couronne,
C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne,
Et qu'à quelque degré qu'on en puisse approcher,
C'étoit la profaner que d'oser y toucher.
Ah! ne te couvre plus d'un zèle qui m'irrite;
J'entrevois les projets que ta fureur médite.
Trop sûr qu'à tes complots j'opposerois mon bras,
Tu m'as rendu suspect aux yeux de nos soldats.
Tu crains que Mahomet, par mon soin magnanime,

Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime.
Des armes qu'il te donne, avant de le percer,
Par les mains du soldat tu veux me renverser.
Esclave révolté, songe à te mieux connoître:
Loin d'attenter sur lui, tremble aux pieds de ton maître.
Souviens-toi qu'un sultan, par le ciel couronné,
Peut être condamnable et non pas condamné.
Si sur toi, sur les tiens tombe son injustice,
S'il entraîne l'État au bord du précipice,
S'il immole sa gloire à de lâches amours,
S'il ternit en un jour l'éclat de tant de jours,
Pleure, mais obéis : c'est là ton seul partage.

LE VISIR.

Cesse de me tenir ce timide langage:
Où règne l'injustice il n'est plus de pouvoir;
Où manque la puissance il n'est plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer? L'époux d'une chrétienne
Est digne de ta haine ainsi que de la mienne.
Je méconnois un roi digne de mes mépris.
Qu'il soit ce qu'il doit être, et nous serons soumis.
Peux-tu voir, fier aga, les chrétiens dans Byzance
Usurper sans obstacle une injuste puissance?
Veux-tu que Mahomet, achevant ses projets,
A leur infâme joug enchaîne ses sujets?
De tous les coins du monde Irène les appelle:
Tout seconde l'espoir dont leur cœur étincelle.
A l'ombre de son nom leur culte rétabli
Insulte insolemment aux décrets du mufti.
Bientôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,
De l'Empire ottoman changeant la destinée,
Après avoir chassé Mahomet de ces lieux,
Répandra dans l'Asie un feu séditieux.

Secourus du Germain, aidés de Trébizonde,
C'en est fait, les chrétiens sont les maîtres du monde.
Tu chéris le sultan, tu prévois tous ces maux,
Et tu peux t'endormir dans un lâche repos?

L'AGA.

Non, je ne puis souffrir que mon roi s'avilisse.
Borne là tes desseins, et je suis ton complice.
Il oubliera bientôt de dangereux appas,
Si nos pleurs, si nos cris arrachent de ses bras
L'orgueilleuse chrétienne à qui son cœur se livre.
A ces conditions je suis prêt à te suivre.
Si tu pousses plus loin tes odieux projets,
Je te perce le cœur, et je m'immole après.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE VISIR, *seul.*

VA, je te conduirai plus loin que tu ne penses...
De la révolte en lui j'ai jeté les semences.
Achevons... Ou s'il ose encor me traverser,
Le soldat veut son sang; je le laisse verser.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

Seigneur, de vos transports calmez la violence,
Ces regards, ces soupirs et ce profond silence,
D'une vive douleur témoignages certains...

MAHOMET.

Ami, d'un trouble affreux mes esprits sont atteints...
(*A part.*)
Voile aimable, long-temps étendu sur ma vue,
Douce sécurité, qu'êtes-vous devenue?...
Cruel aga! pourquoi dessillois-tu mes yeux?
Pourquoi dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire,
A l'amour triomphant arracher la victoire?...
Je crois l'entendre encor; sa redoutable voix
Me frappe, me réveille et m'accable à la fois.
En lisant mon devoir à sa clarté brillante,
J'abhorre le flambeau que sa main me présente.
Tandis qu'il me parloit, l'amour le condamna;
Le courroux l'immoloit, l'orgueil lui pardonna.
Content de fuir, content d'essayer la menace,
Je n'ai pu ni souffrir ni punir son audace.

TADIL.

Ah! reprenez, seigneur, des soins dignes de vous;
Laissez gémir l'amour; son frivole courroux

A déja trop long-temps balancé la victoire;
Méprisez ses conseils, n'écoutez que la gloire:
Achevez, triomphez d'un dangereux objet,
Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

MAHOMET.

Tadil, à mon amour cesse de faire injure.
Loin d'en rougir, apprends qu'une flamme si pure,
A tous mes sentiments imprimant sa grandeur,
Aux plus hautes vertus sut élever mon cœur.
A peine je l'aimai cet objet magnanime,
Qu'un pouvoir inconnu me sépara du crime.
Pour lui plaire, abjurant de tyranniques lois,
De l'exacte équité j'interrogeai la voix:
Le glaive du pouvoir, dans ma main redoutable,
Apprit à distinguer l'innocent du coupable.
Sur mon trône, long-temps théâtre de forfaits,
Je plaçai la pitié, la clémence et la paix.
Déja mon cœur changé goûtoit sa récompense,
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer:
Non, vainement la gloire ose ici m'en presser;
Vainement à l'amour elle oppose ses charmes:
La cruelle se plaît dans le sang, dans les larmes;
Le tumulte, l'horreur l'accompagnent toujours,
Et je puis être heureux sans son fatal secours.

TADIL.

Du vainqueur de Byzance est-ce là le langage?
Faut-il de vos exploits vous retraçant l'image....

MAHOMET.

Non, Tadil; de mon cœur tu connois la fierté:
Laisse, laisse gémir un amour révolté;

Laisse dans ses éclats mourir sa violence.
L'ambition sur moi n'a que trop de puissance.
Crains que, portant trop loin d'impétueux transports,
Je ne prépare ici matière à mes remords.
D'un triomphe commun je méprise la gloire,
Et j'aime par le sang à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur et mon esprit;
Le dépit destructeur m'agite et me saisit.
L'amour, plus que jamais tyrannisant mon âme,
Attise de ses feux la dévorante flamme;
Mais il n'est plus mêlé de ses ravissements,
De ses tendres langueurs, de ses doux mouvements:
Il jette dans mon cœur le désespoir, la rage;
Il ne respire en moi que le sang, le carnage.
Mon âme, abandonnée aux plus cruels transports,
Pour sortir de son trouble, a soif de mille morts.
Ah! si de mes soldats la révolte coupable
Achève d'enflammer mon courroux implacable....
Juste ciel! je frémis... témoin de mes fureurs,
Non, jamais l'univers n'aura vu tant d'horreurs...
Le visir m'est suspect... que la mort l'environne:
Sa vie est criminelle, et je te l'abandonne.
Mon pouvoir absolu dépose le mufti;
Qu'au même instant que l'autre il soit anéanti.
Va, je mets en tes mains ma foudre, ma vengeance.
Laisse-moi seul.

(*Tadil sort.*)

SCÈNE II.

MAHOMET, *seul.*

Enfin j'évite ta présence,
Irène ; et l'ascendant d'un funeste devoir,
Pour la première fois, balance ton pouvoir.
Ah ! puisqu'il le balance, il le vaincra, sans doute !
Si le triomphe est beau d'autant plus qu'il nous coûte,
Quel plus noble laurier pourroit me couronner
Que celui qu'en ce jour je prétends moissonner?....
Sors de mon cœur, amour, et fais place à la gloire.....
Tes murmures sont vains ; je ne te veux plus croire.

SCÈNE III.

THÉODORE, MAHOMET.

THÉODORE.

Sultan, de tes bontés permets-nous de jouir.
Le bonheur de ma fille a trop su m'éblouir.
Le péril qui la suit, le danger qui te presse,
Rompent l'auguste nœud que formoit ta tendresse.
Libres par tes bienfaits, permets que sur mes pas
Irène aille cacher de funestes appas.
Son repos, ton honneur, sa sûreté, ta vie,
Son père, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne, dis-tu ?... mais l'ai-je commandé ?
Par qui son sort doit-il être ici décidé ?
Quel empire, quels droits te restent-ils sur elle ?
Qui te les as rendus ?

THÉODORE.

Ton armée infidèle.

SCÈNE IV.

TADIL, MAHOMET, THÉODORE.

TADIL, *à Mahomet.*

PARDONNEZ à mon impatience,
Seigneur; je crains encor d'être venu trop tard.
Le mufti déployant le terrible étendard
Soulève à son aspect un peuple téméraire.
Tout le suit : le spahi, l'orgueilleux janissaire,
Courant sous un saint voile aux derniers attentats,
Y dresse en même temps et sa vue et ses pas.
Tout s'apprête au carnage; et déja dans la ville....

MAHOMET, *à part.*

(A Théodore.)

Traîtres, vous le voulez... Demeure en cet asile;
Rassemble les chrétiens admis dans ce palais :
Je te laisse ma garde, et je te la soumets....
(A Tadil.)
Tadil, qu'on obéisse aux lois de Théodore.

SCÈNE V.

IRÈNE, MAHOMET, THÉODORE, TADIL.

IRÈNE, *à Mahomet.*

QUEL attentat, seigneur, quel crime vient d'éclore!
Quel péril!....

MAHOMET.

Ce n'est rien. Un peu de sang versé,
Un chef anéanti, le péril est passé.

IRÈNE.

Ah! seigneur, étouffez une funeste flamme;
Laissez, laissez-moi fuir.

MAHOMET.

Vous, me quitter, madame?
Juste ciel!... demeurez, et ne présumez pas
Que j'aime ou je haïsse au gré de mes soldats.
Rassurez-vous; calmez d'inutiles alarmes.
Il est temps de verser du sang et non des larmes.

TADIL.

Ah! seigneur, permettez....

MAHOMET.

Malheureux! laisse-moi:
Ton roi contre un esclave a-t-il besoin de toi?
(Il sort, et Tadil le suit.)

SCÈNE VI.

THÉODORE, IRÈNE.

THÉODORE.

MA fille, à la pitié je porte un cœur sensible.
Vous pleurez Mahomet, sa perte est infaillible.
Le visir, dès long-temps son secret ennemi,
N'attendoit qu'un prétexte, et l'amour l'a fourni.
A peine à votre hymen je venois de souscrire
Que d'un complot fatal on a trop su m'instruire.
J'ai voulu, mais en vain, détruire ce projet;
J'ai couru vers ces murs, j'ai pressé Mahomet
De rompre des liens formés pour sa ruine.
Au mépris du danger, l'amour le détermine:
Il se perd. Suivez-moi: les mutins en courroux
Bientôt se seront fait un chemin jusqu'à vous.

IRÈNE.

Ah! mon père, en quel temps voulez-vous que je fuie?
Cause de tant de maux, pourrois-je aimer la vie?

Je n'en saurois douter, Mahomet va périr :
Il meurt ; et vous m'avez permis de le chérir,
Ah ! vous m'avez perdue ; et mon âme tremblante
Succombe sous les noms et de fille et d'amante.

THÉODORE.

Chère Irène, cessez d'échauffer dans mon cœur
Une triste amitié qui parle en sa faveur,
Pensez-vous qu'insensible au coup qui le menace,
L'honneur n'ait pas déja conseillé mon audace ?
Mais....

IRÈNE.

Ah ! je vous entends ; votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en sauvant Mahomet.
Dans votre âme, à jamais exempte d'artifice,
Le scrupule, le doute assiègent la justice.
Osez interroger votre cœur combattu :
Le préjugé lui parle, et non pas la vertu.
Depuis quand, au mépris du sang qui l'a fait naître,
Un roi, s'il n'est chrétien, n'est-il plus votre maître ?
Et ce sceptre, et ce glaive, en ses mains, dons du ciel,
Qui lui peut arracher, sans être criminel ?
Est-il quelque pouvoir au-dessus de Dieu même
Qui puisse anéantir les droits du diadème ?
Le dogme le plus saint, l'ordre le plus parfait,
Sauver son souverain, peut-il être un forfait ?

(A part.)

Quel exemple aux chrétiens !.. ah ! dans leurs mains perfides,
Grand Dieu ! brise à jamais ces poignards parricides
Que fabrique l'enfer, dont s'arme la fureur,
Et qu'au sein de ses rois plonge une aveugle erreur.

THÉODORE.

Pour aimer le sultan, pour lui rester fidèle,

Irène, je n'ai pas besoin de votre zèle.
Sans discuter ici les droits de Mahomet,
Ses bienfaits, ses vertus m'ont rendu son sujet.
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte:
Oui, j'en croirai l'amour qui pour lui sollicite;
Et, s'il m'est défendu de lui servir d'appui,
Il m'est permis, du moins, de mourir avec lui.
J'y cours.... Adieu, ma fille.

IRÈNE.

Arrêtez, ô mon père!

(*A part.*)

Arrêtez, ou je meurs.... Ciel! quelle est ma misère!
Il faut, lorsque pour moi mon amant va périr,
Que j'enchaîne le bras qui le peut secourir....

(*A Théodore.*)

Vivez, seigneur, vivez: dans mon âme affligée
J'entends déja gémir la nature outragée.
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D'avoir porté le fer dans le sein paternel....

(*A part.*)

Quel état! quel tourment!... épreuve rigoureuse!
Peut-on être innocente ensemble et malheureuse?...

(*A Théodore.*)

Oui, ma vertu triomphe, et la faveur du ciel
M'instruit à terminer un embarras cruel.
Sa voix a retenti, le sort veut qu'on l'entende:
Ce n'est point votre sang, c'est le mien qu'il demande.
Mourir pour un sultan, en vous c'est désespoir;
Mourir pour mon époux, seigneur, c'est mon devoir.

THÉODORE.

Non, ne m'arrêtez plus:.. une douleur si tendre
Ne peut... Nassi paroît; que va-t-il nous apprendre?

SCÈNE VII.

NASSI, THÉODORE, IRÈNE.

IRÈNE.

Ah ! que fait Mahomet ?

NASSI.

Le soldat en fureur
Répandoit dans Byzance et le trouble et l'horreur.
Divisés d'intérêts, réunis par la haine,
L'un menace les Grecs, et veut le sang d'Irène :
L'autre, dont le visir échauffe le courroux,
Brûle sur Mahomet de signaler ses coups ;
Mais à peine il paroît, tout fuit, tout se disperse :
Son chemin est comblé des mutins qu'il renverse ;
La terreur, la vengeance éclatent dans ses yeux :
Chaque coup, chaque trait perce un séditieux.
Déja jusqu'au visir il s'est fait un passage.
Le visir frémissant voit approcher l'orage ;
« Sultan, je puis te perdre ou mourir ; c'est assez, »
Dit-il ; et sur son maître il fond à coups pressés.
Mahomet furieux lève une main sanglante,
Et du sein du perfide il la tire fumante.
Cependant les soldats, dans ces murs répandus,
Poursuivent à grands cris les chrétiens éperdus.
Le sultan veut en vain détourner la tempête ;
Il menace, il immole, et rien ne les arrête.
Enfin de leur prophète il saisit l'étendard,
Rappelle les mutins fuyant de toute part ;
Et ce signe, pour nous une fois salutaire,
Domte et suspend les coups du cruel janissaire :
Mais le trouble, seigneur, n'est point encor calmé :
D'un sinistre avenir mon cœur est alarmé.

Ils demandent le sang d'une tendre victime...
Je crains en la nommant de partager leur crime.

IRÈNE, *à part.*

Enfin c'est donc sur moi que le ciel en courroux
D'un orage effrayant a rassemblé les coups!
Voilà donc tout le fruit de mon amour funeste!
De tant de biens promis la mort seule me reste!...
(*A Théodore.*)
Seigneur, vous le voyez, il n'est plus temps de fuir:
L'arrêt est prononcé, c'est à moi d'obéir;
Et je vais...

THÉODORE.

Ah! ma fille, où fuis-tu sans ton père?
Sauve-toi dans mes bras, ô fille encor trop chère!

IRÈNE.

Oui, seigneur, de vos bras j'accepte le secours;
Mais c'est pour ma vertu, bien plus que pour mes jours.
Pour la dernière fois ouvrez le sein d'un père
Aux larmes que m'arrache une douleur sincère.
Pour fléchir l'Être à qui j'ose les adresser,
Sur quel autel plus saint pourrois-je les verser?...
(*A part.*)
Que fais-je?... surmontons ces indignes alarmes:
L'innocence expirante est au-dessus des larmes.
Ne laissons point le peuple arbitre de mon sort,
Et du moins en chrétienne offrons-nous à la mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas
Ce que peut ton esclave est de t'offrir son bras.

MAHOMET, *à part.*

Quels sujets, juste ciel, m'a soumis ta colère!
Tel est des musulmans l'effrayant caractère.
Dans le sang le plus pur ardents à se plonger,
Montrez-leur la victime, ils courent l'égorger.
Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
La vertu, la pitié, l'amour, rien ne les touche.
S'ils ne craignent leur maître, ils le feront trembler;
Et pour les commander il faut leur ressembler...
Eh bien! cruels, eh bien! il faut vous satisfaire;
Il faut être parjure, impie et sanguinaire,
Détester l'innocence, abjurer la vertu...
Ah ! le ciel t'a donné le prince qui t'est dû,
Peuple ingrat! J'ai voulu régner en juste maître:
Il te faut un tyran : sois content, je vais l'être.

L'AGA.

Quoi donc! à l'amour seul borner tous ses désirs,
Quoi ! dormir sur un trône entouré de plaisirs,
Parer ses mains d'un sceptre ; et, méprisable idole,
D'un peuple désarmé boire l'encens frivole,
Quoi! c'est donc là régner ? Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Ce n'est point pour régner que naissent les sultans.
Depuis que tes aïeux, du fond de la Scythie,
Fiers enfants de la guerre, ont inondé l'Asie,
Aucun d'eux n'a régné; tous ils ont triomphé.
Vois par eux des soudans le pouvoir étouffé,
Par eux l'Assyrien chassé de Babylone,
L'efféminé Persan renversé de son trône,
Le Caraman vaincu, le Bulgare asservi,
Le Hongrois abaissé, le Thrace anéanti.

Ils régnoient tous ces rois que leur valeur écrase ;
De leur trône abattu l'équité fut la base :
L'amour, ainsi qu'au tien, siégeant à leur côté,
Leur mollesse usurpoit le nom de majesté.
Ah ! lorsque dans ces murs, théâtre de ta gloire,
Ton intrépidité conduisit la victoire,
Lorsque ton bras puissant, foudroyant ces remparts,
Abattit et saisit le sceptre des Césars,
Ah ! tu régnois alors ; et, si j'ose le dire,
Plus que tous tes aïeux tu méritois l'Empire.
L'univers consterné, présageant ta grandeur,
Déja tendoit les mains aux fers de son vainqueur.
Quel changement, ô ciel !... J'en appelle à toi-même :
Mahomet peut tout vaincre, et que fait-il ? il aime...
Je me tais : mon audace a mérité la mort ;
Mais, puisqu'on me pardonne, on cède à mon transport.

MAHOMET.

Cesse, et n'ajoute rien à ma douleur profonde.
Tu me formas, cruel ! pour le malheur du monde.
La cruauté perfide et l'aveugle fureur
Par tes barbares soins ont germé dans mon cœur.
Par un chemin plus noble, et plus rude peut-être,
Au-dessus des grandeurs on m'auroit vu paroître ;
J'eusse été de la terre et l'amour et l'honneur :
On m'y force, il le faut, j'en vais être l'horreur.
Par des torrents de sang, chemins de la victoire,
Je jure de poursuivre une inhumaine gloire.
Jouets de mon orgueil, les mortels gémiront ;
Jusque dans mes plaisirs leurs cris retentiront...
Tu triomphes !... va, cours, éloigne de ma vue
La beauté qui régna sur mon âme éperdue.

Furieux, et flottant sur mon sort, sur le sien,
Si je la vois encor, je ne réponds de rien.
Sauve-moi de ses pleurs, sauve-la de ma rage.
Un instant peut la perdre, ou vaincre mon courage....
La voici... juste ciel! je ne me connois plus...

(*A l'aga.*)

Laisse-moi; tes conseils sont ici superflus.

L'AGA, *à part, en sortant.*

Quelle entrevue, ô ciel! que je crains sa tendresse!
Sauvons-le malgré lui de sa propre foiblesse.

SCÈNE IV.

IRÈNE, MAHOMET.

IRÈNE.

Mon abord vous surprend; soigneux de m'éviter,
Votre exemple à vous fuir auroit dû m'exciter.
Avouez-le, seigneur, vous n'aimez plus Irène:
Vous craignez ses regards, sa présence vous gêne.
Rassurez-vous; chassez le trouble où je vous vois:
Elle vous parle ici pour la dernière fois...
Sultan, je ne t'ai point déguisé que mon âme
A fait tout son bonheur de partager ta flamme.
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait,
Tout ce que la vertu m'a permis, je l'ai fait.
Cette même vertu veut que ma flamme expire;
En cédant à ses lois je tremble, je soupire:
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas;
Mais qui dompte l'amour, ne craint point le trépas.
Je dégage ta foi, je te rends ta promesse,
Je renonce à l'hymen qui flattoit ma tendresse.
L'effort est rigoureux; il est digne de moi...
Vous, seigneur, de la gloire, allez, suivez la loi.

J'ose pourtant vous faire encore une prière ;
Ne la rejetez point, seigneur, c'est la dernière.
Soulagez les chrétiens : vous me l'avez promis.
Que votre cœur jamais ne se ferme à leurs cris :
Aimez-les, Mahomet ; enfin qu'il vous souvienne
Qu'Irène vous fut chère, et qu'elle fut chrétienne.
Je lis dans vos regards de sincères douleurs :
C'en est assez, ô ciel ! j'accepte mes malheurs.

MAHOMET, *à part.*

Je n'avois pas prévu de si vives alarmes.....

(A Irène.)

Irène, triomphez ; voyez couler mes larmes.
Objet de mes désirs, doux charme de mes yeux,
Hélas ! vous méritiez un destin plus heureux.
Irène, chère Irène, il en est temps encore,
Fuyez, éloignez-vous ; le feu qui me dévore
Peut dans son âpreté consumer son objet...
Ah ! si vous connoissiez le cœur de Mahomet,
Ses transports, sa fureur, sa noire barbarie !...
L'amour d'un musulman est un amour impie,
Toujours prêt dans sa rage à détruire l'autel
Où son respect brûloit un encens solennel...
Jamais à mes désirs vous ne fûtes plus chère ;
Et cependant jamais l'implacable colère
Ne menaça vos jours d'un si pressant danger...

(Il lève un poignard sur Irène.)

Ce poignard dans ton sein est prêt à se plonger.
Irène, crains la mort : son horreur t'environne ;
Ma fureur te l'annonce, et mon bras te la donne.

IRÈNE.

Ton bras est suspendu ! qui t'arrête ?... Ose tout ;

Dans un cœur tout à toi laisse tomber le coup:
Frappe, finis mes maux; Irène te pardonne.

MAHOMET, *laissant tomber son bras.*

Tu me pardonnes.... ciel! je frémis, je frissonne!
Mon cœur sous ta constance est contraint à plier.
Le crime est imparfait, le remords est entier....
Tu pleures! tu gémis!... ah! trop puissante Irène!
Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne.
Ce fer, ce même fer qui t'a pu menacer,
Dans mon perfide sein est prêt à s'enfoncer.

(Il veut se percer. Irène l'en empêche.)

Tu m'arrêtes! Ah! Dieu, que d'amour!... que de charmes!...

(Il laisse tomber le poignard.)

Eh quoi! tant de fureur se termine à des larmes!...
Irène, décidons : veux-tu vivre et régner?
Aux yeux de mes soldats je vais te couronner :
J'en jure par le ciel; tes attraits, ma puissance,
Les supplices, la mort vaincront leur résistance....
Que dis-je? Ah! fuis plutôt, fuis, dangereux objet;
Mon amour, ma vertu, mes pleurs sont ton forfait.
Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime;
Et du moins ne sois pas ma première victime.

IRÈNE.

Oui, je vais terminer tant de combats affreux :
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux.
Ne vous reprochez plus votre amour pour Irène :
Cet instant, pour jamais, va briser votre chaîne....
Pour jamais!.... Ah! seigneur!... mais dans ce triste jour
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour....
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

MAHOMET, *seul.*

Je te laisse partir, Irène, et je t'adore....
Quel horrible triomphe!... Il accable mon cœur:
Tout s'y taît, tout y meurt, tout jusqu'à la fureur!...
Ce calme toutefois n'est qu'un calme perfide....
Oui, de tous mes instants ce seul instant décide.
Les vertus dans mon âme avoient suivi l'amour;
L'amour cède, et j'y sens le crime de retour....
Quel bruit se fait entendre?

SCÈNE VI.

THÉODORE, GRECS, MAHOMET.

THÉODORE, *désarmé, blessé et soutenu par les Grecs.*
Ah! seigneur, ta présence
Peut seule des mutins désarmer l'insolence.
Je combattois.... Irène accourt avec transport.
Elle me voit sanglant, elle cherche la mort:
Par le fer des soldats son sang va se répandre....
Je me meurs, et mon bras ne peut plus la défendre.

MAHOMET.

S'il faut que dans son sang mes soldats aient osé!...
(À part.)
Ah! courons, trop long-temps c'est être méprisé....
Traîtres! vous fléchirez, ou cette même Irène,
J'en jure, ne mourra que votre souveraine!...
Non, la nécessité ne peut rien sur les rois;
Et mon cœur n'est point fait pour recevoir des lois.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

THÉODORE, GRECS.

THÉODORE.

DIEU, de tant de périls garantissez Irène!

SCÈNE VIII.

ZAMIS, THÉODORE, GRECS.

ZAMIS.

QUEL triomphe!... Ah! seigneur, je ne le crois qu'à peine.

THÉODORE.

Irène?...

ZAMIS.

Tout lui cède : aux portes du palais
Les mutins poursuivoient leurs criminels projets.
Leurs coups portoient partout la mort inévitable;
Irène.... j'en frémis! Irène, inébranlable,
Porte à travers le fer ses pas précipités,
Et, méprisant la mort : « Perfides! arrêtez,
« Dit-elle; des chrétiens épargnez l'innocence,
« Tournez contre moi seule une juste vengeance.
« C'est moi qui vous ravis un vainqueur glorieux :
« Frappez, trempez vos mains dans un sang odieux. »
A peine elle a parlé, son aimable présence
Met la discorde aux fers et bannit la licence.
Éperdus, consternés, tremblants à ses genoux,
Ils cèdent, en silence, à des charmes si doux.

THÉODORE, *à part.*

Ciel, je t'offre ma mort : mon cœur n'a plus d'alarmes....
Je vois Nassi.... grand Dieu! que m'annoncent ses larmes?

SCÈNE IX.

NASSI, THÉODORE, ZAMIS, GRECS.

NASSI, *à Théodore.*

VENEZ, seigneur, venez; sortons de ce palais.

THÉODORE.

Je tremble....

NASSI.

Épargnez-vous d'inutiles regrets.

THÉODORE.

Irène?...

NASSI.

Hélas!

THÉODORE.

Nassi?...

NASSI.

Malheureuse victime!...

Elle n'est plus.

THÉODORE.

Grand Dieu!

NASSI.

Mes yeux ont vu le crime.

THÉODORE.

Et quelle main barbare, instrument du forfait...

NASSI.

Frémissez; c'est la main du cruel Mahomet.

ZAMIS.

Juste ciel!

THÉODORE.

Je me meurs!



NASSI.

Irène triomphante,
Contemploit à ses pieds l'armée obéissante;
Mahomet a paru. Les chefs et les soldats
D'Irène, par leurs cris, célèbrent les appas.
Il s'arrête, il admire, il soupire, il s'avance.
Aux cris tumultueux succède un long silence.
Il marche.... dans ses yeux sont la rage et les pleurs:
« Le voilà cet objet proscrit par vos fureurs,
« A-t-il dit, cet objet à qui la vertu même
« Auroit du monde entier cédé le diadème.
« Vous étiez trop heureux sous un règne si doux:
« Je vous vois maintenant trembler à ses genoux.
« Traîtres! il n'est plus temps.... pleurez sur sa mémoire:
« Vous la perdez, cruels! je l'immole à ma gloire. »
Ah! seigneur! furieux, il saisit un poignard,
Il jette sur Irène un funeste regard,
La frappe.... Pardonnez à ma douleur mortelle,
Le sang coule; déja la victime chancelle:
Elle tombe; ses yeux se tournent vers le ciel,
Et son cœur expirant pardonne au criminel.

THÉODORE.

Grand Dieu! dont le courroux éclate sur Byzance,
Que sa mort et la mienne apaisent ta vengeance!

FIN DE MAHOMET SECOND.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

.RY

..ed on
w.

